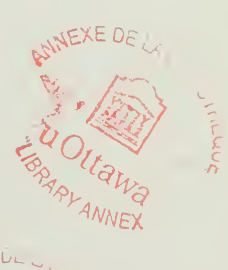
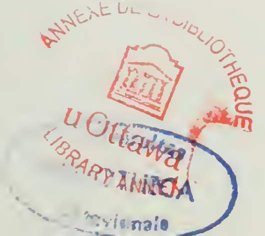

U d'/ of Ottawa
39003001427458




ANNEXE DE LA
u Ottawa
LIBRARY ANNEX


ANNEXE DE LA BIBLIOTHEQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

LES

BUCOLIQUES

LES

GÉORGIQUES

ET LE

IV[e] LIVRE DE L'ÉNÉIDE DE VIRGILE

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

PAR

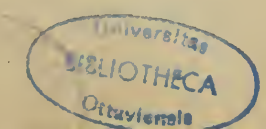
M. F. BARDI DE FOURTOU

Conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux
Officier de la Légion d'honneur

DEUXIÈME ÉDITION
entièrement refondue

PARIS
ARNAUD ET LABAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Palais Royal, 215

1878



LES BUCOLIQUES

LES GÉORGIQUES

ET LE

IV[e] LIVRE DE L'ENÉIDE

DE VIRGILE

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

Ouvrages du même auteur

TRADUCTION

en vers français

DES PSAUMES

ET DES HYMNES

Que l'Église chante pendant les principales

fêtes de l'année

Un vol. in-12, Bordeaux, 1858, G. Gounouilhou.

SOUS PRESSE

Traduction en vers français du Ier livre des Odes d'Horace.

Recueil de Poésies.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

S'il est une chose en apparence singulière, et cependant digne à la fois d'attention et d'intérêt, c'est de voir le nombre assez considérable de magistrats qui se sont livrés ou qui se livrent à la traduction des auteurs classiques et particulièrement des poëtes. Les uns savent se créer ainsi d'utiles distractions, au milieu des travaux souvent arides de leur grave profession, suivant en cela cette maxime du chancelier d'Aguesseau : « *La variété des occupations* » *est un délassement pour l'esprit.* » Les autres, déjà parvenus à l'âge de la retraite, mais ne

pouvant déshabituer de l'étude leur esprit encore plein de vigueur, veulent adoucir, par un travail aussi absorbant qu'agréable, l'amertume d'une nouvelle vie inoccupée, en remplir le vide fatal; ils veulent chasser l'ennui d'un repos forcé qui les emporterait avant l'heure et qui, sans cela, pourrait mériter le titre de repos stérile et sans gloire que Virgile donnait à ses loisirs, pourtant si féconds.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir !

a dit avec raison un poëte.

Le but poursuivi par les magistrats qui s'adonnent à ces essais de traduction est louable, comme d'une double portée, de même que le but de tous les travailleurs sérieux. Utiles à eux-mêmes, ils sont encore ou peuvent être utiles à leurs semblables qui profitent de ces mutuels efforts. Ils cherchaient de nobles jouissances dans ce nouveau travail : ils y trouvent aussi des garanties contre cette fatale décadence qu'entraîne une vieillesse oisive, contre l'affai-

blissement de ce feu intérieur ou de cette lumière vivante qui est à la fois la source et l'aliment de notre âme. La lumière, en effet, c'est la vie, *lux, vita!* (1).

C'est par des labeurs persévérants que les hommes utiles prolongent à la fois leur vie physique et leur vie intellectuelle jusqu'aux dernières limites de l'âge. Cette longévité leur permet d'augmenter ainsi progressivement le faisceau des connaissances que chaque génération a la mission de transmettre à la génération qui lui succède, mais en les épurant sans cesse. Le travail conserve, comme il féconde : témoins les Fontenelle, les Voltaire, les Palmerston, les Mignet, les Thiers, esprits

(1) Saint Jean, l'évangéliste. Voltaire semble en être l'écho lorsqu'il dit avec autant de force que de vérité :

Travailler, c'est savoir jouir :
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente !

lumineux et supérieurs, qui ont dû au travail leur virilité et leur puissance.

M. F. Bardi de Fourtou, ancien conseiller à la Cour d'appel de Bordeaux, est l'un des exemples comme l'une des preuves vivantes de la vérité de cet aphorisme consacré par l'expérience des siècles : *Le travail conserve.* Parvenu presque aux extrêmes confins de la vie, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il travaille encore chaque jour à traduire, et à traduire en vers français, des auteurs sacrés ou profanes de l'antiquité. Dans sa retraite, il peut répéter avec Virgile :

. . . . Épris des attraits de l'étude,
Ces doux loisirs ainsi charment ma solitude.

Intelligence toujours virile, il se livre aussi à la composition poétique. « Heureuse vieil-
» lesse que celle que recrée et embellit encore
» le culte des Muses ! » s'écriait, avec d'autres critiques, M. Roux, l'éminent doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, après avoir lu

la traduction en vers des œuvres de Virgile donnée par M. DE FOURTOU. « Quel noble em-
» ploi de ses loisirs et des années de sa vigou-
» reuse vieillesse! » ajoutait un membre de l'Institut.

Déjà connu par sa traduction en vers français des Psaumes et des Hymnes les plus remarquables ou les plus répétés dans les principales fêtes religieuses, M. DE FOURTOU avait gardé en portefeuille des *Essais poétiques*, connus seulement de quelques intimes. Nous en publierons prochainement un choix, ainsi que sa traduction en vers du Ier livre des Odes d'Horace et de quelques Odes les plus célèbres du même auteur. Il s'était aussi occupé à traduire en vers les Bucoliques de Virgile, œuvre réputée des plus laborieuses, et divers fragments de l'Énéide.

Il rend compte lui-même dans son avertissement que nous reproduisons, dans quel but il entreprit, à près de 80 ans, et comment il acheva le travail si difficile d'une traduction

complète en vers français des Géorgiques de Virgile. Il la montra seulement à ses amis qui en conseillèrent la publication. Mais M. DE FOURTOU, dominé par sa modestie, ne nous avait communiqué que cette version des Géorgiques. Nous la jugeâmes digne de l'impression. C'est seulement quand elle était en cours de publication que notre ami nous fit connaître sa traduction des Bucoliques. Celle-ci nous parut être d'une grande exactitude et renfermer des beautés incontestables, notamment dans les Églogues intitulées : Pollion, Silène. Nous résolûmes de l'éditer aussi, bien qu'après coup, et de la faire suivre de la traduction, plus remarquable encore, du IVe livre de l'Énéide, par le même auteur (1).

(1) Encouragé par les suffrages d'un grand nombre de littérateurs distingués, de membres de l'Institut, de professeurs éminents de l'Université, dont quelques-uns ont publié des comptes-rendus favorables des traductions de M. DE FOURTOU dans divers journaux, notamment dans le *Journal de l'Instruction publique,* nous

C'est par suite de cette communication tardive que les *Églogues* ne purent être imprimées qu'après les *Géorgiques*. Nous avons rétabli l'ordre logique dans cette nouvelle édition.

La traduction des *Bucoliques* de Virgile, premier ouvrage sérieux de ce grand poëte, doit toujours en effet précéder celle des *Géorgiques*, dont les Églogues forment le prélude naturel.

Virgile aimait à rappeler le souvenir heureux de ses premières poésies et l'ordre dans lequel il les avait composées. Ainsi, dans l'Églogue V, éloge funèbre de Daphnis, (c'est-à-dire de Flaccus Maro, son jeune frère), Virgile, sous le nom de Ménalque, cite la deuxième et la troisième Églogue, qui furent en réalité écrites et publiées les premières (voir vers 85 et 86).

avons voulu refondre entièrement notre premier travail dans le but de rétablir l'ordre nécessaire à suivre dans les œuvres de Virgile, et surtout afin de corriger les imperfections et les fautes de la première édition qu'un accident grave nous avait empêché d'expurger avec tout le soin voulu.

Dans l'Églogue VI, vers 4, il rappelle l'Églogue I, où il figure sous le nom de Tityre.

Il nous apprend lui-même, à la fin des Géorgiques, le lieu et l'époque précise où il avait composé ce poëme ; résidant alors le plus souvent à Naples, il y travaillait pendant que César foudroyait les nations voisines de l'Euphrate, donnait des lois aux peuples charmés de lui obéir et méritait de monter au rang des Dieux, dit-il dans l'explosion d'une reconnaissance poussée jusqu'à l'idolâtrie.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope studiis florentem ignobilis oti (1);
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

(1) C'est par opposition à l'active et noble carrière des armes, par allusion surtout aux exploits guerriers d'Octave triomphant, qu'à la fin de ses Géorgiques, Virgile qualifie ainsi trop humblement d'*ignobilis oti*, de loisirs obscurs et sans gloire, les études auxquelles nous devons tant d'immortels chefs-d'œuvre ! On devine trop bien que le poëte devait lire bientôt, en quatre jours, les quatre livres des Géorgiques au nouveau César revenant vainqueur après la bataille d'Actium, comme il devait lui faire lecture plus tard devant Octavie, IIe, IVe et VIe livres de l'Énéide, plus spécialement consacrés à la gloire de Rome, de César et du jeune Marcellus.

« Pour moi, Virgile, je goûtais alors le délicieux séjour de Parthénope; là, dans une retraite obscure, je jouissais des doux mais peu glorieux loisirs de l'étude à laquelle je me consacrais tout entier. C'est moi aussi, moi Virgile, qui ai composé des pastorales, redit les chants des bergers, et qui, dans le feu d'une première jeunesse, vous ai chanté, vous, Tityre, mollement étendu sous l'épais feuillage d'un hêtre. »

Il était fier d'avoir le premier fait connaître à Rome la poésie bucolique dans la langue de la patrie.

Au début de son principal poëme national, l'*Énéide*, Virgile n'oublie pas non plus de faire l'énumération de ses œuvres :

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, et, egressus silvis, vicina coegi
Ut quàmvis avido parerent arva colono,

Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano..... (1).

Il est donc nécessaire de suivre l'ordre tracé par Virgile lui-même ou par ses premiers éditeurs.

Le traducteur n'ayant pas mis d'arguments en tête, ni de notes à la suite des Bucoliques, des Géorgiques et de l'Énéide, nous n'en avons ajouté que de très-sommaires et uniquement pour servir à l'intelligence de chacun de ces poëmes. Il nous paraissait surtout nécessaire d'analyser les quatre premiers livres de l'Énéide et de donner, au commencement de chaque églogue, une courte notice sur ces poésies pastorales, « le premier et le plus beau monument de ce genre dans la littérature romaine, » dit avec raison M. Sommer.

(1) C'est à tort, en effet, qu'on voudrait faire soupçonner que ces quatre premiers vers, qui rappellent si bien le style, l'esprit, les habitudes de Virgile, n'auraient pas été composés par ce grand poëte, parce qu'ils manqueraient dans certains manuscrits réputés des meilleurs. Mais, d'après Nisus le grammairien, cité dans la *Vie de Virgile*, le poëte Varius avait retranché ces quatre vers où Virgile rappelait avec un légitime orgueil l'ensemble de ses œuvres immortelles.

Virgile seul, pendant les beaux siècles de la langue latine, composa des églogues. Il était préparé à la poésie bucolique, comme à la poésie agricole didactique aussi bien par sa naissance que par ses goûts. Une forte éducation littéraire gréco-latine avait de plus fécondé son génie épique. Nous étudierons ces trois phases de sa vie et de son talent dans une brève notice qu'il nous semble utile de consacrer à Virgile et à ses œuvres.

Charles GRELLET-BALGUERIE,

Juge à Lavaur,
Officier d'Académie.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

J'étais loin de penser, il y a quatre ou cinq ans, à la traduction complète en vers français des Géorgiques de Virgile, malgré mon admiration profonde pour le beau génie de l'auteur, qui, placé par l'opinion de son siècle à la tête des poëtes latins, n'a pas cessé de se maintenir à cette hauteur. La décadence intellectuelle, suite presque inévitable de l'affaiblissement physique qu'entraîne une longue vieillesse,

devait, plus que tout autre motif, m'interdir une tentative de ce genre (1). Je n'y étai d'ailleurs nullement préparé par quarante an nées de travaux dans la carrière de la magis trature, et au moment où l'heure de la retrait avait doublement sonné pour moi. Les difficu tés d'une entreprise semblable devaient d'au tant plus m'effrayer, qu'avec la conviction d l'insuffisance de mes forces, je me sentais dé pourvu d'une notoriété littéraire propre à fixe l'attention publique et à la prévenir en ma fa veur.

Malgré ces puissantes considérations, le loisirs d'une vieillesse inoccupée m'ont condu à chercher dans un travail, qui n'était pas san charmes, les moyens de remplir le vide d

(1) L'auteur est âgé de 87 ans. C'est à 80 ans qu' a entrepris la traduction des Géorgiques en vers fran çais. *(Note de l'éditeur).*

ies journées, et d'échapper à l'ennui, ce fléau
: la vie humaine, surtout quand elle dépasse
s limites ordinaires de la longévité. Cette
·ssource m'a réussi : elle a réalisé mon but.
- Mais, ce qui n'était d'abord qu'un délasse-
ent, a fini, à la longue et grâce à la persis-
nce du travail, par prendre un développe-
ent que j'étais loin de prévoir. Après le pre-
ier livre des Géorgiques, j'ai voulu aborder
second ; et c'est ainsi que successivement je
is parvenu à compléter la traduction du
ëme entier. — Avant de commencer cet ou-
age, et sans avoir le projet préconçu de l'en-
·prendre, je m'y étais indirectement disposé
ır quelques essais, en traduisant certains
·gments de l'Énéide et les Bucoliques. J'a-
uerai même que ce dernier ouvrage, le pre-
ier dont s'était occupée la muse de Virgile,

est celui qui m'a paru le plus difficile à reproduire dans notre langue.

La traduction des Géorgiques terminée, je l'ai communiquée à quelques amis éclairés, dont je me suis empressé de mettre à profit les observations et les utiles conseils. — Malgré de bienveillants encouragements, j'ai longtemps résisté à la pensée de publier un ouvrage sur le succès duquel j'étais loin de me faire illusion, et qui ne s'appuyait sur aucun précédent littéraire, du moins assez connu du public, ou de nature à m'assurer un accueil favorable. — A quoi bon, d'ailleurs, me disais-je, faire imprimer une traduction en vers français, lorsque ce travail a été exécuté depuis longtemps, avec une si grande supériorité, par le poëte Delille, à qui ce tour de force valut alors d'unanimes applaudissements, sanctionnés par le suffrage de Voltaire lui-même? La renommée

du traducteur s'agrandit encore par la publication de plusieurs poëmes d'un très-haut mérite, parmi lesquels on distingua surtout le *Poëme de l'Imagination*, qui mit le sceau à sa gloire.

Il est vrai que, par suite des évolutions littéraires qui se produisent de loin en loin dans la société et dans les goûts variables de l'opinion publique, le rang qu'a occupé Delille parmi les poëtes français a perdu de nos jours une partie de son éclat, et que les nouveaux ouvrages dont s'est enrichie notre littérature moderne ont affaibli, dans une certaine mesure, le bruit qui s'était fait autour de son nom. — Malgré ces modifications diverses, les œuvres de ce poëte se sont maintenues dans une haute estime auprès des gens de goût, et sa traduction des Géorgiques, toujours fort appréciée, est restée classique.

Je n'ai certes pas la ridicule prétention de comparer ma faible version à la traduction remarquable que je viens de citer, et d'entrer en concurrence avec son auteur. Si je me résous à la faire imprimer, c'est uniquement pour fournir à ceux qui auraient la curiosité de la lire, les moyens d'apprécier les efforts qu'elle m'a coûtés et la valeur qu'elle peut avoir en elle-même, en dehors de toute comparaison avec une traduction plus digne de Virgile. — L'inégalité de mérite entre les traductions d'un poëte latin aussi célèbre peut, à raison de la différence du génie des langues, devenir un intéressant sujet d'étude ; cette comparaison ne serait pas sans utilité pour les lecteurs qui voudraient se rendre compte des différents modes dans lesquels la pensée originale de l'auteur a été rendue, au point de vue de l'exactitude, de l'élégance du style et de la

forme poétique. Une étude de ce genre serait profitable surtout à des élèves, sur les bancs de l'école, s'ils avaient la patiente volonté de s'y livrer.

Sans me flatter que ma traduction puisse provoquer ou mériter un semblable examen, je me suis décidé à la publier, malgré la perspective des éventualités qui peuvent en naître, et qui se réduiront en définitive à la perte de quelques frais d'impression. Cet inconvénient n'a rien de bien effrayant, pas plus que celui de figurer parmi les écrivains qui n'ont pas eu l'avantage de plaire au public ou qui lui sont restés inconnus.

F. BARDI DE FOURTOU.



NOTICE SOMMAIRE

SUR VIRGILE

ET

SUR SES ŒUVRES

Virgile (Publius Virgilius Maro) était né dans le village d'Andès, voisin de Mantoue, le 1er des ides d'octobre (le 15 octobre), l'an 684 de Rome, (70 ans avant notre ère).

Il était fils d'un agriculteur, à la fois éleveur d'abeilles et pasteur. Si son père lui communiqua ses connaissances pratiques, (résumées avec tant d'art dans les Géorgiques où l'auteur

analyse encore ses études personnelles en philosophie et en astronomie), Virgile tenait de sa mère Maïa une certaine tendance vers le surnaturel, l'idéal et la légende héroïque. Ces germes heureux furent fécondés par le génie dont la nature libérale envers lui l'avait doué pour sa gloire, pour celle de sa patrie et pour la mémoire de ses amis dont la plupart, sans les éloges que Virgile nous en a laissés, seraient restés inconnus à la postérité. D'après la tradition, la veille de la naissance du poëte, sa mère songea qu'elle avait enfanté une branche de laurier ; que cette branche, plantée en terre, était devenue sur le champ un grand arbre, chargé de fleurs et de fruits. Mais le laurier que l'admiration de ses contemporains et de la postérité a consacré à Virgile, était autrement réel et durable, comme il est autrement immortel que celui qui fut planté sur sa tombe à Naples, sur le mont Pausilippe.

Virgile, comme Homère, est, en effet, re[illegible]é le poëte de tous les temps et de tous les pays ;

il a fait, pour ainsi dire, les *délices du genre humain,* et sa gloire a dépassé même les limites que l'admiration des meilleurs poëtes de Rome assignait à sa durée.

La postérité a donné raison à Ovide qui s'écriait :

> Tityre, et Segetes, Æneiaque arma legentur,
> Roma triumphati dum caput orbis erit.

« Les Bucoliques, les Géorgiques, l'Énéide (ou les exploits d'Énée) seront sans cesse lus pendant tout le temps que Rome triomphera de l'univers vaincu. »

Rome est tombée, et Virgile a survécu à sa patrie.

Expliqué, ainsi qu'Horace, peu de temps après sa mort, par les élèves de grammaire des écoles romaines, admiré, imité au moyen âge, qui y puisa cette autre légende fabuleuse d'après laquelle les Francs seraient descendus des Troyens par Francus, fils de Priam, Vir-

gile est encore de nos jours un immortel comme un inimitable modèle. Il figure aux premiers rangs dans la pléïade de ces génies bienfaisants qui ont rendu et qui rendent encore le plus de services à l'humanité. On peut en effet dire justement avec M. Ch. Aubertin : « il y a plus de dix-huit siècles que Virgile fait l'éducation poétique des peuples civilisés. » (1).

Virgile passa à Crémone les sept premières années de sa vie ; il alla ensuite à Milan, et

(1) V. aux *notes finales*. Influence du génie de Virgile aux diverses périodes de l'histoire littéraire, d'après Sainte-Beuve, etc. Il est juste de signaler en première ligne une très remarquable et très intéressante étude qu'un membre de l'Académie française, M. Gaston Boissier, a publiée dans la *Revue des deux Mondes*, n° de février 1877, sous ce titre : « *Virgile au moyen âge d'après des documents nouveaux.* » A cette époque Virgile était considéré comme un génie universel ; il passait même pour un habile sculpteur et pour un grand magicien ! Nous rappellerons à ce sujet de curieux souvenirs archéologiques.

bientôt après à Naples où il étudia avec ardeur les lettres grecques et latines, puis, la médecine, les mathématiques et la philosophie sous un maître distingué. A l'âge de quinze ans, il publia un recueil de poésies légères.

Après s'être essayé dans ces petites compositions, dans le genre du morceau intitulé le Moucheron *(Cullex)*, Virgile ébaucha un poëme épique ou héroïque dont les sujets étaient pris dans l'histoire d'Albe et de Rome *(res romanas, Vie de Virgile* et *Églogue VI, vers 5* (1).

Son talent n'était pas encore mûr pour une

(1) Cum canerem reges et prœlia, Cynthius aurem
Vellet, et admonuit : « Pastorem, Tityre, etc...

Mais à chanter la guerre et la grandeur des Rois
Ayant un jour voulu forcer ma faible voix,
Le Dieu des vers me dit, en me pinçant l'oreille :
« Si tu veux réussir, ami, je te conseille
De ne jamais choisir que des sujets légers ;
Des troupeaux, d'humbles chants plaisent à des bergers. »

Traduction de M. de FOURTOU

entreprise aussi vaste. Il l'abandonna pour se livrer à la poésie bucolique, à l'exemple de Théocrite, de Bion et de Moschus. Il composa ses églogues en six ou sept ans, de 711 à 717 ; l'auteur inconnu de sa vie nous apprend qu'elles eurent un si grand succès, au fur et à mesure de leur apparition, qu'on les chantait souvent sur la scène. Cicéron, auquel on récitait des fragments d'une églogue, la fit répéter tout entière et s'écria alors, en parlant du jeune poëte : *Magnæ spes altera Romæ!* hémistiche que Virgile, reconnaissant du présage, fit depuis entrer dans son Énéide.

Son talent lui avait mérité la protection et l'amitié d'Alfénus Varus, de Cornélius Gallus et d'Asinius Pollion, alors gouverneur de la Gaule transalpine, et qui fut nommé consul en 714. Ce dernier était aussi poëte et poëte tragique. Si c'est à tort que Virgile, dans l'exagération de son amitié ou de sa reconnaissance, a voulu faire de Pollion le rival ou l'égal de Sophocle dans la tragédie, Pollion n'en oc-

cupait pas moins un rang distingué parmi les littérateurs romains. Il en était de même de Cornélius Gallus, autre ami que Virgile a plus noblement chanté en 717 que défendu après sa disgrâce.

C'est principalement pour célébrer les louanges d'aussi puissants protecteurs qu'il composa ses Bucoliques. Pollion lui avait d'ailleurs conseillé d'aborder la poésie pastorale. Virgile n'avait alors qu'un esclave copiste; après le succès de ses premières églogues, Pollion lui donna l'esclave Alexandre (Alexis, grammairien, l'objet de la deuxième églogue). En 715, de concert avec Varus et Mécène, il lui fit obtenir d'Auguste la restitution, pour lui ou pour son père, de son bien assigné selon les uns, à un soldat vétéran nommé Claudius, ou selon les autres, à un centurion nommé Arius. On sait que les triumvirs avaient promis d'avance à leurs soldats la spoliation des citoyens qui embrasseraient le parti de Caton, de Brutus et de Cassius. Après la défaite de ceux-ci et la

bataille de Philippes, le territoire de la ville de Crémone fut à ce titre partagé entre les vétérans ; il en fut de même de Mantoue, à son tour déshéritée à cause de son voisinage avec Crémone. Au moment où il rentrait à Andès et dans sa villa pour reprendre possession de son héritage, Virgile faillit être tué par le vétéran ou le centurion qui l'avait spolié (Églogue IX).

La première églogue est un remerciement adressé par Virgile à son bienfaiteur Octave, depuis, César Auguste. Virgile est le Tityre de ce chant pastoral, si ce n'est son père, *(fortunate senex, candidior barba, sera libertas)* ; il y dépeint le bonheur qu'il doit à Octave, à ce *nouveau Dieu* vivant, auquel il consacrera un autel et des victimes ! Une servile adulation n'avait-elle pas déjà mis César, mort, au rang des Dieux immortels, et son âme au rang des astres, *Astrum Cæsaris!* (Églogue IX) ! Dans l'églogue IV, Octave est de même appelé *frère de Diane*, le *divin Apollon qui déjà règne.*

Dans cette pastorale, Mélibée, qui représente les Mantouans dépouillés de leurs terres, part pour l'exil et rencontre Tityre qui joue en paix du chalumeau rustique, au sein des calamités de la guerre civile et en face des ruines de leur commune patrie. Mélibée pleure son infortune, celle de ses concitoyens ; il apprend de Tityre la cause de la tranquillité et du bonheur de ce vieillard, seul privilégié par la protection du triumvir vainqueur.

C'est toujours ainsi que Virgile, sous le nom de Tityre ou celui de Ménalque, a célébré Octave vainqueur par de perpétuelles flatteries, l'invoquant comme un Dieu, dans ses allégories pastorales et dans tous ses ouvrages. Voir notamment les Églogues IV et IX, et le livre 1er de ses Géorgiques, (vers 24 à 45), où il porte l'adulation jusqu'à l'hyperbole et à l'idolâtrie (1). C'est, indépendamment de son génie,

(1) Virgile avait déjà dit : *Divisum imperium cum*

ce qui explique la constante faveur dont il jouit auprès de ce même empereur qui, d'une main, faisait tuer Cicéron et de l'autre, comblait de bienfaits Horace et Virgile, ces aimables et trop faciles épicuriens devenus les fanatiques courtisans de sa fortune. Les poésies et les doctrines de ces deux inséparables amis servaient trop bien les desseins d'Auguste et de son ministre pour que ces habiles calculateurs pussent oublier d'aussi précieux auxi-

Jove Cæsar habet ! Horace répètera de même dans son Ode XII, à Auguste, livre 1er :

.... micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.
..... Orte Saturno,..... tu secundo
Cæsare, regnes.

« L'astre de Jules se fait remarquer au milieu des
» corps célestes, comme la lune parmi les astres noc-
» turnes qu'elle éclipse..... Fils de Saturne, les des-
» tins t'ont chargé de veiller sur César ; règne, et que
» César partage l'empire avec toi. » V. notes finales.

liaires. Ils les mirent au premier rang de leurs favoris. Aussi, dans l'exagération de leur gratitude, comme peut-être pour colorer une admiration sans cela trop servile, Horace et Virgile faisaient-ils à l'envi descendre Mécène, des Rois, et Octave, des Dieux. De pareils éloges devaient se payer au poids de l'or. Aussi Virgile possédait-il près de dix millions de sesterces (près de 1,150,000 francs) qu'il tenait de la libéralité de tels amis, une maison à Rome près des jardins de Mécène, des villas en Campanie et en Sicile. Octavie lui avait fait compter 10,000 sesterces (1,300 francs) pour chacun des vers qui composent le bel éloge de son fils : *Tu, Marcellus eris !* soit environ 52,000 fr.

S'il faut rendre le plus légitime hommage à l'immortel génie de Virgile, de ce véritable bienfaiteur de l'humanité qui éclaira la marche en avant de la civilisation à l'aide du brillant flambeau de la poésie, il ne faut pas que notre admiration et notre reconnaissance descendent jusqu'à approuver ses faiblesses ou ses

défaillances. Cherchons-en plutôt l'atténuation dans les malheurs de son époque. Auguste ne lui refusa aucune des faveurs qu'il sollicita : mais le poëte courtisan n'osa pas solliciter la grâce de Gallus proscrit. Toutefois, malgré cette éclipse d'un moment, Virgile avait l'âme noble et grande : Auguste lui ayant offert les biens confisqués d'un certain proscrit, il ne voulut jamais accepter un semblable don.

Si quelques critiques ont été trop sévères pour Virgile, flatteur attitré de César, d'autres, à leur tour trop indulgents, ont voulu absoudre complétement ou même justifier « *ces hyperboles qu'imposeraient*, dit-on, *à la louange contemporaine des convenances dont la postérité ne serait pas toujours bon juge !* » (Patin, *Mélanges*). Ce serait par là déshériter l'histoire de son privilége, comme amnistier d'avance tout despotisme et toute servitude. Disons plutôt, avec ce même éminent critique, qu'il faut toujours admirer ou respecter les louanges, quand elles

sont l'expression sincère du dévouement, de la reconnaissance et de l'amitié.

Au milieu des déchirements de la patrie et des horreurs de ces guerres plus que civiles, *plusquàm civilia bella,* selon l'énergique expression de Lucain, qu'un moine historien répétait en France au VIIe siècle, il est bon que la poésie et l'histoire fassent entendre leurs voix indignées par l'organe des Tacite, des Chénier, d'un Juvénal ou d'un Delille, d'un Delille qui chantant, en 1793, l'immortalité de l'âme, ose s'écrier en face des bourreaux :

Tremblez, tyrans, vous êtes immortels !

Ainsi louons Horace et Virgile dans tout ce qu'ils nous montrent de beau, de noble et de grand.

Mais n'absolvons pas Horace quand il raille sa propre couardise, qui, précipitant sa fuite lors de la bataille de Philippes, lui faisait jeter son bouclier pour mieux courir ; et quand

il chante sans cesse avec amour les seules délices de l'épicurisme, efficace auxiliaire de la tyrannie. Ce poëte charmant a pu devenir ainsi l'un des favoris d'Octave, heureux de rallier à sa cause d'aussi légers mais d'aussi brillants transfuges de la liberté. Admirons au contraire ce même Horace chantant le dévouement au devoir, à l'amitié, à la patrie : le *dulce et decorum pro patriâ mori ;* — le *justum ac tenacem propositi virum.*

De même, ne justifions pas en tout Virgile qui, sur l'ordre d'Octave, devait plus tard substituer dans le IVe livre de ses Géorgiques l'épisode d'Aristée à la louange qu'il avait consacrée aux qualités et aux talents de son ami et premier protecteur Cornélius Gallus, tombé en disgrâce et bientôt exilé (1).

(1) Cornélius Gallus, à la fois orateur éminent, guerrier illustre et brillant poëte, né à Fréjus, dans la Gaule Narbonnaise, *(Gallus, Gaulois ?)*, soupçonné à tort d'être entré dans quelque conspiration contre César Auguste, fut exilé par décret du Sénat ; il fut tué ou se

N'oublions pas non plus que Virgile, au sein des désastres de sa ville natale et de la grande patrie, au milieu des calamités et des crimes enfantés par cette hideuse guerre civile de 711 à 715, n'a trouvé des chants que pour les gloires et les amours équivoques des triomphateurs ou que pour louer le bonheur des bergers. On dirait en vain, et on l'a répété comme prétexte à sa complète justification, que la poésie aime les contrastes et qu'elle en vit. On doit admirer le talent immortel de Virgile : mais on ne saurait méconnaître que, selon l'expression même de son plus récent panégyriste, « c'est en contemplant ces scènes de brigandage, ces

donna lui-même la mort. On avait aussi prétexté qu'il aurait commis des concussions dans son gouvernement d'Égypte. Une famille gallo-romaine de ce nom avait existé à Vienne, où Millin relevait l'inscription funéraire d'un Avinnius Gallus. *Voyages dans les Départements du Midi de la France,* tome II, p. 41. A l'éloge de Gallus le poëte substitua aussi la déification même d'Octave, déjà *Divi genus !*

exils, ces proscriptions, ces meurtres, » que Virgile

A chanté les bergers, les jeux, les doux propos
Qu'échange Galatée en fuyant vers la rive ;
L'ombre épaisse où Tityre, essayant ses pipeaux,
Mêlait de doux accords au murmure des eaux
Et chantait son bonheur... près d'une sœur captive ! (1)

Il avait déjà donné en 711, l'églogue intitulée *Alexis*, en 712, celle de *Ménalque et Damétas:* il avait vingt-huit ans quand il composa l'églogue de *Tityre et Mélibée,* la troisième en date, en 713. Il publia cette même année la 5e, *Daphnis;* en 714, la 4e, *Pollion,* et la 9e, *Lycidas et Méris;* en 715, la 6e, *Silène*, et la 8e, la *Magicienne ;* en 716, la 7e, *Mélibée, Corydon et Tircis ;* en 717, la 10e, *Gallus*. Nous conjecturons même que dans cet intervalle de six ou sept années,

(1) La *Résurrection d'un peuple,* appel à la Jeunesse française, suite de l'*Idéal,* poëmes religieux et patriotiques, par M. Ch. Grellet-Balguerie, 2e édition, in-8°, 1877. Lavaur, Marius Vidal, imprimeur.

Virgile avait composé et au moins lu, sinon publié, quatre autres églogues, dont il nous resterait des fragments. Nous indiquerons dans une note à la fin du volume, les motifs sur lesquels nous fondons cette opinion.

Plus tard, à l'âge de 34 ans, Virgile entreprit ses Géorgiques, à la sollicitation de Mécène. Cet homme d'état voulait inspirer à ses concitoyens l'amour des travaux rustiques. Virgile seconda si bien le puissant ministre d'Octave qu'une inscription attesta ce retour des âmes encore aigries par la guerre civile aux pacifiques occupations des champs : *Rediit cultus agris,* et que le poëte put dire lui-même, au début de son Énéide, en parlant du succès de ses Géorgiques et des services qu'il avait rendus à l'agriculture : *Gratum opus agricolis.*

Ce poëme didactique si important lui avait coûté sept années d'efforts et de soins, tant il s'appliquait à composer et à revoir sans cesse ses œuvres. De là, leur perfection et leur durée à travers les siècles. Le temps ne respecte, en

effet, que les travaux péniblement enfantés avec le temps. Il leur imprime son propre cachet : la perpétuité. Vivant dans le célibat et le plus souvent dans la retraite, loin des soucis de la politique, Virgile était libre de ses heures. Grand travailleur, il employait les matinées à dicter des vers à ses copistes et les après-midi à les retoucher. Il disait plaisamment de lui-même : « J'imite l'ourse qui, à force de les lécher, polit ses nourrissons et les rend plus jolis ou plus supportables. » Il ne fit paraître ses Géorgiques qu'après ce long intervalle ; mais toutefois il en avait fait diverses lectures. Les lectures tenaient alors lieu des publications partielles que les auteurs actuels donnent dans les *Revues,* avant d'imprimer en entier leurs ouvrages.

C'est à la prière de l'empereur que, reprenant son premier projet d'un poëme épique et national, Virgile entreprit son Énéide. Il avait alors quarante ans : son génie avait atteint toute sa maturité. Il y travailla pendant douze

années, dont huit furent consacrées aux six premiers livres.

Le poëte chercha dans cette légende à mettre en relief la puissance d'Auguste, à donner à sa maison, à sa race, comme à Rome, sa patrie sans aïeux, une origine aussi antique qu'illustre ; il voulut les sacrer encore par la majesté des souvenirs homériques. Énée était fils de Vénus : César, son descendant, devenait ainsi un être divin, et les Romains, dont l'origine était encore plus équivoque qu'obscure, étaient proclamés issus des guerriers Troyens immortalisés par Homère. L'enthousiasme fut grand à Rome, à la nouvelle que le poëme épique, en apparence mort avec le chantre d'Achille, ressuscitait avec Virgile, et que le Latium allait avoir à son tour une Iliade (1). L'orgueil romain en fut si exalté que Properce,

(1) Glorification de Rome, prédiction de sa grandeur future, (liv. VI et VIII), l'Énéide, dit Servius, portait anciennement le titre de *Gesta populi romani.*

interprète du sentiment national, s'écria dans l'explosion ou plutôt dans l'exagération de sa joie patriotique :

Cedite romani scriptores, cedite graii :
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Quintilien disait plus justement :

« Homero haud dubiè proximus est Virgilius, propior tamen primo quàm tertio. »

Virgile avait commencé l'Énéide vers l'an 724. Pendant les douze années qui suivirent, il s'occupa constamment à compléter cette épopée, à la réviser soigneusement, ainsi que ses autres poëmes. Dans le but de perfectionner son goût et de donner par suite à ses ouvrages tout le fini nécessaire, il résolut de visiter les principaux centres de la civilisation grecque. C'est au sujet de ce voyage dans l'Attique qu'Horace, son inséparable ami, lui adressa l'ode célèbre : *Sic te diva potens Cypri,* (livre 1er, ode

5), où il conjure le navire qui porte Virgile de ramener au port cette moitié de lui-même : *Animæ dimidium meæ.* Virgile, rencontrant Auguste à Athènes, voulut revenir avec lui en Italie. La fatigue d'un voyage sur mer aggrava le mal dont il était déjà atteint. Il mourut à Brindes, en Calabre, à la suite de ce malheureux voyage, dans sa cinquante-deuxième année, le 10 des calendes d'octobre, (22 septembre), l'an 736 de Rome, 19 ans avant la naissance de J.-C., divin Messie annoncé déjà par les traditions répandues en Orient, en Judée, en Italie, et qui devait seul réaliser la prophétie de Virgile :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Virgile avait eu deux frères germains ou consanguins dont l'un, nommé Silon, mourut dans sa première enfance. Il était lui-même parvenu à l'âge mûr quand il perdit son père devenu aveugle et sa mère Maïa, fille du col-

lecteur Magius, laquelle laissa d'un autre lit un fils nommé Valérius Proculus. Virgile veillait pieusement à ce que ses parents fussent abondamment pourvus de tout le nécessaire; il leur envoyait même chaque année des dons suffisants pour les faire vivre dans l'aisance.

Il avait déjà perdu son autre frère consanguin, Flaccus Maro, à la fleur de l'âge. Nous avons vu précédemment que, resté célibataire, il vécut assez retiré, en dehors des devoirs et affections de la famille, comme des soucis des affaires et de la politique. Il calculait en épicurien soigneux de se ménager. Il était sobre, mangeant peu, ne buvant presque pas de vin. Quoique d'une haute stature, il était faible de complexion, d'une santé équivoque comme ses mœurs. A Naples, centre de corruption, on l'appelait sans doute *la Vierge,* mais à raison de la retenue de son maintien, de ses discours et de la douceur de son caractère bienveillant. Sa grande modestie et une extrême timidité le portaient à fuir les regards curieux et les

hommages empressés de la multitude. A Rome, on le suivait, et chacun le montrait au doigt en signe d'admiration, dès qu'on l'apercevait dans les rues. Il se dérobait aussitôt dans la première maison qu'il rencontrait.

D'après son biographe anonyme, Virgile se ressentait, du reste, de son origine rustique et de sa vie isolée et laborieuse. Il avait le teint basané, l'air gauche et vulgaire d'un campagnard; apparence trompeuse qui masquait son génie. Il parlait peu : son élocution était difficile, embarrassée, au point de le faire ressembler à un ignorant ou à un niais. Ses manières gênées et sa timidité y contribuaient, comme son défaut d'à propos dans les réponses. Mais quand il s'animait ou récitait ses poésies, sa langue se déliait, sa parole devenait entraînante ; sa voix était si insinuante et si mélodieuse qu'elle prêtait un nouveau charme à ses vers. Les meilleurs poëtes lui enviaient ce rare talent. Il déclamait admirablement : il dramatisait, en les mimant à l'ita-

lienne, par la parole et par le geste, les scènes auxquelles il faisait pour ainsi dire assister ses auditeurs émus, enthousiasmés. De même que de notre temps le troubadour méridional Jasmin, il réalisait le précepte d'Horace : *si vis me flere, dolendum est primùm ipsi tibi ;* il faisait pleurer, en versant lui-même des pleurs sur les feintes aventures tragiques de ses héros.

En entendant Virgile réciter le célèbre passage sur le jeune Marcellus, Auguste et Octavie fondirent en larmes ; Octavie même s'évanouit : tant le poëte avait trouvé dans son inspiration et dans sa voix sympathique des accents propres à toucher le cœur d'une mère !

Virgile composait lentement, difficilement ; ébauchant ses vers, les dictant par fragments détachés, il attendait l'heure lente de l'inspiration pour les reprendre. Il s'isolait pour travailler dans la solitude de ses domaines et de ses villas en Campanie ou en Sicile; c'est là surtout qu'il composait ses poëmes, entouré de la seule famille de ses esclaves et de ses affran-

chis. Parmi ces derniers, ses favoris et ses auxiliaires étaient Alexandre et Cébès : il les rendit tous les deux habiles, Alexandre dans la science grammaticale, Cébès dans la poésie. Il affectionnait aussi son excellent copiste et son affranchi Éros qui lui survécut pendant de longues années et parvint à une extrême vieillesse. C'est en grande partie par Éros, par ses souvenirs et par la tradition de ses récits, que la postérité a connu les seuls détails intéressants qui nous restent sur notre poëte. Ils furent réunis dans *la Vie de Virgile*, ouvrage d'un auteur anonyme du IIIe ou du IVe siècle, que l'on a, faussement ou non, attribué au grammairien Donat.

Virgile laissa la moitié de ses biens qui étaient considérables à son frère utérin Valérius Proculus, le quart à Auguste, un douzième à Mécène et le reste (ou deux douzièmes) à ses amis Varius et Tucca, qui révisèrent l'Énéide, comme il l'avait demandé, et le pu-

blièrent ensuite par ordre d'Auguste. Il leur en avait légué le manuscrit. Varius était son ami d'enfance et son condisciple : tous deux avaient étudié ensemble la doctrine d'Épicure, sous le même maître, le philosophe Sciron.

L'auteur anonyme de sa vie ajoute que Virgile, se croyant encore plein de jours, se proposait de consacrer trois années entières à réviser son Énéide, pour se vouer ensuite tout entier à l'étude de la philosophie. Singulière mais heureuse et caractéristique tendance des plus grands esprits, qu'ils soient mathématiciens, astronomes célèbres, comme Leibnitz, Descartes et Newton, ou hommes d'État, historiens et littérateurs éminents, comme l'illustre Thiers consacrant à cette même étude les dernières années de sa verte et féconde vieillesse ! Philosopher à la manière de ces grands hommes, c'est en effet s'élever vers l'Infini, vers Dieu lui-même !

Heureux si Virgile avait eu le temps de les imiter après avoir terminé son poëme ! Il s'était

jusqu'alors vaguement occupé de philosophie plutôt en poëte ondoyant qu'en profond penseur. C'est parce qu'il n'avait fait qu'effleurer cette science qu'il avait adopté le système d'Épicure, ou parce qu'il s'était trop confié aux leçons de son maître Sciron. Il ne pouvait que se ressentir de la confusion des idées de son époque sur la psychologie et la théodicée. Toutefois, âme aussi supérieure qu'aimante et tendre, attiré vers le vrai par l'intuition du beau, il ne demandait, ce semble, qu'à se rattacher à une croyance sérieuse et noble. Il cherchait, on serait du moins porté à le croire, il cherchait un Dieu créateur et une Providence régulatrice (1) !

Aussi son ancien biographe, peut-être pour le montrer moins éloigné du Christianisme, prétend-il que, quoique Virgile paraisse faire dans ses écrits un mélange des opinions des

(1) Nec curare Deûm credis mortalia quemquam ?
Égl. VIII, v. 25.

divers philosophes, notamment au sujet de l'âme, il aurait adhéré principalement à la doctrine des Académiciens, préférant à ceux des autres maîtres, les sentiments de Platon. S'il en était ainsi, cette théorie de Platon, sans doute la plus poétique et la plus épurée, lui aurait alors apparu, au milieu des ténèbres du panthéisme, comme le crépuscule de l'éternelle vérité (1).

Enlevé par une mort prématurée à ses espérances, à ses projets philosophiques, le poëte ne put pas même terminer et publier son épopée nationale.

On rapporte que Virgile mourant avait d'abord ordonné de brûler l'Énéide, encore inachevée comme indigne de sa patrie et de son

(1) Nous indiquerons dans l'une des notes finales, à propos de l'églogue VI, *Silène*, les vrais principes philosophiques de Virgile, associant au système d'Épicure les théories de Pythagore et de Platon sur la nature et sur la transmigration des âmes. (*Égl* VI, v. 31 : — *Géorg.* liv. IV, v. 219 à 227 ; — *Enéide*, liv. VI, v. 719).

génie. Mais Lucius Varius et Plotius Tucca, littérateurs et poëtes, amis communs de Virgile et d'Horace, lequel nous a laissé un si touchant éloge des trois premiers (1), s'opposèrent à la consommation d'un sacrifice qui eut été à jamais irréparable. Ils déclarèrent qu'Auguste ne permettrait pas qu'on brulât ce poëme héroïque et national, déjà si admiré à la simple lecture des deuxième, quatrième et sixième livres et de divers fragments. Cédant à leurs instances, Virgile exigea que du moins on ne fit aucun changement à son épopée et qu'on y laissât subsister même les vers inachevés. P. Tucca et L. Varius, ses éditeurs, se bornè-

(1) Nous ne pouvons résister au plaisir de citer les vers d'Horace sur la rencontre des quatre amis (Liv. 1, Satire V) :

Plotius et Varius Sinuessæ Virgiliusque
Occurrunt ; animæ quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter.
O qui complexus et gaudia quanta fuerunt !

rent en effet à faire disparaître quelques vers imparfaits ou quelques répétitions, et les quatre premiers vers de l'Énéide.

On dit qu'avant de mourir Virgile exprima le vœu d'être inhumé à Naples, dans cette Parthénope qu'il avait tant aimée, où, dans les studieux loisirs d'une solitude délicieuse, il avait composé pendant sept ans ses Géorgiques et révisé ses œuvres immortelles. D'après l'auteur inconnu de sa vie, il aurait dicté lui-même cette épitaphe pour sa tombe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

« Mantoue m'a donné le jour, la Calabre m'a vu mourir, Naples possède maintenant mes cendres. J'ai chanté les bergers, les champs, les héros. »

Ses cendres furent transportées à Naples où on lui érigea un tombeau, au milieu d'un jardin, sur le mont Pausilippe, au bord de la

voie qui conduit à Pouzzoles. Nous l'avons visitée, avec autant de respect que de douleur, cette tombe aujourd'hui délaissée, et sur laquelle le poëte Silius Italicus venait chaque année déposer des couronnes et rendre à Virgile des honneurs presque divins !

Au commencement de ce siècle on déplorait déjà cet abandon ou plutôt cette profanation indigne de la sépulture d'un grand homme. Michaud exprimait le même regret en offrant une branche *du laurier de Virgile* à Delille qui, disait-il, *faisait revivre ce laurier presque détruit.* Quand nous la visitâmes en 1869, les chèvres d'un pasteur ignorant ou insoucieux de la gloire du poëte, dévastaient tout autour du monument ; le laurier et les arbustes qui l'ombrageaient anciennement avaient presque disparu ; nous ne pûmes y cueillir que quelques petites fleurs des champs, dont nous avons fait hommage à M. de Fourtou, le nouveau traducteur de Virgile.

Et cependant n'est-ce pas surtout d'un aussi

grand poëte qu'on devrait vénérer les restes sacrés, conserver pieusement le monument qui les recueillit, comme les derniers et précieux vestiges d'un noble talent et d'une âme supérieure, celle d'un bienfaiteur de l'humanité! Tout ami du beau, tout admirateur du génie de Virgile, comme tout traducteur de ses œuvres, doit en effet répéter avec Stace :

Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

CH. G.-B.

LES BUCOLIQUES

DE VIRGILE

LES

BUCOLIQUES

DE VIRGILE

ÉGLOGUE I

Crémone et Mantoue avaient vu leur territoire assigné aux vétérans de l'armée d'Octave. Le berger Mélibée, qui représente les habitants de ces deux cités, part pour l'exil et rencontre le berger Tityre (Virgile ou son père) qui joue en paix du chalumeau rustique. Mélibée, déplorant son infortune et les désastres de leur patrie, apprend de Tityre les causes du bonheur de ce vieillard privilégié, auquel la protection d'un nouveau Dieu a fait obtenir la restitution de ses biens déjà confisqués. Éloge de ce héros.

MÉLIBÉE, TITYRE

MÉLIBÉE.

Quand forcés de quitter notre douce patrie,
Nous fuyons, exilés d'une terre chérie,

Toi, mollement couché sous un ombrage frais,
Du nom d'Amaryllis tu charmes les forêts,
Et modules des airs sur ta flûte champêtre.

TITYRE.

Ces tranquilles loisirs, ces champs dont je suis maître,
D'un Dieu sont les bienfaits, car c'est un Dieu pour moi.
Souvent à ses autels je me fais une loi
D'offrir un des agneaux nés dans mes bergeries.
Si mes bœufs, sous mes yeux, paissent dans mes prairies,
Si mes joyeux pipeaux résonnent sous mes doigts,
C'est, j'aime à l'avouer, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

Sans en être jaloux, ton heureux sort m'étonne,
Quand la guerre partout de maux nous environne....
De mes chèvres j'avais amené le troupeau
Sous d'épais coudriers; — De son double fardeau
L'une d'elles venait d'être débarrassée :
Mais ces jumeaux naissants, pour lesquels ma pensée
Me promettait un gain que j'aimais à prévoir,
Mourant presqu'aussitôt, ont trompé mon espoir.
J'étais souffrant moi-même; — à cette triste vue,
De ce nouveau malheur mon âme s'est émue.
Du creux d'un chêne, hélas! à ma gauche sorti,
Un sinistre corbeau m'en avait averti.
— Mais quel est donc ce Dieu pour toi si favorable?

TITYRE.

De Rome on t'a vanté la ville remarquable.
(D'un ignorant berger quelles sont les erreurs !)
Je la croyais semblable à celle où nos pasteurs
Conduisent leurs agneaux séparés de leur mère.
Mais, comme le chevreau diffère de son père,
Comme à l'homme l'enfant ne peut se comparer,
Comme au chêne un genêt ne saurait s'égaler,
Ainsi Rome, du monde immense capitale,
Des plus belles cités est reine et sans rivale.

MÉLIBÉE.

Quel motif t'a fait voir cette grande cité ?

TITYRE.

La liberté ! — Naguère épris d'une beauté,
Du nom de Galatée, à la nymphe charmante
Je sus plaire, malgré ma barbe blanchissante.
Mais par elle à la fin je me vis délaissé.
D'un pareil abandon justement offensé,
J'ai pu d'Amaryllis obtenir la tendresse.
Mais, tant que de mon cœur l'autre fut la maîtresse,
De ma captivité je ne pus m'affranchir.
Négligeant le troupeau qui devait m'enrichir,
Bien qu'aux autels des Dieux il fournît des victimes,
Je n'en retirai plus que des produits infimes.

Du lait dont je formais des fromages exquis
Rome ingrate n'offrait qu'un trop modique prix.

MÉLIBÉE.

J'étais surpris de voir ta maîtresse affligée
Dans un sombre silence entièrement plongée ;
Tes fruits à leurs rameaux demeuraient suspendus :
Tityre étant absent, je ne m'étonnai plus.
La belle Amaryllis, ces fontaines, ce hêtre,
Ces pins te regrettaient et demandaient leur maître.

TITYRE.

Que faire ? — De ce joug pour me débarrasser,
A quel Dieu bienfaisant devais-je m'adresser ?
Ce fut à ce héros dont ma reconnaissance
D'un légitime encens honore la puissance.
A peine eut-il connu ma demande et mes vœux :
« Jouis de tes troupeaux, de tes champs, tu le peux,
» Me dit-il aussitôt ; — dans tes guérets fertiles,
» A leurs rudes travaux soumets tes bœufs dociles. »

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard ! Tu garderas tes champs !
Bien que leur sol parfois résiste aux socs tranchants
Et qu'ils soient entourés de fangeux marécages,
Tes travaux en feront d'excellents pâturages,
Où, loin de tout voisin, renfermés dans ces lieux,
Tes troupeaux ne craindront nul mal contagieux.

Auprès de clairs ruisseaux ou d'une source pure,
Tu pourras reposer sur la fraîche verdure.
Du saule tes essaims butineront la fleur,
Et, pendant leur travail, leur murmure flatteur
Te fera du sommeil savourer l'influence.
La voix du bûcheron, perçant l'espace immense,
Du haut d'un roc aigu fera vibrer les airs;
Et, pour mieux te charmer par de tendres concerts,
Tes pigeons amoureux, d'un orme ornant le faîte,
De doux roucoulements rempliront ta retraite.

TITYRE.

Le poisson quittera l'humide sein des mers
Pour le sol desséché des rivages déserts,
Et l'on verra le Parthe abandonner l'Asie,
Ou le peuple germain déserter sa patrie,
Avant que l'oubli vienne effacer de mon cœur
De ces nombreux bienfaits le généreux auteur.

MÉLIBÉE.

Mais, pour nous, envoyés dans l'ardente Libye,
Chez le peuple Crétois, dans la froide Scythie,
Où chez les fiers Bretons dans leur île isolés,
Loin de ces bords chéris nous serons exilés !...
Reverrai-je le toit de ma demeure agreste,
Et de mon humble champ la récolte modeste ?
Un barbare soldat possèdera ces biens;

Mes champs, mes bois, mes fruits sont devenus les siens !
Des citoyens entre eux ô déplorable guerre !
Que d'heureux laboureurs réduits à la misère !
Va donc, ô Mélibée, ensemencer tes champs,
Enter, planter la vigne, en aligner les rangs!
Troupeau jadis heureux, ô mes chèvres chéries !
Sous l'ombrage, bercé de douces rêveries,
Je ne vous verrai plus, au haut d'un roc pendant,
Brouter d'un frais gazon le tapis verdoyant.
Accourant à ma voix, votre troupe légère
Du saule n'ira plus chercher la feuille amère,
Où le cytise au loin répandant son odeur!...

TITYRE.

Mais tu peux, cette nuit, d'un sommeil bienfaiteur
Savourer les attraits, sous cet épais feuillage.
A ma table je t'offre un excellent fromage,
Des châtaignes, des fruits par mes mains récoltés.
Déjà le soir approche, et, de tous les côtés,
S'élève la fumée en nuage exhalée,
Et l'ombre du coteau s'étend dans la vallée.

ÉGLOGUE II

Le berger Corydon déplore l'indifférence du berger Alexis et s'efforce par ses plaintes et par ses promesses de le rendre plus sensible à la voix de l'amitié.

PHILIS (1)

Corydon pour Philis était brûlant d'amour ;
Mais d'elle il n'obtenait aucun tendre retour,
Car d'un maître qu'elle aime elle fait les délices.
Tout près d'elle échouait, peines, soins, artifices.
Solitaire, il errait sous des hêtres touffus :
Fatiguant les échos de ses cris superflus:
« O cruelle Philis, ingrate qui m'enchaînes
A ton funeste joug, sans pitié pour mes peines,
Ne pourras-tu jamais à mes pleurs t'attendrir ?
D'un amour sans espoir veux-tu me voir mourir ?
A l'heure où les troupeaux cherchent un frais ombrage,
Lorsque le vert lézard gagne un épais feuillage,
Ou quand le moissonneur, dans l'ardente saison,

(1) Au nom d'Alexis le traducteur a cru devoir substituer celui de la bergère Philis. *(Note de l'éditeur).*

D'ail et de serpolet parfume sa boisson,
Moi, je subis du jour la chaleur tropicale
Et les chants importuns de la rauque cigale,
Pour suivre tristement la trace de tes pas.
Oh ! qu'il eut mieux valu m'attacher aux appas
De cette Amaryllis si fière et si hautaine,
Ou rechercher Chloé, malgré son teint d'ébène
Qui relève du tien l'attrayante blancheur !
Mais n'en vante pas tant l'éclat et la fraicheur ;
Il arrive parfois qu'au troëne on préfère
D'un arbuste moins beau la fleur assez vulgaire.

Quel est, à mon égard, ton mépris, ô Philis!
Daignes-tu t'informer seulement qui je suis,
Si de nombreux troupeaux peuplent ma bergerie,
Et si de mes brebis la mamelle est remplie
D'un lait qui de la neige égale la blancheur ?
Apprends que les brebis dont je suis possesseur,
Sur les monts de Sicile offrent en abondance
Un lait pur dont partout on vante l'excellence.
Je connais toùs les airs que chantait Amphion
Aux sources du Dircé qu'entoure un frais gazon,
Où paissent ses troupeaux à son appel dociles.
Ces beaux airs à ma voix sont devenus faciles.
Je ne suis point difforme, et le miroir des eaux,
Quand le vent de la mer n'agite pas les flots,

M'a permis, l'autre jour, d'y voir de mon visage
Tous les traits reproduits avec quelque avantage.
Sur ce point, j'ose encor m'en remettre à Daphnis.

Viens, Philis, qu'en ces lieux nos destins soient unis!
Viens goûter avec moi, dans mon champêtre asile,
Tous ces plaisirs si doux peu connus à la ville.
Nous chasserons le cerf, ou, la houlette en main,
De nos chevreaux errants nous suivrons le chemin.
Émules du Dieu Pan, notre pipeau rustique
Réjouira ces lieux d'une douce musique;
Des bergers, des troupeaux, Pan est le protecteur.
Ne crains pas d'altérer la vermeille couleur
De ta bouche, en jouant d'un instrument semblable.
Pour y faire briller son talent agréable,
A quels constants efforts se livrait Amyntas!
Que de temps, que de soins n'y consacrait-il pas!
Ma flûte a sept tuyaux de longueur inégale;
Elle est fort admirée et n'a point de rivale.
Damète m'en fit don ; les sons en sont si doux
Qu'Amyntas de l'avoir est devenu jaloux.
De deux jeunes chevreuils la rencontre imprévue
M'a procuré, Philis, leur prise inattendue.
Leur poil, sur divers points, est de blanc moucheté ;
Par la même brebis chacun est allaité.
Je les garde, Philis, pour t'en faire une offrande.

Cependant Thestylis dès longtemps les demande.
Elle les obtiendra, le dessein en est pris,
Philis, à les avoir, si tu ne mets de prix.

Viens, ô belle Philis! dans ces fertiles plaines...
Les Nymphes de ces lieux ont leurs corbeilles pleines
De beaux lys que leurs mains pour toi seule ont cueillis;
Leur doux parfum les rend dignes d'être accueillis ;
Du superbe pavot, de l'humble violette,
La Naïade, à son tour, avec zèle s'apprête
A t'offrir des bouquets, avec art préparés,
Où brillent le narcisse et les soucis dorés.

Je veux des meilleurs fruits que fait naître Pomone,
Et qu'un léger duvet en ce moment couronne,
Te faire apprécier le goût délicieux.
La pomme au teint vermeil y charmera tes yeux ;
Et les divers produits qui couvriront ma table
Feront de mets choisis un ensemble agréable.
Lauriers, myrthes fleuris, à mes simples repas,
Disposés avec soin, vous ne manquerez pas,
Et vos souples rameaux, enlaçant leur feuillage,
A des parfums exquis joindront leur doux ombrage. »

Mais, quoi! ne vois-tu pas, insensé Corydon,
Qu'à tes dons on ne fait aucune attention ?

Tu crois par des présents séduire cette belle ;
Iolas seul lui plait, seul il est aimé d'elle.
C'est en vain sur des fleurs déchainer l'ouragan,
Ou troubler d'un ruisseau le cristal transparent.

« Beauté vaine, pourquoi fuir mon séjour tranquille ?
Les Dieux même des bois ont recherché l'asile.
Que Pallas aime mieux la pompe des cités ;
Les bois, pour les bergers, sont des lieux enchantés.
La lionne du loup aime à faire sa proie,
Et le loup sur la chèvre aussi fond avec joie ;
Du cytise la chèvre aime à son tour la fleur ;
Mais Corydon, suivant le penchant de son cœur,
N'aime que toi, Philis, beauté trop inhumaine !
Chaque être ainsi se livre au charme qui l'entraine.
Vois les bœufs fatigués, au retour de leur champ,
A leur joug suspendu trainer le soc pesant :
Le jour baisse, et la nuit, s'entourant de son ombre,
Lentement sur la terre étend un voile sombre.
Mais de mon cœur, brûlant des feux d'un tendre amour,
L'ardeur ne s'éteint pas comme les feux du jour. »

Corydon ! Corydon ! quelle flamme insensée
Altère ta raison, égare ta pensée !
Ta vigne mal taillée en vain tend ses rameaux
Pour s'attacher au tronc des robustes ormeaux.

A d'utiles travaux applique enfin tes veilles ;
Tresse le jonc flexible en forme de corbeilles ;
Et puisque par Philis tes vœux sont repoussés,
Près d'une autre ils auront un jour plus de succès.

ÉGLOGUE III

Ménalque et Damète, après s'être injuriés à l'envi, se disputent le prix du chant et prennent Palémon pour juge.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON

MÉNALQUE.

A qui sont ces brebis que tu fais paccager ?

DAMÈTE.

Égon en est le maître, et j'en suis le berger.

MÉNALQUE.

Que je plains ce troupeau depuis que, pour Nérée,
Égon d'un tendre amour sent son âme enivrée !
Craignant de voir par elle un rival préféré,
Tout son temps à Nérée est par lui consacré.
Du troupeau qu'il possède il ne s'occupe guères.
De ses brebis qu'il livre à des mains étrangères,

Chaque jour, pour le vendre, on épuise le lait,
Aux dépens des agneaux que ce lait nourrirait.

DAMÈTE.

Tu devrais t'épargner un semblable langage.
On te connait... je puis avec quelque avantage
Te rappeler ce jour, pour toi si peu flatteur,
Où de jeunes beautés ont d'un rire moqueur
Accueilli ton hommage et tes galanteries.

MÉNALQUE.

Mais je puis répliquer, trève de railleries,
Que jamais de Damon ma serpe n'a détruit
Les arbrisseaux, la vigne, et ravagé le fruit.

DAMÈTE.

Toi-même, n'as-tu pas, à l'ombre de ce hêtre,
Brisé l'arc de Daphnis et sa flûte champêtre?
La mort seule peut mettre un terme à tes méfaits.

MÉNALQUE.

Des voleurs pourra-t-on se garantir jamais?
N'as-tu pas, de Damon évitant la présence,
Pour ravir son chevreau trompé sa vigilance?
A mes cris, quand Tityre assemblait ses troupeaux,
Ne te cachais-tu pas au milieu des roseaux?

DAMÈTE.

Sur Damon j'ai du chant remporté la victoire.
Son chevreau fut le prix dû pour gage à ma gloire,
Et Damon même ici pourrait en convenir ;
J'ai pris ce que, sans droit, il voulait retenir.

MÉNALQUE.

Eh ! quoi, tu prétendrais que ta flûte imparfaite
Fit subir à Damon une entière défaite ;
Que tes vers ont aussi triomphé de ses vers ?

DAMÈTE.

A la lutte avec moi, sur de rustiques airs,
Voudrais-tu t'engager ? — Une forte génisse
De deux jeunes jumeaux excellente nourrice,
Tel sera mon enjeu. — Mais quel sera le tien ?

MÉNALQUE.

D'offrir un tel enjeu je n'ai pas le moyen.
Une injuste marâtre, épouse de mon père,
Avec lui du troupeau fait un compte sévère ;
Je n'en puis rien distraire. En compensation,
J'ai deux coupes de hêtre, œuvre d'Alcimédon,
Où son art sut tracer avec beaucoup de grâce
Une vigne où le lierre en festons s'entrelace.
On y voit au milieu le portrait de Conon,
Et cet autre mortel dont on vante le nom

Pour avoir des saisons décrit le cercle immense
Et montré sur nos champs leur féconde influence.
Dans leur premier éclat je les conserve encor,
Et ma bouche jamais n'en a touché le bord.

DAMÈTE.

J'ai deux coupes aussi, d'une forme élégante,
Qu'orne d'heureux contours une branche d'acanthe ;
Du chantre dont la voix entraînait les forêts,
D'Orphée, Alcimédon y dessina les traits.
Ces coupes sont partout justement admirées,
Et mes lèvres jamais ne les ont effleurées,

MÉNALQUE.

Puisqu'il en est ainsi, ne fuis pas le combat.
Palémon vient ; — qu'il soit le juge du débat
Et veille à ce que rien en ce jour ne le trouble.

DAMÈTE.

Loin de fuir, mon ardeur pour ce combat redouble.
Pour juge volontiers je te prends, Palémon ;
Ce débat est pour toi digne d'attention.

PALÉMON.

Asseyons-nous, avant cette lutte importante,
Sur le tapis moelleux que ce gazon présente.
La nature, en s'ornant d'attraits éblouissants,
Semble vous inviter et sourire à vos chants.

A chanter tour à tour ici tout vous engage,
Et des muses aussi l'accueil vous encourage.

DAMÈTE.

Jupiter est au Ciel le plus puissant des Dieux ;
Des astres il régla le cours majestueux;
Dans nos champs fécondés il répand la richesse.
Qu'à son pouvoir d'abord mon hommage s'adresse.

MÉNALQUE.

Protégé d'Apollon, je veux lui dédier,
Pour les chants qu'il m'inspire, un superbe laurier.

DAMÈTE.

Je poursuis Galatée, et l'habile coquette
D'un doux regard m'indique, en fuyant sa retraite.

MÉNALQUE.

Sans ce manège, Amynte accourt à mon foyer ;
Mon chien qui la connait ne saurait l'effrayer.

DAMÈTE.

Pour présent je destine à ma jeune maîtresse
Deux ramiers qu'en leur nid a surpris mon adresse.

MÉNALQUE.

Amynte a de ma main reçu dix pommes d'or ;
Demain, j'en cueillerai pour elle dix encor.

DAMÈTE.

Galatée, à mon cœur que ton langage est tendre !
Dieux ! vous seriez jaloux, si vous pouviez l'entendre.

MÉNALQUE.

Si d'Amynte le cœur ne me repousse pas,
D'où vient donc qu'à la chasse elle évite mes pas ?

DAMÈTE.

Envoyez-moi Philis pour fêter ma naissance ;
Alors d'un grand festin je ferai la dépense.

MÉNALQUE.

A toute autre beauté je préfère Philis ;
De pleurs, à mon départ, ses yeux se sont remplis.

DAMÈTE.

Les fruits, quand ils sont mûrs, craignent la longue
[pluie ;
Les arbres des grands vents redoutent la furie,
Les timides agneaux, la rencontre des loups,
Et moi, d'Amaryllis mon cœur craint le courroux.

MÉNALQUE.

L'humidité convient au terrain où l'on sème,
Le feuillage du saule, à la brebis qui l'aime ;
Au chevreau l'arbousier est le fruit le meilleur ;
Et d'Amynte je fais l'idole de mon cœur.

DAMÈTE.

Fille des champs, ma muse à Pollion sait plaire ;
Et sur le mont Parnasse elle est aussi bergère.

MÉNALQUE.

Parmi nous, Pollion en vers s'est signalé ;
Qu'un superbe taureau pour lui soit immolé !

DAMÈTE.

Que ses nombreux amis, heureux de sa présence,
Lui prodiguent le miel, les fleurs en abondance.

MÉNALQUE.

Celui qui ne hait pas les vers de Bavius,
Doit lire avec plaisir ceux qu'a faits Mévius.
Qu'à sa voix le renard au joug des bœufs s'attelle ;
Et qu'il cherche du bouc à presser la mamelle.

DAMÈTE.

Des fleurs vous aspirez les suaves odeurs ;
Ah ! craignez qu'un serpent ne se cache en ces fleurs.

MÉNALQUE

Gardez votre troupeau près de la bergerie ;
Pour lui, d'un sol humide il faut qu'on se défie.
Après l'avoir baigné dans la bonne saison,
Le bélier veut qu'on sèche avec soin sa toison.

DAMÈTE.

A tes chèvres, Tityre, interdis l'eau du fleuve ;
A la source voisine il faut qu'on les abreuve.

MÉNALQUE.

Des brebis la chaleur souvent tarit le lait ;
De leur mamelle aussi n'en ai-je point extrait.

DAMÈTE.

Combien de mon troupeau la maigreur est visible !
A lui, comme au berger, l'amour est-il nuisible ?

MÉNALQUE.

A la langueur du mien l'amour n'a point de part ;
C'est le funeste effet d'un malveillant regard.

DAMÈTE.

Montre à mes yeux le Ciel entre trois pieds d'espace,
Et je te prends alors pour le Dieu du Parnasse.

MÉNALQUE.

Dis-moi sur quelles fleurs on lit le nom des rois,
Et sur Philis alors je te cède mes droits.

PALÉMON.

De part et d'autre ici se montre un art insigne,
Et du prix proposé chacun de vous est digne.
Avec un charme égal vos deux talents rivaux
Retracent de l'amour les plaisirs ou les maux.

Allez.... Pour ses travaux que chacun se retire;
L'eau qu'ils ont absorbée à vos prés doit suffire.

ÉGLOGUE IV

La sibylle de Cumes avait prédit qu'au bout de neuf siècles l'âge d'or recommencerait. Virgile annonce au monde que l'enfant qui va naître de la femme d'Octave ramènera cet âge heureux. Ce sera l'honneur du siècle et du consulat de Pollion. Diane favorisera la naissance de cet enfant : car c'est *son frère Apollon qui règne déjà*. (1).

POLLION

Muses, si l'humble arbuste et la simple fougère,
Dans vos rustiques chants, maintes fois ont su plaire,
Pour un consul illustre inspirée aujourd'hui,
Que votre voix s'élève et soit digne de lui.

De Cumes s'accomplit l'oracle prophétique
Qui prédisait au monde un siècle magnifique,

(1) Cette flatterie, adressée à Octave triomphant, est aussi exagérée que la prophétie de Virgile fut stérile. L'enfant qu'allait mettre au monde Scribonia, la femme d'Octave, ce nouveau *Dieu Apollon*, fut une fille, la trop fameuse Julie, qui ne pratiqua guère le culte de la chaste Diane. (G.-B.).

Où l'on verrait, après tant de forfaits divers,
Un nouvel âge d'or consoler l'univers.
Pour nous, descend du Ciel une race nouvelle
Dont un rameau, sorti d'une tige si belle,
Va de Rome, en naissant, assurer le bonheur.
Envers lui de Lucine implorons la faveur.

C'est de ton consulat, sûr d'un éclat durable,
Que date, ô Pollion, cette ère mémorable,
Où de l'année aussi commencent les beaux jours.
D'un passé criminel tu fais cesser le cours;
Et tes nobles efforts, pendant ton ministère,
D'une longue terreur ont affranchi la terre.
Cet enfant qui va naître est un présent des Dieux.
Que de héros mêlés aux habitants des cieux
Se rencontrent parmi les auteurs de sa vie!
Leur gloire de la sienne un jour sera suivie,
Et par lui de la paix les bienfaits obtenus
Feront de ses aïeux revivre les vertus.

Auguste enfant! pour toi, la terre fortunée
De verdure et de fleurs se montre couronnée;
Le lierre, en étendant ses rameaux tortueux,
S'enlace avec l'acanthe en festons gracieux;
La mamelle gonflée, en rentrant à l'étable,
La chèvre ne craint pas d'ennemi redoutable;

D'éblouissantes fleurs ton berceau s'embellit,
Et des plus doux parfums l'air au loin se remplit.
Du serpent la piqûre, autrefois dangereuse,
Devient inoffensive et n'est plus venimeuse.

Rejeton d'un grand homme et d'illustres aïeux,
L'histoire te dira leurs exploits glorieux;
Les champs se couvriront de moissons jaunissantes;
En chargeant les buissons de ses grappes pendantes,
La vigne invitera la main à les cueillir,
Et du chêne on verra le miel doré sortir.
D'un funeste passé s'effacera la trace ;
La mer du genre humain tentera peu l'audace.
Les villes rarement de remparts se ceindront,
Et, sans travail, de fruits les champs se couvriront.
Tiphys peut-être encor vers un lointain rivage,
Avec une autre Argo, tentera le voyage;
Et contre une autre Troie armant son bras vainqueur,
Un autre Achille ira signaler sa valeur.

Mais, noble enfant, pour toi, quand à la faible enfance
Succèdera la belle et noble adolescence,
Des mers on n'ira plus affronter les dangers,
Pour s'enrichir au loin de produits étrangers.
L'homme, content des fruits d'une terre féconde,
Sans y plonger du soc la ferrure profonde,

Affranchira du joug ses vigoureux taureaux
Et du cep cessera de tailler les rameaux.
La laine, conservant sa couleur naturelle,
Ne recherchera plus de teinte artificielle;
Mais, par un faux éclat à la pourpre emprunté,
Le fier bélier voudra rehausser sa beauté.

A la loi du Destin, les trois Parques dociles
Vont filer tes beaux jours sur leurs fuseaux agiles.

Prince chéri du Ciel, noble race des Dieux,
Qu'entourent les honneurs d'un rang si glorieux,
L'univers ébranlé, la terre frémissante
Demandent de ton bras l'assistance puissante;
Toi seul peux nous donner cet heureux avenir.

De longs jours si le ciel me permet de jouir,
J'espère, en racontant des actions si belles,
D'un éclat immortel m'environner comme elles.
Mes chants, avec honneur, de l'univers connus,
Dépasseront les vers d'Orphée et de Linus,
Bien que de ce dernier Calliope soit mère,
Et que de son rival Apollon soit le père.
Pan lui-même, ce Dieu si cher à tout pasteur,
Sur la flûte avouera que je suis son vainqueur.

Commence, jeune enfant, en ouvrant ta paupière,
A son tendre sourire à connaître la mère ;
C'est elle qui, neuf mois, dans son sein t'a porté,
Et de t'aimer son cœur fait sa félicité.
Qui n'a pas d'une mère éprouvé la tendresse,
Des délices du Ciel ignorera l'ivresse ! (1)

ÉGLOGUE V

Deux bergers, Ménalque et Mopsus, l'un chanteur en renom, l'autre habile joueur de flûte, se provoquent à chanter. Mopsus chante l'éloge funèbre du berger Daphnis, Dieu des bergers, inventeur de la poésie pastorale, et Ménalque, son apothéose. Satisfaits de cette lutte lyrique, ils se séparent en se faisant des présents. Quelques commentateurs supposent que sous le nom de Daphnis, Virgile aurait voulu célébrer Jules César et son apothéose. Nous pensons, au contraire, qu'il s'agit du berger Daphnis ou plutôt du jeune frère de Virgile enlevé dans la fleur de son âge et de son talent. Ménalque, c'est Virgile lui-même. (V. avant-dernière strophe.)

MÉNALQUE, MOPSUS

MÉNALQUE.

Habiles tous les deux, toi, sur le chalumeau,
Moi, pour chanter les vers, allons sous cet ormeau
Qui mêle aux coudriers son ombre favorable :
Sous cet abri, formons un concert agréable.

(1) V. note sur le vers : *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.*

MOPSUS.

Ménalque est mon aîné, c'est à moi d'obéir.
Allons sous ce bosquet où règne un doux zéphyr
Qui se joue à travers le feuillage mobile.
Cette grotte nous offre encore un frais asile,
Où la vigne avec grâce à la voûte s'étend,
Et son fruit, à l'entrée, en grappes se suspend.

MÉNALQUE.

Des vers qui peut oser te disputer la gloire ?
Est-ce donc Amyntas !

MOPSUS.

D'une telle victoire
Sur Apollon lui-même il ose se flatter.

MÉNALQUE.

Commence, cher Mopsus. — C'est à toi de chanter
Philis, au cœur brûlant d'une amoureuse flamme,
Le mérite d'Alcon, de Codrus la grande âme.
Tityre, en attendant, gardera nos chevreaux.

MOPSUS.

Ménalque, j'aime mieux chanter ces vers nouveaux
Que ma main a gravés sur l'écorce d'un hêtre ;
Près de ceux d'Amyntas, si je les fais paraître,
Tu diras, sur les miens, s'ils doivent l'emporter.

MÉNALQUE.

Le saule a moins de prix que le pâle olivier.
Le nard n'égale en rien la rose purpurine;
Ainsi sur Amyntas ton beau talent domine.

MOPSUS.

Dans cette grotte enfin nous voilà réunis.
Tu le veux, je commence: — « A la mort de Daphnis,
Les Nymphes de ces lieux, dans le chagrin plongées,
Soulageaient par des pleurs leurs âmes affligées.
Bosquets, fleuves, témoins de cet affreux malheur,
Vous avez de sa mère entendu la douleur,
Quand, pressant de son fils la dépouille mortelle,
Elle accusait les dieux de sa perte cruelle.
Nul berger, dans ces jours de tristesse et de deuil,
De sa maison alors ne dépassait le seuil,
Pour conduire ses bœufs, à travers la prairie,
A la source où leur soif pouvait être assouvie.
Les troupeaux de langueur paraissaient affectés;
De paître un frais gazon ils n'étaient point tentés.
A sa mort, les lions de l'Afrique rugirent,
Et de mugissements les forêts retentirent.
Des tigres du désert intrépide dompteur,
Daphnis avait au joug enchaîné leur fureur.
Du culte de Bacchus il dirigeait les fêtes.
Quand les Nymphes, de fleurs ayant paré leurs têtes,

De leurs danses formaient des cercles gracieux,
Daphnis, le thyrse en main, présidait à leurs jeux.
Comme la vigne unie à l'ormeau qui l'ombrage,
L'enrichit de son fruit, l'orne de son feuillage,
Comme les blés dorés sont l'orgueil de nos champs,
Les bergers étaient fiers de le voir dans leurs rangs.

Quand la parque, ô Daphnis, trancha tes destinées,
Le Dieu des vers quitta ces plaines fortunées,
Et Palès de ces lieux fut lui-même exilé;
L'ivraie, en nos sillons, prit la place du blé.
A l'humble violette, à la fleur purpurine,
Succéda des chardons l'infructueuse épine.
Bergers, pour cet ami justement regretté,
De feuillage couvrez notre sol attristé.
C'est le funèbre honneur que vous devez lui rendre.
Erigez un tombeau pour recueillir sa cendre,
Où se liront ces mots inscrits par la douleur :
« Là repose Daphnis, aimable et doux pasteur,
» Plus beau que son troupeau qu'en beauté rien n'égale ;
» Sa gloire jusqu'au cieux s'éleva sans rivale. »

MÉNALQUE.

O poëte divin ! tes vers harmonieux,
Sur le plus doux sommeil l'emportent à mes yeux ;
L'eau vive a moins d'attraits pour une soif ardente,

Et ta superbe voix, comme tes vers, m'enchante.
De Daphnis je retrouve en toi les dons brillants...
Mais, moi-même, à mon tour, j'ai chanté ses talents,
Et mes vers ont bien haut exalté son mérite.
C'est ainsi qu'envers lui notre amitié s'acquitte.

MOPSUS.

Il n'est pas de devoir à nos cœurs plus sacré.
Eh ! qui mérita mieux d'être ainsi célébré ?
On vante pour les vers ton talent remarquable.

MÉNALQUE.

« Daphnis occupe au Ciel une place admirable,
Et les astres brillants se meuvent sous ses pieds.
Grâce à lui, nos malheurs sont enfin oubliés
Et la vive allégresse anime nos campagnes.
Les bergers, le dieu Pan, les Nymphes, ses compagnes,
Des plus joyeux transports font éclater l'ardeur ;
Et la brebis des loups ne craint plus la fureur,
Ni le cerf du chasseur les embûches trompeuses.
De Daphnis, dieu de paix, les faveurs précieuses
Sur les monts, dans les champs, partout se font sentir;
Chacun d'un bonheur pur s'empresse de jouir.
Rochers, buissons, ruisseaux, en tout lieu semblent dire :
« A tous ces biens, d'un Dieu reconnaissons l'empire. »

O Daphnis ! des bergers généreux protecteur,

De tes anciens amis deviens le bienfaiteur.
Pour toi, pour Apollon, réservant mon hommage,
Mes soins de quatre autels vous feront le partage ;
Deux coupes d'un lait pur offertes tous les ans
Attesteront pour vous mes soins reconnaissants.
J'épancherai les flots d'une huile savoureuse ;
Et, dans le zèle actif de ma ferveur joyeuse,
Le vin autour de moi répandra la gaîté.
L'hiver, près d'un bon feu, sous un berceau, l'été,
Chio me fournira sa liqueur renommée,
Égalant du nectar la saveur parfumée.
De Damète et d'Égon nous entendrons les chants :
D'autres imiteront les satyres dansants.
Tels seront les honneurs qu'à ton rite fidèles
Nous te décernerons aux fêtes solennelles,
Comme aux jours par l'usage au rite consacrés.
Tant que l'ours aimera les rochers retirés,
Les abeilles, le thym, les poissons, l'eau profonde,
Ne crains pas qu'à ton culte un froid oubli réponde ;
A Bacchus, à Cérès, nous adressons des vœux :
Comme eux, tu recevras nos hommages pieux. »

MOPSUS.

Quel prix pourrait payer ta riche poésie ?
L'oreille au vent du soir trouve moins d'harmonie ;
J'aime moins d'un ruisseau le murmure flatteur,
Et des flots contre un roc la sonore fureur.

MÉNALQUE.

Je te donne, Mopsus, cette flûte légère
Qui chanta d'Alexis l'amoureuse carrière,
Et les combats du chant entre bergers rivaux.

MOPSUS.

Accepte ma houlette offrant des nœuds égaux
Qui forment sa beauté, qu'Antigène apprécie :
J'aurais pu par ce don contenter son envie.

ÉGLOGUE VI

Le demi-dieu Silène, précepteur et compagnon de Bacchus, est surpris dans son sommeil bachique par deux demi-dieux champêtres d'un ordre inférieur, et par la nymphe Églé, la plus belle des Naïades. Celle-ci lui rougit le visage avec du jus exprimé des mûres sauvages, pendant que les deux faunes l'entourent de liens de fleurs et de feuillage. Pour prix de sa liberté, Silène leur fait entendre ses chants inspirés. Après avoir expliqué la création du monde, d'après le système d'Épicure *(V. notes finales)*, le demi-dieu énumère les scènes les plus connues de la mythologie. Dans cette églogue composée en 715 et dédiée à Varus, Virgile glisse l'éloge de son ami Gallus. On répète et l'on croit généralement que ce Varus est le même que le général de ce nom dont l'armée fut anéantie 47 ans après, c'est-à-dire en 762, par Arminius. On connaît la célèbre apostrophe d'Auguste à ce sujet : « *Varus, rends-moi mes légions !* » Nous démontrerons dans une des notes finales qu'il ne s'agit nullement ici de ce Quintilius Varus, mais bien d'Alphénus Varus dont Virgile a trois fois par ses vers immortalisé le nom et auquel il aurait déjà dédié,

vers l'an 712, une autre églogue; il en resterait quatre vers, selon nous. (G.-B.).

SILÈNE

Ainsi que le poëte, honneur de Syracuse,
Je me plais dans les bois à promener ma muse.
Mais, à chanter la guerre et la grandeur des rois
Ayant un jour voulu forcer ma faible voix,
Le Dieux des vers me dit, en me pinçant l'oreille :
« Si tu veux réussir, ami, je te conseille
» De ne jamais choisir que des sujets légers;
» Des troupeaux, d'humbles chants, plaisent à des [bergers. »

Assez d'autres, Varus, d'une voix noble et fière,
Chanteront tes hauts faits, les fureurs de la guerre.
Moi, j'essaierai, fidèle au conseil d'Apollon,
Sur un pipeau rustique, une simple chanson.
Mais, si quelqu'un, ravi, lit mes chansons champêtres,
Il entendra ton nom dans nos bois, sous nos hêtres.
Rien de plus agréable au divin Apollon
Que l'églogue, ô Varus, où resplendit ton nom (1).

Hâtez-vous de chanter, Muses, je vous écoute :

Deux bergers, par hasard, trouvèrent sous la voûte

(1) V. note sur quatre églogues, selon nous, non éditées. (G.-B.).

D'une grotte, Silène au doux sommeil livré.
De vins exquis, la veille, il s'était enivré.
Sa couronne s'était de son front détachée ;
Des fleurs qui la formaient la terre était jonchée.
Sa vaste coupe aussi près de lui reposait,
Et sous le poids du vin tout son corps s'affaissait.
On l'aborde endormi, de liens on l'enchaine.
La jeune Églé survient : mais, timide, incertaine,
Elle n'ose d'abord se jouer du vieillard.
Promptement rassurée, elle va sans retard
Rougir, avec le suc exprimé d'une mure,
De Silene enchaîné le front et la figure.
Celui-ci le premier rit de ce tour plaisant.
Mais de son air grotesque à la fin se lassant :
« Bergers, délivrez-moi, dit-il, en récompense,
» Mes chants que vous aimez, j'en donne l'assurance,
» Vont devenir le prix, si recherché par vous.
» Pour Églé, je réserve un salaire plus doux. »
A peine eut retenti sa voix harmonieuse,
Que l'on vit accourir une troupe joyeuse
De Faunes, de Sylvains pour l'entendre attirés.
Les accords d'Apollon étaient moins admirés ;
Orphée, après la mort d'une épouse chérie,
Tirait des sons moins doux de sa lyre attendrie.

Silène, en commençant, célèbre dans ses vers

Le vide, précurseur de l'immense univers,
Les divers éléments qu'enferme la matière,
Et qui doivent former les mers, le feu, la terre,
Molle argile d'abord, plus tard se concentrant,
Et d'êtres animés par degrés se peuplant ;
Enfin du Dieu des mers le sceptre redoutable
Imposant à leurs flots la borne infranchissable.
Il chantait du soleil les rayons lumineux
Éclairant notre globe, ébloui de ses feux :
L'eau des mers s'élevant dans les airs en nuages
Et retombant en pluie au souffle des orages ;
Des forêts sur les monts le feuillage naissant,
Et des hôtes des bois le nombre grandissant ;
La race des humains par Pyrrha recréée :
Le règne fortuné de Saturne et d'Astrée ;
Par Prométhée aussi le feu du Ciel ravi,
Et d'un supplice affreux ce grand larcin suivi ;
Le vautour éternel, dans les flancs du coupable,
S'acharnant à plonger son bec insatiable,
Ses vers du jeune Hylas racontaient le trépas,
Et l'écho répétait : Hylas, Hylas, Hylas !...
Pasiphaë brûlant d'une flamme honteuse
Qui la rend d'un taureau l'amante malheureuse.

O fille infortunée ! ô triste égarement !
Se faisant de ta honte un vain amusement,

Les filles de Prœtus, tes frivoles compagnes,
De feints mugissements remplissent les campagnes :
Du moins, d'un fol amour le funeste poison
N'a pas troublé leurs sens, perverti leur raison,
Et, dans l'emportement d'une ardeur insensée,
Par de honteux écarts abruti leur pensée !
Malheureuse ! ton cœur troublé par le remords
Peut-être s'attendrit sur ton funeste sort,
Quand le fatal objet de ta folle tendresse
Dans la verte prairie, au sein d'une herbe épaisse,
Choisit les aliments de son grossier repas ;
Ou, se livrant ailleurs à d'amoureux ébats,
Se fait d'une génisse une nouvelle amante
Qu'il poursuit du tribut de sa flamme inconstante.
O nymphes de Dicté ! faites une prison
De la forêt voisine au taureau vagabond
Qui vient dans ce moment d'en aborder l'entrée.
Que d'obstacles sans nombre elle soit entourée.
Craignez qu'il ne s'échappe, et n'aille, de nouveau,
Des génisses encor rechercher le troupeau.

Il ne t'oublia point, toi, dont l'âme trop vaine
A, pour des pommes d'or, laissé vaincre Hippomène !
Ni le sort douloureux des sœurs de Phaëton
Qui d'une écorce rude ont subi la prison,
Lorsque d'un aune altier couronné de feuillage

Elles ont pris la forme et déployé l'ombrage.

Il célèbra Gallus, protégé des neuf sœurs,
Qu'Apollon a comblé des plus douces faveurs :
Suivi de chœurs nombreux, ce Dieu vers lui s'avance,
Et Linus par ses chants signale sa présence :
« Accepte cette lyre, ô Gallus, c'est le don,
» Lui dit-il, qu'Hésiode a reçu d'Apollon.
» A ses sons ravissants, à ses accords sublimes,
» Les ormes s'inclinaient et des plus hautes cimes
» Tombaient dans les vallons, de leur chûte étonnés.
» C'est dans ces bois sacrés, dans ces lieux fortunés,
» Que se plait Apollon, captivé par ses charmes. »

Toi, qui des nautonniers excites les alarmes,
O fille de Nisus, dont les sinistres flancs
Pour ceinture autour d'eux ont des chiens dévorants,
Il voulut te chanter, ainsi que tes abimes
Où leur avide rage a fait tant de victimes !
Les compagnons d'Ulysse, en ce gouffre attirés,
Par ces monstres affreux se virent déchirés.
De Térée il conta l'aventure cruelle,
Le festin que pour lui prépara Philomèle ;
Celle-ci, pour ce crime, en oiseau se changeant,
Et sur un toit désert, dans la nuit, déplorant
Par des accents plaintifs son douloureux martyre.

Silène répéta les chants que, sur sa lyre,
Phébus accompagnait de vers harmonieux,
Charmant de l'Eurotas les bords délicieux.
Mais Vesper, descendant de la voûte étoilée,
S'avançait à regret vers la fraîche vallée ;
Les bergers à l'envi rassemblaient leurs troupeaux
Qu'attendaient au bercail un utile repos.

ÉGLOGUE VII

Corydon et Thyrsis se livrent à un combat poétique dont Mélibée et Daphnis sont les juges. Corydon en remporte le prix. Cette églogue, la IXe en réalité, composée en 716, renferme des imitations des idylles 6 et 8 de Théocrite *(Daphnis et Ménalque.)*

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS

MÉLIBÉE.

Sous un chêne touffu Daphnis était assis.
Non loin du même lieu, Corydon et Thyrsis
N'avaient fait qu'un troupeau des deux dont leur houlette
Surveillait le pacage et la marche inquiète.
Tous deux de l'Arcadie, aimables et charmants ;
On admirait partout la beauté de leurs chants.

De mes myrtes voulant garantir le feuillage,
Mes soins les abritaient contre les vents d'orage,
Quand, chef de mon troupeau, mon bélier s'égara.
Thyrsis que j'aperçus bientôt me rassura.
« Je le retrouverai, dit-il, viens, Mélibée ;
» Si d'aucun autre soin ton âme n'est troublée,
» Viens près de moi jouir des douceurs du repos.
» Tu pourras, de ce lieu, voir tes jeunes taureaux
» Traverser à pas lents les prés de cette plaine
» Pour se désaltérer à la source prochaine.
» Le Mincio serpente, entouré de roseaux,
» Dans ces champs qu'enrichit le tribut de ses eaux ;
» Et du creux d'un vieux chêne, asile des abeilles,
» Un doux bourdonnement charmera tes oreilles. »

Que faire ? — Mes agneaux, séparés des brebis,
N'avaient, pour les garder, Alcipe ni Philis.
Cependant, d'un combat de chant, de poésie,
Le spectacle attrayant excitait mon envie ;
Et loin de me priver d'en être le témoin,
De tout autre intérêt je négligeai le soin.
Corydon et Thyrsis aussitôt commencèrent,
Et leurs vers à l'envi tour-à-tour me charmèrent.

CORYDON.

O Nymphes, mes amours, inspirez-moi des vers

A vos jeunes attraits qui puissent être offerts.
Que des vers de Codrus on trouve en eux la grâce,
Car auprès d'Apollon son mérite le place.
Pour les faire aussi beaux, si mon travail est vain,
Je suspendrai ma lyre aux branches de ce pin.

THYRSIS.

Couronnez-moi de lierre, ô bergers d'Arcadie,
Et de Codrus ainsi surexcitez l'envie.
Dans un éloge même il garde un air moqueur,
Et toujours de sa langue on craint le trait railleur.

CORYDON.

Miron d'un sanglier te consacre la hure,
O Diane, ou d'un cerf te promet la ramure.
Si, grâce à ton pouvoir, ses vœux sont satisfaits,
De ton image en marbre il t'offrira les traits.

THYRSIS.

De mon étroit jardin surveillant tutélaire,
Priape, un peu de lait te suffit pour salaire.
Si mon troupeau grandit, s'il accroît mon trésor,
Je t'offre, au lieu de marbre, un riche buste en or.

CORYDON

Charmante Galatée, en beauté préférable
A la blancheur du lis, à la rose admirable,

Quand mes bœufs à l'étable arriveront le soir,
Si tu m'aimes encor, prouve-le, viens me voir.

THYRSIS.

Algue triste des mers, houx piquant, herbe amère,
A moi-même je veux que Chloé vous préfère,
Si d'un jour, sans la voir, l'accablante lenteur
N'a pas d'un an, pour moi, dépassé la longueur.

CORYDON.

Fontaines, lit de mousse au doux sommeil propice,
Que couvre un jeune ormeau d'une ombre protectrice,
Des ardeurs du soleil défendez mon troupeau,
Quand la vigne en été prend un essor nouveau.

THYRSIS.

Sous les chevrons noircis de ma chambre enfumée,
Quand d'un grand feu, chez moi, la flamme est allumée,
Je m'inquiète peu d'un hiver rigoureux,
Comme un loup, de sa faim, près d'un troupeau nom-
[breux.

CORYDON.

Voyez ce châtaignier levant sa tête altière
Sur des fruits épineux dont il jonche la terre.
A l'aspect d'Alexis, tout est riant, tout plaît ;
Qu'il s'éloigne, aussitôt la tristesse renaît.

THYRSIS.

L'herbe languit, tout meurt, l'arbre perd son feuillage,
Et le pampre aux coteaux refuse son ombrage ;
Philis revient, alors les champs vont reverdir ;
Sous la pluie, à l'instant, tout semble rajeunir.

CORYDON.

A la belle Vénus le myrte seul sait plaire,
Et le laurier est cher au Dieu de la lumière.
Mais l'humble coudrier que préfère Philis
Doit l'emporter sur eux et mériter le prix.

THYRSIS.

Le frêne est des forêts la plus belle parure,
Et des monts le sapin forme la chevelure.
Charmante Lycida, viens plus souvent chez moi ;
Ces arbres, à mes yeux, seront moins beaux que toi.

MÉLIBÉE.

Ainsi se termina leur lutte intéressante,
Telle qu'à ma mémoire elle se représente.
Thyrsis croit qu'à ses vers rien ne peut être égal ;
Mais le prix, selon moi, revient à son rival.

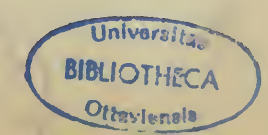
ÉGLOGUE VIII

Cette églogue, réellement la VIIIe, composée en 715, est divisée en deux parties différentes, imitées de Théocrite: la première est une élégie exhalant les plaintes d'un amant trahi, dans le genre de l'Idylle *le Cyclope*, du poëte de Syracuse; la seconde est la description d'un sacrifice magique et rappelle l'*Enchanteresse* du même auteur. Aussi avait-on donné à l'ensemble de l'églogue VIII le titre de *Pharmaceutrie*, *le Philtre*, *l'Enchantement*, *la Magicienne*. Cette églogue est dédiée, ainsi que la IVe, à l'illustre protecteur et ami de Virgile, à Pollion, partant alors pour son expédition d'Illyrie qui lui fit mériter les honneurs du triomphe.

DAMON, ALPHÉSIBÉE

Je redirai vos chants, Damon, Alphésibée!
A leur douce harmonie, aux muses dérobée,
La génisse oubliera l'herbe fraiche des champs;
Le lynx adoucira ses féroces penchants;
Et, maitrisant l'effort impuissant de son onde,
Le fleuve suspendra sa course vagabonde.

O toi, dont le génie est partout admiré,
Quand paraitra le jour par moi tant désiré,



Où, chantant tes exploits, ta valeur héroïque,
Je publierai les vers que la muse tragique
A toi, comme à Sophocle, a pu seule inspirer!
Ma voix à l'univers voudra les répéter.
Franchissant le Timave, en ta marche hardie,
Ou côtoyant les bords de la mer d'Illyrie,
Quels que soient tes hauts faits, mes vers les chanteront :
De lierre et de laurier ma main ceindra ton front.

De la nuit par degrés l'ombre était épuisée,
Et les bœufs paissaient l'herbe humide de rosée ;
De la houlette alors se faisant un appui,
Damon chanta ces vers, vraiment dignes de lui :

« Étoile du matin, brillante avant-courrière
Du jour, dont tes rayons devancent la lumière,
Pour un autre tu sais que Nisa m'a quitté.
Je gémis, déplorant son infidélité ;
Et je dénonce aux Dieux sa noire perfidie.

Ma flûte, ah! prête-moi ta douce mélodie!

Du Ménale on entend les bois mystérieux
Frapper l'écho lointain de sons harmonieux.
Pan y fait ressortir sur sa flûte rustique
Des amours des bergers le charme sympathique ;

Et c'est pour les chanter qu'il fit cet instrument,
Dont son art sait tirer un accord séduisant.

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie!

Se peut-il à Mopsus que Nisa soit unie !
De ses autres amants que deviendra le sort ?
Il faudra donc unir, par un étrange accord,
La cavale au griffon, la chienne au daim timide ;
Ils iront boire ensemble à la source limpide.
De l'hymen pour Mopsus qu'on allume les feux ;
Son épouse l'attend ; Vesper descend des Cieux :
Au festin nuptial cet astre les convie.

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie!

Épouse de Mopsus, digne d'un tel époux,
En vain tu fus l'objet de mes chants les plus doux ;
Ton oreille pour moi constamment dédaigneuse
Repoussa sans pitié ma flûte harmonieuse ;
A tes yeux, mon troupeau même fut sans valeur,
Et ma barbe excita ton sourire railleur.
Crains, par les Dieux vengeurs, d'être à la fin punie.

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie !

Tu n'étais qu'une enfant, (je m'en souviens encor),

Quand ta mère, voulant cueillir des pommes d'or,
Te fit de mon verger visiter l'humble enceinte.
De mes douze ans la fin à peine était atteinte ;
M'élevant sur mes pieds, ma main ne pouvait pas
Toucher, sans grands efforts, les rameaux les plus bas.
Je te vis, et l'amour disposa de ma vie.....

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie !

Hélas ! depuis ce jour, un funeste poison
S'est glissé dans mon cœur, a troublé ma raison.
Amour ! cruel enfant, divinité fatale,
Les rochers les plus durs n'offrent rien qui t'égale !
Notre culte insensé t'a dressé des autels,
Et tu fais le tourment des malheureux mortels !

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie !

C'est toi qui, d'une mère excitant la furie,
Inspirant à son cœur un projet inhumain,
Dans le sang de son fils lui fis tremper la main :
O criminel amour ! mère dénaturée !
Une égale infamie est pour vous assurée ;
Et l'indignation de la postérité
Flétrira justement tant de perversité !
Fuyons ce souvenir empreint de barbarie.

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie !

Que, devant la brebis, le loup épouvanté
S'enfuie au même instant d'un pas précipité ;
Et que de pommes d'or le chêne se couronne ;
Que le narcisse brille à la tête de l'aune ;
Qu'au cygne le hibou puisse être comparé ;
Tityre, au tendre Orphée aux Ménades livré ;
Toutes ces fictions n'ont rien que j'apprécie.

Ma flûte, ah ! prête-moi ta douce mélodie !

Que la terre se change en une vaste mer.
J'adresse mes adieux à tout ce qui m'est cher,
A ces belles forêts, au doux pays que j'aime.
Au sein des flots j'irai m'ensevelir moi-même.
O Nisa ! mon premier et mon dernier amour !
Ma mort en est l'aveu que je t'offre en ce jour ;
C'est l'adieu qui de moi s'exhale avec la vie !

Ma flûte, ah ! cesse enfin ta douce mélodie !... »

Pour charmer mon oreille ainsi chanta Damon.
O Muses, dites-moi maintenant sur quel ton
Préludèrent alors les chants d'Alphésibée.
Mon âme à vous entendre est toute disposée.

ALPHÉSIBÉE.

« Sur l'autel entouré de feux éblouissants,
Apportez l'eau lustrale et brûlez de l'encens ;
Des rites consacrés qu'indique la magie
Déployez en ce jour la puissante énergie,
Afin que de l'amour l'irrésistible ardeur
D'un insensible amant embrase enfin le cœur.

Des chants mystérieux que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

Par eux, sans résister, Phébé descend des cieux.
A la voix de Circé, se déclarant contre eux,
En ignobles pourceaux, les compagnons d'Ulysse
D'être changés par elle éprouvent le supplice.
Le serpent, foudroyé par ses enchantements,
Se brise, et ses tronçons restent sans mouvements.

De ces puissants moyens que l'utile influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

Le nombre impair toujours plait aux Dieux immortels ;
Aussi j'ai fait trois fois le tour de leurs autels ;
Employant de mon art les pratiques secrètes,
J'ai de plus entouré trois fois de bandelettes

L'image de celui qui possède mon cœur :
Nulle d'elles n'était de la même couleur.

De ces puissants moyens que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

A chaque bandelette il faut un triple nœud :
C'est un lien d'amour, Vénus ainsi le veut.

De ces puissants moyens que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène le présence !

Sous l'action du feu l'argile se durcit
Et par le même agent la cire s'amollit.
De mon amour ainsi puisse la vive flamme
Triompher de Daphnis, pénétrer dans son âme.
Le laurier par le soufre est bientôt consumé ;
De Daphnis que l'amour par moi soit rallumé.

De ces puissants moyens que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

Ainsi que la génisse, errante au fond des bois
Et cherchant le taureau qu'appelle en vain sa voix,
S'arrête languissante au bord d'une onde pure,
Oubliant qu'elle a soif et que la nuit obscure

L'avertit qu'à l'étable on attend son retour;
Que Daphnis soit ainsi comme elle épris d'amour !

De ces puissants moyens que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

Gages de sentiments, hélas ! évanouis,
Dans la terre en ce jour soyez ensevelis !...
Mais au dépositaire à qui je les confie
Je les demanderai, d'allégresse ravie,
Si de l'ingrat Daphnis je retrouve le cœur,
S'il m'offre son amour et me rend le bonheur !

D'un magique pouvoir que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

Aux bords du Pont-Euxin, par l'enchanteur Méris
Tous ces subtils poisons pour moi furent choisis.
Méris, pour se cacher savait en faire usage
Quand d'un loup, dans les bois, il empruntait l'image;
Il évoquait les morts des sépulcres profonds,
Et d'un champ dans un autre attirait les moissons.

D'un magique pouvoir que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence !

Emporte cette cendre, et, près de ce ruisseau,

Après toi, jette-la dans le courant de l'eau ;
Ce charme est le dernier en qui j'ai confiance
Pour fondre de Daphnis la froide indifférence.
Mais l'ingrat, insensible à mes enchantements,
Se rit de leur usage et les croit impuissants.

D'un magique pouvoir que l'heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence.

Mais que vois-je ? l'autel s'environne de feux,
Quand la cendre remonte et surnage à mes yeux.
Que croirai-je ? — Est-ce un bon ou malheureux
[présage ?
Hylas vient d'aboyer ; faut-il que j'envisage
Dans de semblables faits d'heureux événements,
Ou des illusions qui trompent les amants ?

Cessez, charmes puissants ; votre heureuse influence
En ces lieux de Daphnis ramène la présence. »

ÉGLOGUE IX

Méris, serviteur de Ménalque (c'est-à-dire de Virgile qui prend plusieurs fois ce pseudonyme), rappelle la spoliation dont le grand

poëte fut l'objet de la part du centurion Arius, et les dangers qu'il avait courus pour obtenir la restitution de ses biens. Arius faillit le tuer. Servius dit qu'il poursuivit Virgile l'épée à la main jusque sur les bords du Mincio. Le poëte ne put se sauver qu'en traversant le fleuve à la nage. Il dut retourner à Rome pour implorer de nouveau l'appui de ses protecteurs. Les bergers qui racontent les infortunes de Ménalque (Virgile) citent avec admiration ses Bucoliques. Dans cette églogue, le poëte courtisan ne se fait pas faute d'entremêler, ici comme d'habitude, les éloges de Jules César, d'Octave et de Varus. Quoique classée la IXe, cette églogue est la Ve dans l'ordre des dates. Elle fut en effet composée en 714, avant l'églogue VIe, parue en 715-716. On verra aux notes finales l'importance de ces dates et le parti que nous en tirerons pour démontrer qu'en outre des dix églogues connues, Virgile en avait composé quatre autres, celles que signalent avec enthousiasme Lycidas et Méris et qui cependant ne se retrouvent nullement dans le recueil des Bucoliques.

LYCIDAS, MÉRIS

LYCIDAS.

Où vas-tu donc, Méris? choisis-tu le chemin
Qui conduit à la ville?

MÉRIS.

Ah! quel affreux destin!
Aurais-je pu prévoir que mon étroit domaine
Dont les faibles produits me suffisent à peine
Passerait au pouvoir d'un avide étranger?
« Il faut de ta maison, m'a-t-il dit, déloger.
» Désormais de tes biens je suis propriétaire,
» Car des partis vaincus telle est la loi sévère. »

Hélas ! un autre aux champs conduira mon troupeau,
Et je vais le livrer à son maître nouveau !

LYCIDAS.

On m'a dit cependant que, depuis la colline
Jusqu'au ruisseau vers qui ce beau vallon s'incline,
Ménalque a conservé les biens qu'il possédait,
Que c'était à ses vers le prix qu'on accordait.

MÉRIS.

Le bruit en a couru. — Mais, quand sévit la guerre,
Des vers calmeraient-ils sa fureur meurtrière ?
Quand fond sur la colombe un aigle menaçant,
Pourra-t-elle arrêter cet ennemi puissant ?
Si d'un grave conflit le cri d'une corneille
Ne m'eût heureusement détourné dès la veille,
Ami, c'en était fait de Ménalque et de moi.

LYCIDAS.

Quoi ! d'un crime pareil, Méris, Ménalque et toi,
Vous auriez pu subir les atteintes cruelles ?
Et qui donc désormais aurait chanté nos belles,
A la culture utile uni celle des fleurs,
Des fontaines rendu les abords enchanteurs
En les environnant de verdure et d'ombrage ?
Quel autre aurait des vers mieux parlé le langage ?
Témoins, ceux qu'en secret je lui pris l'autre jour,
Pendant qu'il allait faire à sa belle la cour.

« Tityre, disait-il, sois le gardien fidèle
» Du troupeau qu'en ce jour je confie à ton zèle ;
» Mais prends garde à son chef, de peur d'un accident;
» Sa corne est redoutable, et la fuir est prudent. »

MÉRIS.

Quoique non achevés, j'estime davantage
Les vers dont à Varus il voulait faire hommage.
« Si Mantoue à nos vœux est rendue, ô Varus !
» Ton nom déjà si grand le devient encor plus.
» D'une ville voisine au malheur condamnée
» Épargne-lui, Varus, la triste destinée :
» Des cygnes de ces bords le chant mélodieux
» Portera de ton nom la gloire jusqu'aux cieux. »

LYCIDAS.

Que tes essaims de l'if évitent l'influence,
Et qu'un troupeau fécond te donne en abondance
Les flots d'un lait exquis autant que parfumé.
Mais d'entendre tes vers que je serais charmé !
J'en fais, de mon côté, que plus d'un berger vante,
On prétend qu'envers moi la muse complaisante
M'a très-heureusement quelquefois inspiré :
Je crois que cet éloge est fort exagéré.
De Cinna, de Varus, j'estime trop la gloire (1),

(1) Le nom de Varus conservé dans certaines éditions a fait faire une confusion. Il ne s'agit point ici des personnages politiques Varus

Pour composer des vers peu dignes de mémoire.
A de si grands sujets je n'ai jamais rêvé,
Et c'est à d'humbles chants que je suis réservé.
Je ne veux point mêler, oiseau simple et vulgaire,
Aux nobles chants du cygne une voix téméraire.

MÉRIS.

Je te dirai mes vers, ô mon cher Lycidas,
Si ma mémoire enfin ne s'y refuse pas.

« Au sein des flots pourquoi t'es-tu précipitée ?
» Approche, viens à moi, charmante Galatée.
» Le printemps s'est paré des plus riches couleurs,
» Et les bords des ruisseaux sont émaillés de fleurs.
» Un saule, aux bras pendants, d'une grotte voisine
» Couronne le sommet sur lequel il s'incline ;
» Tandis qu'en enlaçant ses verts rameaux entre eux,
» Une vigne, à l'entrée, offre un dais gracieux. »

LYCIDAS.

Redis encor les vers que tu m'as récités
Dans une belle nuit. — J'étais à tes côtés ;
J'en ai retenu l'air, oublié les paroles.

et Cinna, mais de L. Varius, poëte épique et tragique, auteur d'une tragédie, *Thyeste*, et d'une épopée en l'honneur de Mécène et d'Auguste, et de Helvius Cinna, auteur du poëme *Smyrna*. *(Note de l'éditeur)*.

MÉRIS.

« Daphnis, si, dans les cieux, tu peux, jusqu'aux deux [pôles,
Dire les noms divers de leurs astres nombreux,
Montre-nous de César l'astre majestueux;
Vois quelle est sur nos champs son heureuse influence.
Le travail y reçoit sa juste récompense,
Et la grappe vermeille embellit nos coteaux.
Plante, sème, cultive, ente des fruits nouveaux ;
Tes neveux jouiront un jour de ton ouvrage ;
Déjà d'en profiter n'as-tu pas l'avantage? »
Le temps affaiblit tout, l'esprit comme le corps.
Pendant que j'étais jeune, il me souvient qu'alors
J'employais à chanter mes heureuses journées ;
De ce passé charmant les fleurs se sont fanées;
Des airs que je savais je ne me souviens plus.
Pour ta mémoire aussi ces beaux jours sont perdus.
De la mienne, à mon tour, mes vers ont pris la fuite ;
Mais Ménalque pourra les réciter de suite.

LYCIDAS.

A tous ces vains propos ne perdons plus de temps,
Et c'est trop exciter nos vœux impatients.
Tu le vois, tout est calme, et l'onde est sans murmure;
Plus de bruit ; tout repose au sein de la nature;
Pour entendre ta voix tout semble s'accorder.

Le tombeau de Bianor commence à se montrer,
Et du chemin qui doit nous conduire à la ville,
Ce qui nous reste à suivre est court et très-facile.
Chantons de jolis airs, laisse-là ton troupeau,
Et pour nous égayer prends ton léger pipeau.
Allons nous reposer sous ce rustique ombrage
Dont une main soigneuse élagua le feuillage.
Mais, si tu crains la pluie ou l'ombre de la nuit,
Nous pourrons en chantant gagner notre réduit.

MÉRIS.

N'insiste plus, enfant. — Au but de mon voyage
Je dois enfin songer, sans tarder davantage.
Nous comptons sur Ménalque, il va bientôt venir;
Son concours de nos chants doublera le plaisir.

ÉGLOGUE X

Nous avons déjà plusieurs fois vu figurer Caïus Cornélius Gallus, sans doute parent de L. Caninius Gallus, consul en 716, avec Agrippa, et de Nonius Gallus, lieutenant de César dans la guerre des Gaules. A cette époque, ce tout-puissant favori d'Octave (il ne fut proscrit et tué qu'en 728) avait protégé le poëte. Virgile reconnaissant exprime ici les regrets et les plaintes de son ami Gallus, trahi par une affranchie *(Volumnia)* que celui-ci aimait et qu'il avait chantée sous le nom de Lycoris. Cette affranchie, d'abord attachée à Marc-Antoine, sous le nom de Cythéris, abandonna Gallus pour suivre,

sans doute sous un nouveau nom, un autre chef qui partait en 716 pour une expédition au-delà des Alpes. Virgile suppose que Gallus inconsolable s'est retiré en Arcadie au milieu des bergers. Ceux-ci, de concert avec tous les Dieux champêtres, cherchent à le guérir d'une fatale passion que Gallus lui-même déclare incurable Cette image de l'amour malheureux termine les Bucoliques et rappelle les belles descriptions du IVe livre de l'Énéide dont nous donnons aussi la traduction.

GALLUS

Une seconde fois, je viens, belle Aréthuse,
T'implorer et te prendre en ce jour pour ma muse :
En faveur de Gallus inspire-moi des vers
A son goût délicat qui puissent être offerts,
Et dignes d'exciter Lycoris à les lire.
A ce vœu pourrais-tu refuser de souscrire ?
Vers les flots de la mer quand les tiens vont couler,
Que leur cristal si pur ne puisse s'y mêler !

Pendant que mes chevreaux broutent le vert troëne,
Du malheureux Gallus chante la vive peine.
Ne crains pas que l'écho reste sourd à ta voix ;
Tes chants seront par lui répétés dans nos bois.

Naïades des ruisseaux, des bois Nymphes agiles,
Ah ! qui vous retiendrait dans vos secrets asiles,
Quand d'un indigne amour dans son cœur allumé
Gallus languit et meurt, lentement consumé.
Les sommets du Parnasse ou les bords du Permesse

Ne peuvent retenir vos pas que la tristesse
Dirige vers ces lieux où coulent tant de pleurs,
Où repose un berger, objet de vos douleurs !
Ses brebis près de lui se tiennent immobiles
Et n'ont point oublié l'herbe et les soins habiles
Que sa main vigilante aimait à leur donner.
Gallus, ne rougis point d'avoir été berger.
Après avoir tenu la lyre du poëte,
On peut, sans déshonneur, prendre aussi la houlette.
N'a-t-on pas autrefois vu le bel Adonis
Se plaire dans les champs à garder les brebis ?
Le berger vient d'abord, le bouvier lent ensuite ;
Les vêtements mouillés, Ménalque accourt bien vite.
Chacun s'écrie alors : — « Pourquoi ce fol amour ? »
Le Dieu des vers arrive en disant à son tour :

« Gallus, affranchis-toi d'un amoureux délire ;
» La volage beauté pour qui ton cœur soupire,
» L'ingrate Lycoris qui cause ton tourment,
» Brave guerre et frimas pour suivre un autre amant. »
Dans le groupe qu'on voit autour de sa personne
Brille Sylvain, orné d'une agreste couronne
Et portant un faisceau de lis mêlés de fleurs ;
Pan, qui dans l'Arcadie a d'un dieu les honneurs,
Y vient montrer aussi sa figure rougie,
Qu'il aime à barbouiller ou d'hièble ou de lie.
« Quand cesseront, dit-il, ces regrets superflus ?

» L'amour n'est point sensible à tes pleurs, ô Gallus !
» Le cruel se nourrit de tous les maux qu'il cause,
» Comme l'herbe des prés, de l'eau qui les arrose ;
» Les abeilles des fleurs, les chèvres du gazon. »

Mais Gallus, toujours triste, en ces termes répond :
« Chantez, Arcadiens, sur les monts, dans les plaines,
De mon cœur trop épris les amoureuses peines ;
Personne ne saurait les chanter comme vous.
Pour ma cendre, qu'ici le repos serait doux,
Si vos chants célébraient les malheurs de ma vie !
Hélas ! que n'ai-je été pasteur dans l'Arcadie !
Que n'ai-je, dans vos champs, fait paître mes troupeaux,
Ou cueilli des raisins sur vos riants coteaux !
Quel qu'eût été l'objet de mon ardente flamme,
Que Philis ou qu'Aminte eût captivé mon âme,
Brune ou blonde, peut-être accessible à mes soins,
Elle m'eût accueilli, m'eût écouté du moins !
Pour moi, l'une aurait fait une tresse élégante ;
L'autre m'aurait charmé par sa voix si touchante...
Ici, dans ces beaux lieux, viens, ô ma Lycoris !
On y trouve des eaux, des bois, de frais abris ;
Au milieu des attraits que ce site rassemble,
Oh ! que de jours heureux nous coulerions ensemble !
Mais un fatal amour, sous les drapeaux de Mars,
T'a conduite au milieu de périlleux hasards.
Ni le Rhin dangereux, ni les Alpes glacées

Ne peuvent arrêter tes courses insensées;
Loin de notre patrie, hélas! et loin de moi!
Que le froid des hivers s'adoucisse pour toi,
Et de ses durs glaçons. dans les lieux où tu passes,
Sous tes pieds délicats que se fondent les traces!
Du berger de Sicile empruntant les pipeaux,
Je chante maintenant, sur des modes nouveaux,
Des vers que de Chalcis m'inspira le poëte.
Au milieu des forêts, vaste et sombre retraite
Qu'habitent de nos bois les hôtes dangereux,
Je me plais à tracer quelques vers langoureux,
Avec un fer aigu, sur l'écorce des hêtres.
De mes tendres amours ces monuments champêtres
Grandiront par degrés; vous aussi, mes amours!...

Cependant du Ménale explorant les détours,
Des nymphes j'y suivrai la troupe gracieuse;
Ou bien, accompagné d'une meute nombreuse,
Malgré l'âpre saison d'un hiver rigoureux,
Je poursuivrai partout le sanglier fougueux.
Déjà je crois franchir des roches menaçantes,
Ou de sombres forêts au loin retentissantes.
Du Parthe émule heureux, sur le daim aux abois
Je veux de tous ses traits épuiser mon carquois.
Remèdes impuissants d'un amour incurable!...
Le dieu dont je subis le pouvoir redoutable
Pourrait-il par des pleurs se laisser attendrir?

Les chants que j'écoutais avec tant de plaisir,
Des nymphes de nos bois la grâce séduisante,
Tout m'est indifférent, nul objet ne me tente.
Vainement je boirai l'eau de l'Èbre glacé;
Du froid climat du nord sous le pôle placé,
En vain je franchirai les neiges entassées,
De Flore et des Zéphyrs en tout temps délaissées;
Jusqu'en Éthiopie, aux sables si brûlants,
En vain je conduirai mes troupeaux haletants;
En tous lieux, de l'amour les atteintes si sûres
Pénètreraient mon cœur de profondes blessures. »

Muses, dont il m'est doux d'entendre les concerts,
C'est vous qui me dictez pour un ami ces vers,
Quand je plie en corbeille ici le jonc flexible:
Offrez-les à Gallus, il y sera sensible.
De l'amitié toujours on aime les présents;
La mienne croît pour lui, comme l'aune au printemps.

Levons-nous: — aux chanteurs l'ombre est peu salutaire;
Elle nuit aux moissons; la fuir est nécessaire.
L'approche de Vesper met fin à tout travail;
Mes chèvres, il est temps de rentrer au bercail.

FIN DES BUCOLIQUES DE VIRGILE.

LES GÉORGIQUES

DE VIRGILE

INTRODUCTION

Virgile, à ses débuts et le premier à Rome (1), composa des poésies pastorales, à l'imitation des Idylles de Théocrite. Mais c'est uniquement à ses goûts pour la vie des champs, à son expérience personnelle, à son désir de répondre au vœu de Mécène en rappelant les Romains aigris par les guerres civiles à leur ancien amour pour l'agriculture, qu'il dût l'inspiration soutenue qui lui fit créer son

(1) Prima Syracusio... versu... nostra Thalia, dit-il, Égl. VI, v. 1 et 2.

poëme à jamais immortel des *Géorgiques*. Ce chef-d'œuvre est en effet une création, s'il en fut jamais.

On répète trop souvent, (et la formule en est commode), que, de l'imitation de Théocrite, Virgile passa à celle d'Hésiode, dont le poëme, *Les Œuvres et les Jours,* serait le type des Géorgiques, en attendant qu'il s'élevât à l'imitation d'Homère, pour modeler son *Énéide* sur l'Iliade et l'Odyssée. C'est d'ailleurs le propre du génie d'imiter sans copier et de rester original : tout plagiat accuse l'indigence ou la médiocrité. Imiter en grand maître, comme Virgile, n'est-ce pas aussi créer ?

Les Géorgiques sont restées, dit avec raison Delille, le plus parfait modèle du genre didactique que nous ait laissé l'antiquité. Virgile, dans cet ouvrage, surpassa tous ses devanciers, depuis Hésiode, qui composait son poëme un siècle après la guerre de Troie, depuis Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste, jusqu'à Caton le censeur, à Varron, et à cet Olivier de

Serres grec, presque son contemporain, Diophane de Nicée, auteur des *Géoponiques,* traité en six livres sur l'agriculture et le ménage des champs (1).

En surpassant tous ces écrivains, Virgile a laissé en même temps un modèle de désespérante perfection à ses successeurs; aucun d'eux n'a pu l'égaler jusqu'ici; et cependant, ils sont nombreux les auteurs qui, après les anciens déjà cités, ont écrit en vers ou en prose sur l'agriculture. Il suffit de nommer Columelle, Pline, Palladius, Cassianus Bassus qui donna au Xe siècle une compilation intitulée aussi les *Géoponiques;* les poëtes italiens de la Renaissance, Alamanni et Rucellaï, auteurs de deux

(1) Nous rappelons l'ouvrage de cet agronome, que nous nous étonnons de voir trop oublié, parce qu'il écrivait peu de temps avant Virgile. Diophane, de Nicée, en Bithynie, avait dédié ses Géoponiques au roi Déjotarus, sans doute ce même roi qui, dénoncé par Castor, son petit-fils, comme ayant voulu tuer Jules César, fut si bien défendu par M. T. Cicéron.

traités sur l'agriculture et sur les abeilles ; au XVIIe siècle, Rapin et le P. Vanière, qui ont écrit en vers latins élégants, l'un les *Jardins,* l'autre la *Maison rustique ;* au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, les *Saisons* de l'anglais Thompson, le *Printemps* de l'allemand Kleist ; les *Saisons* de Saint-Lambert, l'*Agriculture* de Rosset (poëme où l'on trouve une admirable peinture du vers à soie), les *Mois* de Roucher ; les *Jardins,* l'*Homme des champs,* les *Trois règnes* de Delille. Ce dernier auteur s'est immortalisé moins par ces trois poëmes et celui de l'*Imagination* que par son élégante traduction des Géorgiques, la plus poétique de ses œuvres, la seule restée classique et durable, comme le poëme original s'est maintenu au premier rang, et nous offre le type achevé du genre didactique agricole.

Le succès des Géorgiques fut dû au génie de leur auteur ; mais les événements en avaient favorisé la naissance et la publication. Ce poëme arrivait à propos et à son heure. Les cam-

pagnes étaient dépeuplées, abandonnées par les colons ; les terres incultes et dévastées. Tristes effets des guerres civiles, comme des invasions étrangères, dont, nous aussi, nous avons subi naguère les désastres !

Des citoyens entre eux ô déplorable guerre !
Que d'heureux laboureurs réduits à la misère (1) !

Navrant tableau de la décadence forcée de l'agriculture que Virgile déplore d'une manière si touchante dans ses Géorgiques, notamment liv. I, v. 507 : *Squalent abductis arva colonis,* après avoir chanté avec tant de charme les bienfaits et le bonheur qu'elle procure à l'homme des champs ! Sous peine de n'avoir plus qu'un désert, il fallait rappeler ou maintenir à la culture, en la faisant aimer, ces laboureurs dispersés, ces vétérans auxquels on avait partagé les terres de la Haute-Italie et

(1) Églogue I, traduction de M. de Fourtou, p. 64.

qui n'étaient que trop portés à céder à vil prix leurs nouvelles possessions, s'il faut en croire l'historien anglais Gibbon. Né et vivant au milieu des champs qu'il aimait, naturellement passionné pour l'agriculture, Virgile s'associa patriotiquement au désir de Mécène : il put dire de lui-même, au début de son Énéide, que, par ses leçons dans les Géorgiques, il avait forcé la terre aride à devenir fertile et à répondre aux vœux du laboureur, *gratum opus agricolis !*

Virgile avait commencé les Géorgiques en 718; il les termina en 724 (36 et 29 ans av. J.-C.). Mais nous savons qu'il les revisa, comme ses Bucoliques ; il y fit des changements dans les éditions suivantes, notamment après la bataille d'Actium en 731 (Voir l'épilogue des Géorgiques). Virgile avait alors également pour but de compléter l'éloge et la déification d'Octave, et il ne faillit pas à cette mission. Il termine en effet son poëme en célébrant la gloire guerrière d'Octave : il l'avait commencé par une in-

vocation aux Dieux et à César, libre de choisir le premier rang parmi eux :

Dans le conseil des Dieux où manque ta présence,
César, tu vas bientôt partager leur puissance ;
Apprends-nous quels seront tes attributs divers
Et sous quel nom tu veux régner dans l'univers ! (1)

Cet excès d'adulation et d'idolâtrie est la dernière expression comme la conséquence naturelle du panthéisme matérialiste qui règne dans les écrits de Virgile, trop fidèle disciple d'Épicure.

(1) Traduction de M. de Fourtou, page 131.

Charles GRELLET-BALGUERIE.

LES

GÉORGIQUES

LIVRE PREMIER

LES MOISSONS

Argument. — Sujet général du poëme. — Ses quatre objets ; sa division en quatre livres : Agriculture et économie rurale ; — Culture de la vigne et des arbres fruitiers ; — De l'élève des troupeaux; — des abeilles. — Le premier livre se subdivise lui-même ainsi : I. Invocation aux Dieux qui président aux campagnes, — à Octave César, bientôt Dieu. — II. De la culture des champs. — III. Origine de l'agriculture. — IV. Description de la charrue et des autres instruments agricoles. — V. Soins rustiques et travaux des différentes saisons. — VI. Temps propres à la culture ; — Signes du temps ou pronostics des changements atmosphériques par les astres, les vents, etc. ; — Connaissances astronomiques ; étude de la sphère et du globe ; les cinq zones. — VII. Prodiges qui présa-

gèrent et qui suivirent la mort de César (15 mars 710). — VIII. Vœux et prière aux Dieux pour la conservation d'Octave (Auguste en 728 seulement) et pour la fin des guerres civiles.

Je chante dans mes vers les riantes moissons,
Et, de l'agriculture exposant les leçons,
Je dirai dans quel temps, sous quel astre propice,
Il faut avec l'ormeau que la vigne s'unisse ;
Les soins dûs à l'abeille, aux brebis, aux agneaux,
Ainsi qu'aux bœufs soumis aux plus rudes travaux.

O toi qui me soutiens de ta faveur puissante,
Daigne applaudir, Mécène, aux efforts que je tente !

Flambeaux de l'univers, astres brillants des cieux,
Qui réglez des saisons l'ordre majestueux ;
Bacchus, et toi, Cérès, bienfaisante déesse,
Sans vous l'homme réduit à sa propre faiblesse
N'eût point quitté l'eau pure et le gland des forêts,
Pour le fruit de la vigne et l'épi des guérets ;
Neptune, dont la voix commande aux mers profondes
Et tour à tour apaise ou soulève leurs ondes,
D'un coup de son trident, un jour, ton bras puissant
Fit jaillir de la terre un coursier bondissant ;

Sylvain, ami des bois, qu'entoure le cortège
De tes nombreux taureaux aussi blancs que la neige ;
Pan, dont l'œil vigilant protège nos troupeaux,
Du Ménale ombragé quitte les frais berceaux ;
Venez tous ! — Et des chants auxquels je vous convie,
Daignez, en m'inspirant, rehausser l'harmonie !
Minerve, à qui l'on doit le fertile olivier ;
Jeune inventeur du soc, éminent ouvrier:
Divinités des champs, dont l'heureuse influence
Nourrit les végétaux même nés sans semence,
D'une féconde pluie arrosez nos vallons,
Et de mon humble voix encouragez les sons !

Dans le conseil des Dieux où manque ta présence,
César, tu vas bientôt partager leur puissance.
Apprends-nous quels seront tes attributs divers,
Et sous quel nom tu veux régner sur l'univers.
Des fruits ou des saisons désires-tu l'empire ?—
Choisis : — Le monde est prêt ; dans ses vœux il n'aspire
Qu'à t'honorer partout d'un culte solennel,
Et veut ceindre ton front du myrte maternel.
Dominateur des mers, sous les coups de l'orage,
Veux-tu que les marins, menacés du naufrage,
Invoquent ton pouvoir et t'adressent leurs vœux ?
Thétis apaisera ses flots tumultueux,
Et de t'avoir pour gendre avide et glorieuse,

Paiera du plus haut prix cette alliance heureuse.
Au ciel, si tu le veux, ton astre brillera,
Et non loin d'Érigone on le distinguera.
Faut-il à ton étoile une plus digne place ? —
Le Scorpion s'éclipse et te cède l'espace.

Mais, quels que soient les lieux offerts à ton pouvoir,
De t'avoir pour son roi l'enfer n'a pas l'espoir.
Que Proserpine y soit fière d'un tel empire ;
A ton ambition il ne saurait suffire,
Bien que de l'Élysée on vante le bonheur.
Rends ma course facile et sois le protecteur
De l'œuvre qu'en ce jour entreprend mon audace.
Accorde au laboureur un secours efficace,
En guidant de ses bras l'effort laborieux,
Et par les siens commence à seconder nos vœux !

Quand la neige au printemps se fond sur les mon-
[tagnes
Et vient de sucs féconds enrichir nos campagnes ;
Quand la glèbe, amollie au souffle du zéphyr,
Peut avec moins d'efforts dans les guérets s'ouvrir,
Je veux qu'en nos sillons le soc de la charrue
Par le taureau traîné s'offre et brille à la vue.
Si de l'été, deux fois, éprouvant les chaleurs,
Les champs sentent deux fois l'hiver et ses rigueurs,
Les greniers qu'a construits le laboureur avide

Fléchiront sous le poids d'une moisson splendide.

Avant que dans un champ le soc soit introduit,
Sachez quel est du sol l'ordinaire produit,
L'usage du pays, du climat l'influence,
Dans quel temps de l'orage il craint la violence,
Enfin quels sont les fruits qu'il refuse ou promet.
La vigne ici convient, là, le froment se plait.
Tels endroits sont couverts de superbes ombrages,
D'autres offrent, sans soins, de riches pâturages;
On trouve en divers lieux des produits différents;
Dans l'Inde on a l'ivoire, et dans Saba l'encens.
L'Épire nous fournit de superbes cavales,
Et les palmes d'Élide ailleurs sont sans rivales.

De la nature ainsi les immuables lois
De ses dons en tous lieux varièrent le choix,
Lorsque Deucalion, pour repeupler le monde,
Dans les pierres trouva la semence féconde
D'où sa main fit sortir un jour le genre humain,
De son dur naturel indice trop certain.

A l'œuvre ! .. si la terre, au début de l'année,
Est forte, qu'elle soit puissamment retournée
Par le pénible effort de taureaux vigoureux.
Quand le soleil d'été l'embrase de ses feux,

En poussière aussitôt la glèbe étant réduite,
Sur le sol ameubli tout germera bien vite.
Dans un terrain léger et dès lors peu fécond,
Il suffit de tracer un sillon peu profond.
Par là, l'invasion de l'herbe est évitée
Et de l'aridité la crainte est écartée.

Sans fatiguer le sol par des produits nouveaux,
Pendant un an qu'il garde un utile repos.
Que les pois, le lupin à la cosse bruyante,
Précèdent du froment la récolte épuisante ;
Mais écarte l'avoine et le lin de ton champ ;
Ils effritent la terre en la trop desséchant.
Leur culture, il est vrai, n'entraîne aucun dommage,
Pourvu qu'on ait le soin d'en alterner l'usage,
Et qu'un engrais puissant, largement répandu,
Rende au sol épuisé tout ce qu'il a perdu.
Le changement de fruits souvent l'améliore,
Mais un an de repos le rend plus riche encore.

Le chaume incendié, sur un pauvre terrain,
De le fertiliser offre aussi le moyen ;
Soit que le feu du sol augmente l'énergie,
De trop d'humidité soit qu'il le purifie ;
Soit qu'il ouvre une issue à des conduits cachés
Par où la sève arrive à des plants desséchés ;

Soit enfin que, par lui, la terre resserrée
Du froid et des chaleurs craigne moins la durée.

Cérès, du haut du ciel, accueille avec faveur
Les patients efforts du vaillant laboureur
Qui brise, sous le poids de sa puissante herse,
Les glèbes que le soc sur la terre disperse,
Ou croisant ses sillons par des sillons nouveaux,
Dompte un terrain rebelle à force de travaux.

Laboureurs, demandez que l'été soit humide,
Et de sérénité que l'hiver soit splendide.
Dans la froide saison, si les champs sont poudreux,
D'une moisson brillante ils charmeront les yeux.
De la Mysie alors célébrez l'opulence
Et des blés de Gargare admirez l'abondance.

Que dire de celui dont les soins empressés
Émottent les sillons de glèbes hérissés;
Ou, d'un fleuve voisin, par une douce pente,
Appellent avec art sur eux l'eau bienfaisante?
D'autres, non moins soigneux, dans d'utiles canaux,
D'un coteau rapproché vont détourner les eaux,
Qui s'écoulant ensuite avec un doux murmure,
De leurs champs altérés raniment la verdure.

Que d'éloges sont dûs encor au zèle actif
De celui qui, craignant que son blé trop hâtif
N'ait plus tard une tige affaiblie, impuissante
A porter de l'épi la charge trop pesante,
En fait, sans hésiter, aux brebis l'abandon,
Pendant qu'il est en herbe et couvre le sillon!

Citons aussi celui qui des ondes stagnantes,
Dans les champs inondés trop souvent malfaisantes,
A soin, par des canaux coordonnés entre eux,
D'abréger prudemment le séjour dangereux.
Des fleuves débordés quand les ondes fangeuses,
Déposant dans les champs des couches limoneuses,
Exhalent dans les airs de funestes vapeurs,
On en prévient ainsi les effets destructeurs.

Mais, malgré les efforts d'une habile industrie,
De combien d'ennemis faut-il qu'on se défie!
De l'oie et de la grue épargnez à vos champs
Le vorace appétit et les goûts malfaisants.
L'herbe gagnant le sol, comme l'ombre, est nuisible;
A ces maux opposez un travail invincible.
Jupiter ne promet qu'à ce prix le succès.
Ce Dieu, des laboureurs protégeant les essais,
Leur apprend, pour jouir d'une riche culture,

Qu'il faut par ses efforts seconder la nature.
Il s'indigne d'un lâche et nonchalant repos.
Dans les champs, avant lui, point de rudes travaux.
Les hommes n'avaient point encor fait de partage ;
La terre était entre eux leur commun héritage,
Et les fruits librement, sans contrainte et sans soins,
Sur son sein généreux s'offraient à leurs besoins.
Jupiter de venin arma l'affreux reptile,
A vivre de larcin rendit le loup habile ;
C'est lui qui sur les mers tendant son bras puissant,
Souleva de leurs flots le courroux menaçant ;
Du miel qu'ils distillaient il dépouilla les chênes,
Et des ruisseaux de vin qui coulaient dans les plaines
Ses rigoureux décrets arrêtèrent le cours.
Ce Dieu voulut que l'homme, empruntant le secours
De la réflexion et de l'expérience,
Par degrés tour à tour aux arts donnât naissance ;
Qu'il cultivât le blé qui devait le nourrir,
Que le feu du caillou sous sa main pût jaillir.

Des rivières alors, grâce à l'humaine audace,
L'aune en nef arrondi sillonna la surface ;
Le pilote observa les constellations,
En distingua la place et leur donna des noms,
Connut les points du ciel où brillaient les Pléïades,
Les étoiles de l'Ourse, ainsi que les Iades.

Alors le cerf tomba dans les rets du chasseur,
La glu trompa l'oiseau surpris par l'oiseleur,
Et bientôt assaillis par la meute bruyante
Les hôtes des forêts s'enfuirent d'épouvante ;
Sur les flots de la mer le filet se tendit,
Et sous le lourd marteau l'enclume retentit.
Déchiré par les coins le bois éclate et crie,
Et pour le diviser on fait grincer la scie.
Sous de vaillants efforts, ainsi de toutes parts,
A la voix du besoin naquirent tous les arts.
Les durs travaux de l'homme ont vaincu la misère,
Et la nécessité des progrès fut la mère.

Quand les forêts, pour l'homme, avares de leurs fruits,
N'offrirent à sa faim que d'indigents produits,
L'indulgente Cérès l'instruisit la première
A se servir du soc pour retourner la terre.
A combien d'autres soins ne fut-il pas soumis !
Il fallut de la rouille affranchir les épis,
Nettoyer les guérets où le chardon domine,
Et de l'herbe nuisible extirper la racine.

Si tu veux de tes blés maintenir la vigueur,
Promène le râteau sur eux avec ardeur.
Émonde les rameaux dont l'ombre trop intense
Aurait sur tes produits la plus triste influence :

Et des oiseaux surtout crains les dégâts nombreux.
Si la pluie est utile, hâte-la par tes vœux,
Ou, frustré de l'espoir d'une moisson brillante,
Il faudra que le gland des forêts t'alimente.

Montrons au laboureur les divers instruments
Inventés pour semer, pour sarcler les froments.
D'une forte charrue il faut qu'il se munisse,
Et que le soc en fer avec le bois s'unisse ;
Qu'il se procure aussi de robustes traîneaux,
La herse aux dents de fer et de pesants râteaux,
Des cribles, des paniers, d'autres objets vulgaires,
Mais au cultivateur toujours fort nécessaires.
C'est l'utile attirail qu'il faut au laboureur,
D'un sol bien cultivé s'il recherche l'honneur.

Au bois, où sa hauteur par degrés s'est accrue,
Choisis un jeune ormeau pour former ta charrue ;
Qu'on n'en puisse courber la tige sans effort ;
Dans sa dimension que le timon soit fort
Et muni d'orillons qu'à sa base l'on place ;
Que le soc sur le sol laisse une large trace.
Il faut, en outre, un manche apte à tout diriger;
Il doit, comme le joug, être d'un bois léger ;
Mais, pour qu'il se durcisse et dure davantage,
Qu'il sèche à ton foyer avant d'en faire usage.

D'autres soins sont encor prescrits par nos aïeux ;
Peut-être ils paraîtront frivoles à tes yeux.
Sous un rouleau pesant il faut aplanir l'aire
Où le blé sort trié de la paille légère.
Qu'un mastic onctueux qu'aura pétri ta main
Couvre soigneusement les fentes du terrain,
Sans quoi l'herbe ennemie y germera bien vite :
La taupe, le mulot y creuseront leur gîte.
Le dégoûtant crapaud, mille insectes abjects,
Seront les habitants de ces réduits suspects ;
Et pour les grains acquis par son économie
La fourmi de greniers se trouvera munie.

Observe l'amandier lorsque, chargé de fleurs,
Ses rameaux sont empreints de suaves odeurs.
Si le nombre des fleurs surpasse le feuillage
D'une riche moisson c'est l'assuré présage :
Mais de feuilles si l'arbre étale un luxe vain,
Le fléau ne battra pour toi que peu de grain.

De tout vice caché pour purger les semences,
On a souvent recours à diverses substances,
Comme le marc d'olive au nitre mélangé.
On est d'un tel essai parfois découragé,
Et d'un espoir trompeur disparait le mirage.

Si d'un froment de choix on n'a fait le triage.
Ainsi tout dégénère, et des lois du destin
Rien n'évite ici-bas le pouvoir souverain.
Le nautonier luttant contre un cours d'eau rapide,
S'il ralentit l'effort de son bras intrépide,
Par la pente du fleuve aussitôt emporté,
En arrière se voit au loin précipité.
Des astres dont le ciel pendant la nuit s'éclaire
Le prudent laboureur observe la lumière.
Le Dragon éclatant, l'Arcture, les Chevreaux,
Sont par lui consultés pour régler ses travaux.
Ainsi, quand le pilote à la mer se confie,
Pour retourner au sein de sa douce patrie,
Ses regards attentifs interrogent les cieux,
Pour franchir d'Abydos le détroit dangereux.
Quand des jours et des nuits les heures, sœurs rivales,
Du travail, du sommeil forment deux parts égales,
Laboureurs, hâtez-vous d'atteler vos taureaux;
Aux semailles de l'orge appliquez vos travaux,
Jusqu'aux jours où, du ciel tombant en abondance,
D'un rude hiver la pluie annonce la présence.
De semer le pavot c'est aussi la saison.
Penchez-vous sur le soc pendant qu'à l'horizon
Sont retenus captifs, dans le flanc des nuages,
Les torrents redoutés qu'enfantent les orages.

Il faut semer la fève au retour du printemps;
La terre aussi reçoit le trèfle en même temps.
C'est encore aux beaux jours où l'an se renouvelle,
Qu'arrive du millet la semence annuelle.
Au ciel paraît alors le signe du Taureau,
Absorbant Sirius dans son éclat nouveau.
Sur de brillants produits veux-tu compter d'avance?
Pour confier au sol de ton blé la semence,
Des Pléïades sans crainte attends que le déclin
Suive les premiers feux précurseurs du matin,
Ou que, de son coucher suivant l'heure inconstante,
Ait disparu du ciel la Couronne brillante.
Jusques-là crains l'effet d'un zèle impatient
Trop pressé d'entreprendre un travail imprudent.
Pour avoir de Maïa méconnu l'influence,
Plusieurs ont vu leurs blés tromper leur espérance.
Aux plus simples produits bornerais-tu tes vœux?
Si l'humble faséole et la vesce, à tes yeux,
T'offrent un intérêt que tu crois préférable,
Choisis, pour les semer, le moment favorable
Où du ciel disparaît l'étoile du Bouvier;
Même jusqu'aux temps froids on peut t'y convier.

Aussi l'astre qui donne au monde la lumière
A-t-il en douze parts divisé sa carrière.

Cinq zones de la terre embrassent le contour.
L'une est de feux ardents le torride séjour ;
Deux autres, s'éloignant d'elle à distance égale,
Forment des noirs frimas la zone glaciale ;
Deux encor que distingue un climat tempéré,
Composent le séjour aux mortels consacré,
Tandis qu'au zodiaque, en suivant l'écliptique,
Le soleil radieux poursuit sa marche oblique.

La terre vers le nord par degrés s'exhaussant,
Du côté du midi va toujours s'abaissant.
D'une part, notre globe élève un front sublime,
Lorsque le pôle sud penche vers un abîme,
En laissant sous nos pieds le Styx aux sombres bords,
Tristes lieux habités par les ombres des morts.
C'est là que le Dragon, signalant sa puissance,
Des deux Ourses entoure avec sa queue immense
Les astres qu'il étreint de replis tortueux,
Semblables aux détours d'un fleuve sinueux.
On croirait de Thétis qu'ils évitent les ondes.
Une éternelle nuit, des ténèbres profondes,
S'il est permis d'en croire une antique rumeur,
Ont fait de l'autre pôle un séjour plein d'horreur.
Le jour, dit-on encor, quittant notre hémisphère,
Dans les climats du sud va porter sa lumière ;
Et, quand l'aube vermeille à nous se laisse voir,

C'est alors que pour eux brille l'astre du soir.
C'est en étudiant ces signes remarquables,
Qu'on peut prévoir du temps les états variables,
Qu'on distingue les jours de diverses saisons,
Et le temps de semer et celui des moissons;
Quand il faut sur la mer, si fréquemment perfide,
Avec moins de danger lancer la nef rapide,
Enfin le jour propice à la coupe des bois.
On doit, avant d'agir, consulter chaque fois
Le lever, le coucher de certaines étoiles,
Quand la nuit nous permet de pénétrer ses voiles.
On voit, pour le succès de rustiques travaux,
Pourquoi l'an se partage en quatre temps égaux.

Dans sa demeure est-on retenu par la pluie,
Par d'autres soins divers la journée est remplie,
Sans qu'à les différer on se trouve forcé.
Aiguiser le tranchant de son soc émoussé,
Marquer tous ses troupeaux, creuser une nacelle,
Mesurer de ses grains la récolte nouvelle ;
De fourches se pourvoir, tailler des pieux aigus ;
Ces soins au laboureur ne sont pas superflus.
On peut encore, au sein de son foyer paisible,
En corbeille avec art plier l'osier flexible,
Et de la vigne aussi préparer les liens.
D'occuper ses loisirs ce sont de sûrs moyens.

A de rustiques soins l'homme des champs fidèle
Peut même aux jours de fête y consacrer son zèle.
De ces travaux le ciel peut-il être offensé?
Détourner un ruisseau, nettoyer un fossé,
Tendre un piége aux oiseaux, clore avec soin sa terre,
Rafraîchir son troupeau dans un bain salutaire ;
De tels soins ne sont pas condamnés par les Dieux.
Pressant les pas tardifs d'un âne paresseux,
Alors le villageois va porter à la ville
Des fruits qu'il changera pour un objet utile.

La lune apprend encor, en variant son cours,
Comment de nos travaux il faut choisir les jours.
Crains son cinquième jour où, de tourments avides,
Naquirent aux enfers les fières Euménides.
Épouvantée alors de sa fécondité,
La terre de ses flancs, en ce jour détesté,
A vu sortir Japet, Cée et l'affreux Typhée
Qui firent aux dieux même une guerre insensée.
Entassant monts sur monts ces géants furieux
Essayèrent trois fois d'escalader les cieux ;
Et trois fois Jupiter, armé de son tonnerre.
Brisa de leur orgueil l'attaque téméraire.

S'il faut au poids du joug exercer les taureaux,

Ou planter d'une vigne avec soin les rameaux,
Prends le septième jour de la lune nouvelle;
Le dixième serait propice encor pour elle.
Utile au voyageur, l'astre, par sa clarté,
Est, au neuvième jour, des voleurs redouté.

La fraîcheur de la nuit et sa douce rosée
Du chaume desséché rendent la coupe aisée:
Et sur les prés, à l'aube, empreints d'humidité,
La faux a pour agir plus de facilité.
D'autres veillant le soir au foyer domestique,
Font de rameaux de pin une lampe rustique:
Tandis que leur compagne une navette en main,
Qui va, court et revient par le même chemin,
Met ses soins à tisser une toile grossière,
En charmant son travail par quelque chant vulgaire.
A la veillée encore elle fera bouillir
Dans un vase un vin doux, afin de l'éclaircir;
Et pendant que l'écume, en tournoyant, surnage,
Elle l'enlève avec un rameau de feuillage.

Mais c'est en plein soleil qu'on coupe les moissons,
Qu'on bat aussi le blé sous ses brûlants rayons.
Dépose ta tunique, en cultivant la terre;
L'hiver tu jouiras d'un repos salutaire
Et des fruit par tes mains aux beaux jours récoltés;

A tes joyeux festins tes amis invités,
A leur table offriront ce qui manque à la tienne.
En hiver, les plaisirs, aux jours d'été, la peine.
Ainsi le nautonier, dans un heureux transport,
De fleurs orne sa poupe, en abordant le port.

Mais d'amasser le gland, ou de cueillir l'olive,
Le rouge fruit du myrte, enfin le temps arrive.
Quand la neige en tapis s'étend sur nos sillons,
Ou que le fleuve roule en son cours des glaçons,
On dispose des lacs pour la grue ; à la chasse,
On tend un piège au cerf, du lièvre on suit la trace ;
Et s'armant d'un caillou par la fronde lancé,
On porte un coup rapide au chevreuil terrassé.

Des constellations dont le ciel s'environne,
Présage indicateur des travaux de l'automne,
Faut-il que dans mes chants, plein d'un zèle nouveau,
Avec quelque détail je trace le tableau ?
Les jours rendus plus courts et la chaleur moins vive ?
Est-il besoin aussi qu'à mon tour je décrive
Les soins multipliés qu'exige le printemps,
Quand des torrents de pluie ont inondé nos champs,
Et que de verts épis qui d'un lait pur s'emplissent,
Sous sa douce influence en peu de jours grossissent ?

Il arrive parfois, quand le cultivateur

Livre ses blonds épis au fer du moissonneur,
Que les vents déchaînés soulèvent des orages
Qui portent dans les champs de funestes ravages,
Font voler les épis dans l'air par eux chassés ;
Et le chaume et la paille au loin sont dispersés.

Quelquefois apparait un groupe de nuées,
De l'extrême horizon par les vents amenées,
Qui d'un orage affreux, enfermé dans leurs flancs,
Apportent aux mortels les signes effrayants.
Bientôt du ciel s'échappe un déluge de pluie,
Sous lequel la campagne est comme ensevelie.
Le ciel se fond en eau ; dans les champs dévastés,
Les fruits d'un long travail périssent emportés.
Les fossés sont remplis ; sur les plaines fécondes,
Les fleuves, en grondant, précipitent leurs ondes,
Et la mer leur répond par ses mugissements ;
Un bruyant combat règne entre les éléments.
Le roi des Dieux lui-même, armant sa main puissante,
Lance, entouré d'éclairs, sa foudre étincelante;
De Rhodope et d'Athos les sommets ébranlés
Tombent anéantis sous ses coups redoublés ;
La terre tremble au loin, d'effroi tout prend la fuite,
Et l'homme à sa terreur ne sent plus de limite.
La pluie accroît des vents les sifflements fougueux,
Et dans les bois sévit l'ouragan furieux.

Afin de prévenir une telle tempête,
Observe où, dans le ciel, Saturne a sa retraite,
Où de Mercure aussi brille l'astre éclatant ;
Qu'envers les Dieux surtout ton culte soit constant.
Sur un brillant tapis de verdure naissante,
A Cérès, des moissons divinité puissante,
Viens offrir, au printemps, ton hommage et tes vœux.
Les agneaux sont plus gras, les vins plus savoureux :
Le sommeil est alors plus doux, plus agréable,
Quand on le goûte au sein d'une ombre favorable.
Qu'avec toi la jeunesse honore aussi Cérès :
Qu'on prépare le miel, le lait et les vins frais ;
Qu'ensuite tes amis que l'allégresse anime,
Autour des blés trois fois promènent la victime.
Qu'on invoque Cérès, de chêne couronné,
Et qu'enfin ton froment ne soit pas moissonné
Avant que, par la danse et par un chant rustique,
On ait clos de ce jour la fête pacifique.

Afin qu'on pût connaître à des signes certains
De la chaleur, du froid, des vents, les jours prochains,
Jupiter de la lune a distingué les phases,
Et de présages sûrs ainsi jeté les bases.
On peut prévoir aussi l'époque où, sans danger,
De l'étable un troupeau ne peut pas s'éloigner.

Quand des vents orageux le souffle se déclare,
La mer s'enfle en grondant, loin de ses bords s'égare ;
Sur les monts retentit un sourd mugissement,
Et dans les bois s'élève un long frémissement.
Que l'on doit craindre alors pour la nef imprudente
Qui brave les dangers d'une mer menaçante,
Quand le plongeon troublé s'en éloigne à grands cris !
Ou que, de ses marais quittant les bords chéris,
Le héron part et vole au-dessus des nuages !
Parfois, pendant le temps précurseur de l'orage,
Des étoiles, la nuit, se détachent des cieux
Et tracent dans leur fuite un sillon lumineux.
Souvent on voit, dans l'air ou sur une onde claire,
Voler, nager la feuille ou la plume légère.

Entends-tu vers le nord la foudre retentir,
Ou vers des régions qu'habite le zéphyr ? —
Alors crains les dangers d'une mer en furie,
Et qu'à l'entour des mâts la voile se replie.
L'orage est annoncé par quelque avant-coureur,
Et ne surprend jamais le prudent laboureur.
Le voit-on s'avancer du fond de la vallée ? —
La grue au fond des airs alors prend sa volée :
Humant l'air, la génisse élargit ses naseaux ;
Et, de sa rauque voix fatiguant les échos,

Au fond de ses marais la grenouille coasse;
L'hirondelle des eaux effleure la surface;
La craintive fourmi fuit son étroit foyer,
Tandis que dans les airs on voit se déployer
Des bandes de corbeaux à s'enfuir animées,
Imitant dans leur vol la marche des armées.

Si l'on observe encor certains oiseaux des mers,
Ou ceux qui du Caïstre aiment les gazons verts,
De ces hôtes ailés l'heureuse prévoyance
Des orages prochains attestent la présence.
Inquiets, agités, leurs divers mouvements
D'un besoin de fraîcheur sont des signes frappants.
Tantôt ils font jaillir l'onde sur leur plumage,
Tantôt, pour s'y plonger, accourent du rivage,
Reparaissant plus loin, pour s'y plonger encor;
De leurs jeux vagabonds rien n'arrête l'essor.
La corneille à son tour, comme eux de pluie avide,
La demande à grands cris sur une plage aride.
Le soir, la jeune fille, auprès de son foyer,
Aux signaux de sa lampe aime à se confier;
Si d'un flocon noirci la mèche est entourée,
D'un présage, à ses yeux, c'est la marque assurée.

On peut aussi connaître, à des signes certains,
Le retour désiré des jours les plus sereins.

De Phébé se levant, si la vive lumière
A presque autant d'éclat que celle de son frère,
Ou si rien n'obscurcit son éclat radieux : —
On ne voit point, pareils à de flocons laineux,
Rapidement courir dans le ciel les nuages ;
L'oiseau cher à Thétis ne fuit point ses rivages,
Des rayons du soleil pour chercher la chaleur :
Et le pourceau, saisi d'une fougueuse ardeur,
Ne va point dans sa course éparpiller les gerbes,
Ou les fouler ainsi que d'inutiles herbes.
Sur un toit isolé le hibou se perchant
N'attriste pas la nuit de son lugubre chant.
Nisus contre Sylla poursuivant sa vengeance,
Afin de le punir, avec fureur s'élance ;
Mais, d'une aile plus prompte accélérant l'essor,
Sylla trompe en fuyant son inutile effort.
D'un moins rauque gosier la bruyante corneille
Tire trois fois des sons moins rudes à l'oreille,
Et sur l'arbre élevé choisi pour son séjour,
Par de joyeux ébats célébrant son retour,
Retrouve dans son nid sa famille si chère
Et d'un feuillage épais la voûte hospitalière.

De prévoir l'avenir croira-t-on que le Dieux
Leur aient attribué le savoir précieux? —
Non, sans doute. — Il parait au sage vraisemblable

Que de l'air et des vents le concours variable,
De diverses façons agissant sur leurs sens,
Se traduit à nos yeux par divers mouvements
Que produisent en eux le beau temps, les orages.
Telle est pour la raison la source des présages
Qu'on tire, dans les champs, des ébats des troupeaux,
Des cris de la corneille et du chant des oiseaux.

Observe du soleil l'instructive carrière,
Des phases de Phébé la suite irrégulière,
Et ton œil exercé, d'un présage trompeur
Jamais, le lendemain n'aura subi l'erreur.
Ton esprit, repoussant toute apparence vaine,
Ne sera point séduit par une nuit sereine.
Si la lune nouvelle, au ciel reparaissant,
Dans l'azur obscurci montre un pâle croissant,
Des torrents déchaînés d'une pluie abondante,
Sur la terre et les mers, c'est l'annonce constante.
Si son front se revêt de pudique rougeur,
D'un grand vent reconnais le signe avant-coureur.
Mais, au quatrième jour, si, pure et radieuse,
La lune au ciel poursuit sa course lumineuse,
Pendant un mois entier, de la pluie et des vents,
Dans leur sérénité, les jours seront exempts;
Et tous les nautoniers, préservés du naufrage,
A la faveur des Dieux rendront un juste hommage.

Quand le soleil se lève ou plonge dans les mers,
Il nous offre à son tour des présages divers.
On peut les accepter sans nulle défiance;
Prouvés par une longue et sûre expérience,
On doit être certain qu'ils ne trompent jamais.
Si cet astre au matin, sous un nuage épais,
De son disque nous cache à moitié la surface,
S'il est de points obscurs semé de place en place,
Crains une forte pluie : alors les vents fougueux
Chasseront du midi des torrents orageux,
Funestes aux troupeaux comme aux fruits de la terre.
Mais, à travers le voile offusquant sa lumière,
Lance-t-il des rayons sans éclat, sans chaleur?
L'aurore montre-t-elle une triste pâleur? —
Contre la grêle, hélas! sur nos toits bondissante,
Le pampre est pour la grappe une égide impuissante.

Mais, c'est quand le soleil, le soir, descend des cieux,
Qu'il faut l'étudier d'un regard curieux.
De ses couleurs alors la nuance varie :
Pourpre, il prédit le vent, marqué d'azur, la pluie;
Si son disque confond l'une et l'autre couleur,
De la pluie et des vents redoute la fureur.
Je ne trancherai point, pour un lointain voyage,
Le cable qui retient ma nacelle au rivage.

Quand le soleil commence ou termine son tour

Et dans les cieux ramène ou retire le jour,
Si son disque en entier resplendit de lumière,
On ne peut redouter que son éclat s'altère ;
Du puissant aquilon le souffle souverain
Fera régner partout un air pur et serein.
Le soleil peut encore exactement t'apprendre,
De l'étoile du soir ce que l'on doit attendre,
Par quel vent s'entretient la pureté de l'air,
Et les jours pluvieux que nous prépare Auster.

Qui pourrait de mensonge accuser tes présages,
O soleil! que de fois tu prédis les ravages
Qu'ont enfantés partout des complots criminels,
Et la terre féconde en fléaux si cruels!

A la mort de César, plaignant le sort de Rome,
Avec elle tu pris le deuil de ce grand homme ;
Ton disque, à se voiler de sang s'étant réduit,
Fit craindre à l'univers une éternelle nuit.
Les hurlements des chiens, les cris d'oiseaux funèbres,
Ajoutant à l'horreur qu'inspirent les ténèbres,
D'une sombre épouvante agitaient tous les cœurs,
Et d'un siècle pervers nous disaient les malheurs.
De ses rochers brisant la formidable entrave,
Combien de fois l'Etna, de sa brûlante lave,
Au sein de la Sicile, a vomi les torrents

Et de stérilité frappé les plus beaux champs!
A des bruits de combats les Germains se troublèrent,
Et sous leurs blocs glacés les Alpes s'agitèrent;
Au milieu de la nuit, de lamentables voix
Parfois interrompaient le silence des bois;
Dans l'ombre, on aperçut de livides fantômes,
Et, prodige plus grand! frappant d'effroi les hommes,
On entendit parler même les animaux!
Dans le temple des Dieux, sensible à tant de maux,
Le marbre s'attendrit, de pleurs l'airain se couvre;
L'onde arrête son cours, et la terre s'entr'ouvre.
Roi des fleuves latins, l'Éridan orgueilleux,
Étendant de ses flots le cours impétueux,
Promène et roule au loin dans les champs qu'il ravage,
Les troupeaux, les forêts qu'emporte son passage.
Des victimes le prêtre interrogeant les flancs
N'y voit avec terreur qu'augures menaçants:
Le sang a remplacé l'eau pure des fontaines;
La foudre retentit même en des nuits sereines;
Des hurlements des loups l'homme est épouvanté,
Et des comètes luit la sinistre clarté.

De Philippes bientôt deux fois les vastes plaines
S'engraissèrent du sang des légions romaines
Que la guerre civile enflammait de fureur,
Et dont le ciel eût dû nous épargner l'horreur.

Un jour peut-être, un jour, dans ces riches contrées,
Par de rustiques mains fortement labourées,
En enfonçant le soc, le laboureur surpris
Heurtera des cercueils et les poudreux débris
De casques mutilés, de dards rongés de rouille,
De combats meurtriers déplorable dépouille.
Et, voyant ce qui reste à la mort des héros,
D'un regard étonné contemplera leurs os ! ..

O dieux de mon pays, soutiens de ma patrie,
O Vesta, Romulus !.. Rome entière vous prie
De veiller sur le Tibre et sur ses forts remparts,
Sur ce jeune héros, noble sang des Césars,
Et du monde ébranlé douce et chère espérance !
Les flots de notre sang versés en abondance,
Par un destin cruel, sont l'expiation
Du parjure odieux fait par Laomédon.
A la terre, le ciel, ô César ! porte envie,
En voyant que la gloire, ornement de ta vie,
T'attachera longtemps encore à l'univers.
— Le crime et la vertu, dans ce siècle pervers,
Se trouvent confondus ; les lois n'ont plus d'empire,
L'injustice triomphe, et le bon droit expire.
On délaisse le soc pour l'arme des combats,
Et les champs désertés restent privés de bras.

L'Euphrate est agité, le Danube se trouble ;
D'ardeur à nous combattre en tous lieux on redouble :
Les peuples de la paix déchirent les traités,
Et Mars porte partout ses pas ensanglantés.

Ainsi, quand des coursiers ont franchi la barrière,
Et font voler un char lancé dans la carrière,
Pour arrêter leurs pas le guide lutte en vain,
Ils sont sourds à sa voix et plus forts que le frein.

FIN DU PREMIER LIVRE

LES

GÉORGIQUES

LIVRE DEUXIÈME

DES ARBRES ET DE LA VIGNE

Argument. — Sujet du livre : Des arbres et de la vigne. — Invocation à Bacchus. — Des différentes manières dont les arbres se reproduisent. — Invocation à Mécène. — De l'amélioration des arbres qui croissent spontanément et de ceux qui proviennent de l'art de la culture. — Procédés pour enter et greffer les arbres. — Diversité des espèces et sa cause. — Éloge de l'Italie. — Propriétés respectives des différents sols. — Culture de la vigne. — Culture de l'olivier et des arbres fruitiers. — Des arbustes et des arbres sauvages. — Éloge de la vie champêtre : heureux sort du laboureur.

J'ai chanté les saisons et les travaux des champs :
Soyez à votre tour le sujet de mes chants,
Bacchus, riches vergers, forêts majestueuses,
Utiles oliviers aux tiges paresseuses,
Qui, pour donner des fruits font de si lents progrès.
Du Dieu du vin surtout célébrons les bienfaits,
Lorsque chaque coteau de pampres se couronne,
Et qu'à pleins bords la cuve en fermentant bouillonne.
Accourez, vendangeurs, et dans chaque tonneau,
Sous vos pieds rougissants foulez le vin nouveau.

Toi, dont l'esprit m'éclaire et dont l'appui m'honore,
Mécène à mes travaux daigne sourire encore :
Ma timide nacelle aux flots va se livrer,
Et sa voile sans toi n'ose se déployer.
Ma Muse aux grands sujets ne pourrait pas suffire.
Sur un plus humble ton je veux monter ma lyre ;
Et, dans ma course enfin restreignant mon effort,
Je vogue prudemment sans m'éloigner du bord ;
Fuyant les longs détours, les routes incertaines,
Je n'aurai point recours à des fictions vaines.

Pour les arbres, du sol magnifique ornement,
La nature féconde agit diversement.

Pour naître et se parer d'une fraîche verdure,
Les uns n'ont pas besoin de soins ni de culture :
Tels sont l'osier flexible et le haut peuplier,
Le saule ombrageant l'onde où son pied va baigner.
Pour les autres produits, la nature exigeante
Veut que la main de l'homme ou les sème ou les plante.
Tel est le châtaignier, dont les fruits estimés,
Quand on veut les cueillir, sont d'épines armés ;
Tel le roi des forêts, le magnifique chêne
Que du maître des Dieux la grandeur souveraine
A son culte divin vit un jour consacré,
Et qui fut dans Dodone autrefois vénéré.
D'autres, de leur racine à l'entour d'eux rampante,
Voient de leurs rejetons la famille naissante
Surgir et présenter un groupe gracieux.
Ainsi du cerisier les jets croissent nombreux ;
Et c'est encore ainsi que l'on voit au Permesse
Des lauriers d'Apollon multiplier l'espèce.

Sans peine et sans travail d'abord furent créés
Les forêts, les vergers, les divers bois sacrés.
L'art inventa plus tard une méthode sûre
D'accroître les produits qu'on doit à la nature.

Tantôt du sol natal un arbre retiré

Dans un lieu plus propice est ensuite enterré.
Tantôt en forme d'arc un vert rameau se plie,
Et, sans quitter le tronc qui lui donna la vie,
Se plonge dans le sol par son extrémité ;
Quelquefois un rameau dans la terre est planté
Et germe, sans avoir ni branche ni racine.
Mais, prodige plus grand ! un vieil arbre en ruine
De son pied desséché voit très-souvent sortir
Des jets pleins de vigueur qui vont le rajeunir.
Un arbre, sans que rien en lui souffre et s'altère
S'enrichit des rameaux d'une tige étrangère,
Et par la greffe on voit le vulgaire pommier
Produire avec orgueil le beau fruit du poirier.
D'une habile culture apprends les avantages :
En fruits délicieux change des fruits sauvages:
Ne laisse point le sol en vain se reposer ;
La vigne ici convient, là, l'utile olivier.

Les arbres qui, sans soins, lèvent leur tête altière,
Inféconds, il est vrai, rencontrent dans la terre
L'aliment qui produit leur brillante vigueur.
Cependant, transplantés dans un terrain meilleur
Ou transformés bientôt par une greffe habile,
On peut en obtenir un produit plus utile :
D'un naturel sauvage on peut les affranchir,
Et par un long service avec eux s'enrichir.

— Un rejeton, issu d'une souche stérile,
D'infécond qu'il était peut devenir fertile
Dans un lieu découvert s'il se trouve planté ;
L'ombrage le privait de sa fécondité ;
S'il eût produit des fruits, il eût péri bien vite.

Un arbre est-il semé, lente est la réussite ;
Il produira fort tard, et nos derniers neveux
Seuls jouiront un jour des fruits cueillis par eux.
Ces fruits même perdront leur saveur primitive.
Négligée, une vigne est presque improductive,
Et ses mauvais raisins sont laissés aux oiseaux.
A ces arbres sans cesse applique tes travaux ;
Dans le principe, il faut les mettre en pépinière ;
C'est à force de soins que chacun d'eux prospère.
Des tronçons enfouis s'élève l'olivier ;
La vigne par provins peut se multiplier.
A des rejets plantés empruntent leur naissance
Le coudrier si dur, le frêne au front immense,
L'arbre majestueux dont le feuillage épais
A d'Hercule jadis couronné les hauts faits ;
Le chêne cher au Dieu qui lance le tonnerre ;
Le sapin qui des mers affronte la colère,
Et le palmier qu'on voit dans les airs s'élancer.
Même sur l'arbousier le noyer peut s'enter.
C'est ainsi que l'on voit le platane stérile

Se changer par la greffe en un pommier fertile ;
Le hêtre au châtaignier ainsi se marier,
L'orme se revêtir de la fleur du poirier,
Et sous l'ormeau touffu, le porc, que la faim guide,
Broyer le gland qu'il aime et dont il est avide.

On peut avec succès enter à l'écusson :
Sur un rameau voisin on emprunte un bouton
Qu'on insère au moyen d'une fente légère
Sous l'abri protecteur d'une écorce étrangère.
Nourri, sans le savoir, par son père adoptif,
Le bouton croît bientôt et devient productif.
De la greffe ordinaire on fait encore usage,
Et l'on peut en tirer un réel avantage :
Sur un sujet coupé qu'on fend avec deux coins,
Il faut qu'on introduise, avec beaucoup de soins
Deux greffes dont l'espèce heureusement choisie
Donne à la souche ancienne une tige enrichie
D'un feuillage étranger et de superbes fruits
Qui ne sont pas les siens, et que l'art a produits.

Dans ses productions la nature inconstante
Des arbres, de leurs fruits, rend la forme changeante.
On cite à cet égard les robustes ormeaux,
Les lugubres cyprès, les saules, les lotos ;
L'olive, ovale ou ronde, est douce ou bien amère :

On presse celle-ci, mais l'autre on la préfère.
Les célèbres vergers du riche Alcinoüs
Par leurs variétés sont aussi très-connus.
Des poiriers empruntés aux champs de la Syrie
Les fruits verraient ici leur grosseur amoindrie.
Quand la vigne à Lesbos fort près du sol s'étend,
La grappe en d'autres lieux aux arbres se suspend ;
La vigne blanche, à Tharse, en plusieurs points diffère
De celle qu'on cultive ailleurs, et qui prospère.
L'une veut un sol gras, et l'autre un sol léger ;
De celle-ci le vin fait vite déloger
La raison du buveur dont la langue impuissante
N'est pas moins que la marche, incertaine, hésitante.
J'aime un raisin hâtif et son vin coloré ;
Mais, Falerne !... quel vin peut t'être comparé ?
On estime beaucoup les bons vins d'Aminée
Qui surpassent encor les vins du mont Phânée :
Le vin d'Argos aussi ne se peut oublier ;
Il est des plus fameux peut-être le premier ;
Sans s'altérer, il brave une longue vieillesse.
Et toi, de nos festins qui chasses la tristesse,
Vin de Rhodes, nectar digne même des Dieux,
Et de Bunaste enfin produit délicieux,
Qui vous refuserait un légitime hommage ?
Partout des fins gourmets vous gagnez le suffrage.
J'essaierais dans mes vers fort inutilement

De faire des bons vins l'exact dénombrement :
On compterait plutôt les flots qu'Eurus soulève,
Ou les sables au loin dispersés sur la grève.

Tout sol ne convient pas aux différents produits.
Le saule au bord des eaux veut toujours être mis ;
L'aune, au sein des marais dans la fange prospère ;
L'orme, sur les coteaux où domine la pierre ;
Le myrte aime un rivage égayé par ses fleurs;
La vigne du soleil recherche les chaleurs,
Et l'if, de l'aquilon l'haleine glaciale.

Parcourez l'univers : partout la terre étale
Des champs qu'avec effort le travail a domptés.
Depuis les doux climats par l'Arabe habités,
Jusqu'en ces lieux glacés où le Gélon barbare
Se peint grossièrement d'une couleur bizarre.

Chaque arbre a sa patrie et son pays natal
Près duquel d'autres lieux n'offriront rien d'égal.
De Saba vient l'encens et de l'Inde l'ébène ;
Du baume, ailleurs, les vents parfument leur haleine.
Citerai-je l'acanthe aux rameaux toujours verts ?
Et ces arbres charmants d'un blanc duvet couverts,
Mais qui perdront plus tard cette belle parure ?
Les magnifiques bois qu'a créés la nature,

Aux limites du monde, en ces lointains climats,
Portent leur front si haut, qu'aux plus robustes bras
Lançant un trait rapide, il serait difficile
De l'atteindre, fût-on comme l'Indien habile.
Au pays Mède on doit cet arbre précieux
Qui détruit les effets d'un poison dangereux
Dont la marâtre fait un criminel usage,
En se servant encor d'un magique langage:
Cet arbre est élevé, très-semblable au laurier,
Mais par sa forte odeur on peut l'en distinguer.
Sa feuille des grands vents redoute peu l'haleine,
Et sa fleur des rameaux se détache avec peine.
Pour chasser de la bouche une mauvaise odeur,
Le Mède aussi s'en sert ; il calme la douleur
Du vieillard qui s'en fait un utile remède
Contre l'asthme étouffant qui dès longtemps l'obsède.

Les champs de la Médie et leurs belles forêts,
Ni les rives du Gange et leurs riches guérets,
Ni l'Hermus mêlant l'or aux sables de ses ondes,
Ni l'Inde et ses parfums, ni ses terres fécondes,
Ne peuvent, quel que soit leur climat si vanté,
Merveilleuse Italie, égaler ta beauté !
Par des bœufs exhalant la flamme et la fumée
La terre n'y fut point fortement remuée;
En y semant les dents provenant d'un dragon,

On n'en fit point de dards sortir une moisson.
Mais des vins recherchés, des gerbes abondantes
Distinguent ses coteaux et ses plaines riantes.
Le vigoureux taureau, le belliqueux coursier,
Peuplent aussi nos champs où se plaît l'olivier.
Là, de blanches brebis, de grands bœufs, des génisses
Fournissent aux autels de pompeux sacrifices,
Ou conduisent le char des guerriers triomphants;
On y jouit des jours d'un éternel printemps.
La brebis, tous les ans, devient deux fois féconde;
En fruits délicieux deux fois l'année abonde.
Nul n'y craint la fureur du tigre et du lion ;
La main n'y cueille point de funeste poison,
Et jamais le serpent, aux écailles changeantes,
N'y déroule, en fuyant, ses spirales mouvantes.
Peindrai-je nos cités, leurs superbes remparts,
Leurs riches monuments, les merveilles des arts ?
Dirai-je les deux mers qui bordent l'Italie
Et les lacs azurés dont elle est embellie?
Toi, Laris, le premier de ses lacs les plus grands,
Bénacus, rappelant des mers les flots grondants?
Et ces immenses ports, et ces digues puissantes,
Où viennent se briser les ondes menaçantes ?
Le port Jules s'ouvrant aux flots tumultueux,
Ses rochers repoussant leur choc impétueux,
Et les eaux refrénant leur impuissante rage,

Pour s'ouvrir vers l'Averne un facile passage?

L'opulente Italie enferme dans son sein
Les plus riches métaux, l'or, l'argent et l'airain.
Si des siècles passés on sonde les ténèbres,
On voit qu'elle a produit plusieurs peuples célèbres :
Le Marse belliqueux, le Sabin redouté,
Et le Ligurien, au courage indompté ;
Le Volsque, d'un bras sûr lançant ses traits rapides,
Et tant de nations à la guerre intrépides.
Que de vaillants guerriers, que d'illustres héros,
Dont l'histoire, en louant les glorieux travaux,
Nous montre l'Italie en grands hommes fertile !
Décius, Marius, le généreux Camille,
Et les deux Scipions, si grands dans les combats !
Toi surtout, ô César ! qui dirigeas tes pas
Toujours victorieux, jusqu'au bout de l'Asie,
Et vers l'Inde tremblante à tes lois asservie !
Terre féconde en fruits, en grands hommes, salut !...
De mes vers, en ce jour, accepte le tribut.
C'est pour toi que, puisant aux sources du Permesse,
J'ai du travail des champs célébré la richesse,
Et du vieil Hésiode emprunté les leçons.

Distinguons les travaux et les productions
Qui sont appropriés au sol, à sa nature ;

Consultons sa couleur, son mode de culture.
Les sols les plus ingrats, les arides coteaux.
D'argile peu couverts, rebelles aux travaux,
Que peuplent les cailloux et les buissons stériles,
Pour l'arbre de Pallas sont des terrains utiles.
On y voit aisément réussir ses produits;
Témoins, les jets naissant où sont tombés ses fruits.

Mais ces fertiles champs qu'un suc heureux engraisse,
Qui d'une herbe abondante étalent la richesse,
Tels qu'on en voit au sein d'un opulent vallon,
Où vient des monts voisins un précieux limon
Qu'entraîne dans son cours une onde bienfaisante,
S'il s'y joint du midi l'influence puissante,
A la vigne surtout sont sûrs de convenir.
Des vins les plus exquis ils pourront s'enrichir.
Dans les jours adoptés pour un grand sacrifice,
Ces vins mériteront alors qu'on les choisisse,
Et qu'en des coupes d'or, pour les Dieux immortels,
Ils soient pieusement offerts sur leurs autels,
Au bruit mélodieux de l'ivoire sonore,
Près des restes sacrés dont la chair fume encore.

Veux-tu peupler tes champs de superbes taureaux,
De fécondes brebis, de bondissants chevreaux ?
Choisis les bois, les prés de la riche Tarente;

Ou des champs tels que ceux qu'une loi violente
A la triste Mantoue en ce siècle a ravis;
Va sur ces bords heureux, près de ces flots amis
Où, dans chaque saison, flotte un brillant cortége
De cygnes effaçant la blancheur de la neige.

Là, des sources d'eau pure et des gazons épais
Aux besoins des troupeaux ne manqueront jamais;
Et pour remplacer l'herbe en deux jours épuisée,
Il suffit d'une nuit humide de rosée.
Un terrain noir et gras, où plonge un soc tranchant,
Par de fréquents labours s'ameublit aisément.
Pour produire le blé nul sol n'est comparable.
Où verrait-on un nombre aussi considérable
De bœufs tardifs traînant de pesantes moissons?

Tels sont encor ces champs que des bois inféconds
Ont couverts trop longtemps de leurs troncs inutiles,
Et sur lesquels, lassé de les voir trop stériles,
L'agriculteur prudent porte un fer destructeur.
Des oiseaux disparaît l'asile protecteur :
L'antique forêt tombe, et des mains patientes
Changent un sol inculte en plaines opulentes.

Dans le gravier qu'on trouve au penchant d'un coteau,
Où croit du romarin quelque faible rameau,

A peine aperçoit-on quelques fleurs pour l'abeille.
N'attends rien d'un tel sol. L'intérêt te conseille
De laisser à l'écart tous ces terrains crayeux
Où sont des noirs serpents les réduits tortueux.
Tu peux avec succès cultiver une terre
Où s'élève et s'absorbe une vapeur légère;
On y voit prospérer un gazon toujours vert,
Et la rouille du soc n'y ternit point le fer.
L'olive y réussit, le blé s'y multiplie,
Et la vigne féconde à l'ormeau s'y marie:
Son sein, toujours docile aux rustiques travaux,
Nourrit abondamment les plus nombreux troupeaux.
De la riche Capoue ainsi brillent les plaines,
Ou vos coteaux voisins, cimes aériennes
Qui couronnez le front du Vésuve orgueilleux,
Et les champs où le Clain étend ses flots fangeux.
D'un sol fort ou léger la connaissance utile
A des signes certains te deviendra facile.
Au terrain fort sois sûr que le blé conviendra:
S'il se trouve léger, la vigne s'y plaira.
Mais, pour bien distinguer ce double caractère,
En peu de mots, voici le moyen ordinaire.
Creuse un fossé profond qu'il faudra recombler
Avec ce que la bêche en a pu retirer.
Si le déblai remis dans sa première place
Et fortement tassé, n'atteint pas la surface

Des bords de ce fossé, le sol sera léger.
S'il dépasse, au contraire, on pourra le ranger
Parmi les terrains forts dont la riche nature
D'un puissant attelage exige la culture.

D'un sol amer que rien ne saurait adoucir,
Un champ est-il couvert ? — On n'y peut recueillir
Que des fruits dont l'espèce aussitôt dégénère.
Pour Bacchus ou Cérès, jamais rien n'y prospère.
De ces effets d'avance apprends à t'assurer.
Voici le procédé qu'il te faut employer :
Emprunte à ta toiture avec des joncs formée
Et que de ton foyer va noircir la fumée,
Quelques simples roseaux entrelacés d'osier.
De la terre suspecte emplissant ce panier,
Il faudra la pétrir et la mêler d'eau pure ;
Du tissu végétal suivant chaque fissure,
Cette eau qui, goutte à goutte, en dehors coulera,
De sa triste amertume alors te convaincra.
Pour connaître un sol gras, la méthode est certaine :
Entre tes doigts pétri, c'est toujours avec peine
Qu'il se détachera de tes mains qu'il enduit.

La précoce hauteur du froment qu'il produit
D'un humide terrain est le puissant indice.
Mais ce brillant essor est un luxe factice

Qui trompera bientôt un trop crédule espoir ;
Tu ne tarderas pas à t'en apercevoir.

On juge à son poids seul qu'une terre est légère
Ou qu'elle a justement la qualité contraire.
L'aspect du sol à l'œil indique sa couleur ;
Mais, s'il est froid, il faut un autre indicateur.
Au lierre, à l'if, au pin, paraît-il favorable ?
C'est du défaut cherché le signe irrécusable.

Avec un soin prudent il faut étudier
L'aptitude du sol, avant d'y rien planter.
Après avoir d'un champ observé la nature,
Il faudra qu'au moyen d'une forte culture,
Tu le rendes plus propre à recevoir tes plants.
Par de nombreux fossés entrecoupe les flancs
Du coteau dont il faut que l'eau soit détournée.
Que sur le sol la glèbe avec soin retournée
Reste longtemps livrée aux vents glacés du nord ;
L'influence du froid, d'un bras nerveux l'effort,
Pour ameublir le sol, sont le meilleur mobile
Qui puisse avec succès rendre un terrain fertile.

En transplantant la vigne, adopte prudemment
A son terrain natal un sol équivalent.
De son berceau trouvant la couche hospitalière,

Chaque cep oubliera qu'il a quitté sa mère.
Sur l'écorce de l'arbre un signe indiquera
A quel aspect du ciel le plant correspondra,
Pour imiter en tout sa première attitude ;
Tant de nos premiers ans puissante est l'habitude !

Lorsque tu veux former un vignoble nouveau,
Faut-il choisir la plaine, adopter le coteau?
En plaine, sans danger, on laisse peu d'espace
Entre les rangs divers que sur la terre on trace.
Moins près sur le coteau tu devras les planter,
Pour qu'aisément le sol les puisse alimenter.
Pour un prochain combat par leurs chefs animées
Telles, en rangs égaux, s'avancent deux armées :
La terre resplendit de l'éclat de l'airain ;
La trompette se tait ; Mars encore incertain
Suspend l'affreux signal d'une horrible mêlée :
Mais du choc meurtrier l'ordonnance est réglée.
Que ton vignoble ainsi soit en ordre aligné ;
Non, pour offrir à l'œil un aspect plus soigné,
Mais pour que chaque cep trouve dans cet usage
Des sucs féconds du sol un plus égal partage.
Pour la vigne, faut-il beaucoup de profondeur ?
Un sillon plongeant peu suffit à sa vigueur.
Mais le chêne, dans l'air portant sa tête altière,
De sa forte racine en étreignant la terre,

Par ses extrémités touche presque aux enfers.
Aussi, vainqueur des vents, à leurs assauts divers
Il oppose toujours un tronc inébranlable ;
Des générations le flot inépuisable
Développe à ses pieds son cours majestueux ;
Roi des siècles, son front s'élève audacieux,
Et ses robustes bras, ornés d'un vert feuillage
Couvrent au loin le sol de leur immense ombrage.

Du couchant, pour la vigne, il faut se défier ;
Mais n'y fais pas surtout croître le coudrier.
En plantant, qu'un bon choix constamment te dirige ;
Ne prends pas pour ton plant le haut bout de la tige ;
Choisi plus près de terre, il doit mieux réussir,
Au berceau maternel tant l'arbre aime à s'unir !

Que ta serpe émoussée, en taillant les boutures.
Évite d'y laisser de funestes blessures.
Mais ne permets jamais au sauvage olivier
Au milieu de tes plants de se multiplier.
Son écorce qu'entoure un enduit inflammable
Peut devenir parfois un danger redoutable,
Si des feux imprudents sont près d'elle allumés.
Le tronc et les rameaux, par des jets enflammés
Rapidement atteints, d'une affreuse lumière
Illuminent l'espace, embrasent l'atmosphère ;

Un bruit sourd retentit, et les vents furieux
Redoublent du fléau les effets désastreux,
En chassant, dans les airs qu'agite leur passage,
De flocons de fumée un sinistre nuage.
Dans les champs ravagés par le feu destructeur,
Tes ceps ne verront plus renaître leur vigueur.
Plus d'espoir!... L'incendie a détruit leur racine,
Et d'un champ qu'il désole achevé la ruine.
L'olivier desséché lui seul a survécu !

Malgré tout autre avis, sois toujours convaincu
Qu'en un champ qu'a durci le souffle de Borée,
La terre ne doit pas être alors labourée :
Resserré dans le sol, par l'hiver refroidi,
Le germe paresseux du grain s'est engourdi.

Quand l'oiseau, des serpents ennemi redoutable,
Vient, au printemps, leur faire une guerre implacable,
On peut planter alors la vigne avec succès ;
En automne, où les froids de l'hiver sont plus près,
Où le cours du soleil vers son terme s'avance,
La vigne du planteur flatte aussi l'espérance.

Tel est dans l'univers le pouvoir du printemps.
De leurs plus doux attraits il embellit nos champs,

Rend aux fleurs leur éclat, aux forêts leur verdure,
Des sucs les plus féconds enrichit la nature,
Et la terre, entr'ouvrant son sein au Dieu des airs,
Reçoit avec amour mille germes divers.
L'oiseau de ses concerts enchante le bocage,
Les troupeaux à leurs feux se livrent sans partage,
Et partout l'univers, ému de volupté,
Se pénètre de vie et de fécondité.
La vigne, des autans bravant le froid perfide,
Imprime à ses bourgeons un essor moins timide.

C'est au printemps qu'a dû naître un jour l'univers.
De quel charme plus doux et d'attraits plus divers
Les Dieux auraient-ils pu couronner sa naissance ?
D'un printemps éternel la féconde présence
Constamment de l'année embellissait le cours,
Et rien ne ternissait la pureté des jours.
Le froid Eurus n'osait déchaîner son haleine.
Mais au siècle de fer, une race inhumaine
De la terre envahit l'aride nudité.
D'animaux dangereux par leur férocité
Les profondes forêts promptement se peuplèrent,
Et d'étoiles, la nuit, les cieux étincelèrent.
Les plantes, en naissant, du froid, de la chaleur,
N'auraient pu supporter l'excessive rigueur.
Entre ces deux excès, juste intermédiaire,

Le doux printemps ainsi leur devint nécessaire.

Mais, quels que soient les plants dont tes champs sont
[pourvus,
Que d'abondants engrais soient sur eux répandus,
Et que d'un fin terreau la couche assez épaisse
Du sol qui les nourrit augmente la richesse.
J'ai vu des vignerons, sagement prévoyants,
Qui d'un vignoble ont soin de proteger les rangs
Et font d'amas pierreux une égide puissante
Contre une chaleur vive, ou la pluie abondante.
Tes ceps sont-ils plantés, le hoyau diligent
Ou le soc dirigé par le bœuf patient
Doivent par un travail fréquent, infatigable,
Rendre pour tous ces plants le sol inépuisable :
Donne-leur pour appui quelques légers roseaux,
Des tiges sans écorce ou de jeunes rameaux.
Leurs sarments raffermis braveront la tempête
Et pourront des ormeaux atteindre ainsi le faîte.
Ton vignoble veut-il, bien que très-jeune encor,
Développer ses jets et prendre un prompt essor,
Avec un soin prudent, ménage sa faiblesse
Et d'un trop vif élan calme la hardiesse.
A l'effeuiller un peu, prudemment, borne-toi
Et de la serpe encore épargne-lui l'emploi.
De tous ces procédés l'intelligent usage,

En peu de temps, fera ressortir l'avantage.
Mais lorsque de tes plants les rameaux vigoureux
Entourent les ormeaux de leurs robustes nœuds,
Alors saisis le fer : que ta main assurée
Arrête les écarts de la sève égarée ;
Contre ce luxe vain hâte-toi de sévir,
Et d'un bois inutile accours les affranchir.

D'une haie avec soin que la vigne entourée,
Nulle part, aux troupeaux n'en permette l'entrée,
Surtout lorsque des vents son feuillage naissant
N'a pas encor connu le souffle menaçant.
Des funestes écarts de la température
Eût-il déjà subi l'épreuve à lui si dure,
De l'avide chevreau, du buffle dangereux,
Épargne-lui du moins l'appétit désastreux.
Du froid, de la chaleur, l'excès défavorable
Pour la vigne serait encore moins redoutable
Que la dent des brebis et des divers troupeaux.

C'est pour faire expier au bouc de pareils maux,
Qu'aux autels de Bacchus on l'offre pour victime ;
Son sang versé devient la peine de son crime.
De là nous est venu l'usage de ces jeux
Qu'inventèrent jadis les Grecs ingénieux.
Des informes essais de la scène comique

Telle fut l'origine autrefois dans l'Attique.
Au culte de Bacchus par le vin excités
Et sur des chars grossiers en tous lieux emportés,
De burlesques acteurs, dans leurs folles orgies,
Franchissaient, en courant au milieu des prairies,
Des outres qui roulaient avec rapidité.
Sous un masque hideux à l'écorce emprunté,
Dans leur bachique ardeur, ils chantaient les louanges
De ce Dieu bienfaisant, protecteur des vendanges,
Dont on voyait flotter l'image dans les airs,
Pendant qu'on se livrait à ces joyeux concerts.
En retour de la fête à ce Dieu consacrée,
Chaque vigne brillait de grappes entourée.
Reçois donc, ô Bacchus ! nos hommages pieux ;
Nous t'adressons les vers que chantaient nos aïeux.
De fruits et de gâteaux l'offrande solennelle,
Pour toi, de notre culte attestera le zèle,
Pendant qu'à tes autels, à périr condamné,
Le bouc sacré sera par la chaîne entraîné.

La vigne exige encor, pour montrer sa richesse,
D'autres soins qu'il faudra multiplier sans cesse.
Apprends que tu devras, trois ou quatre fois l'an,
Pour elle, de labours te faire un juste plan ;
De la glèbe briser la résistance hostile
Et dégager le cep d'un feuillage inutile.

Du soleil imitant le circuit éternel,
Les soins du vigneron font un cercle annuel.
Les ceps sont-ils privés de leur dernier feuillage,
Et les bois dépouillés du gracieux ombrage
Qu'a d'un souffle glacé dévasté l'aquilon? —
Du laboureur prudent la vive attention
Prévoit les longs travaux qu'ouvre pour lui l'année,
Et, s'armant d'une serpe, à ce soin destinée,
Il va tailler sa vigne, émonder ses rameaux.
Commence le premier tes rustiques travaux;
Un jour, la bêche en main, vas défoncer la terre,
Retirer l'échalas qui n'est plus nécessaire.
Mais, si d'un vin parfait tu veux te régaler,
Crois-en ce bon conseil, vendange le dernier.
La vigne veut deux fois voir sa feuille éclaircie,
Et d'une herbe nuisible être en outre affranchie.
Évite un champ trop vaste; un terrain plus réduit,
S'il est bien cultivé, donne un plus grand produit.
Utilise le houx à la feuille piquante,
Et vas couper le jonc au bord de l'eau courante.
Le saule inculte aussi n'est point à dédaigner.
De tes ceps, aussitôt qu'est lié le dernier,
Tu pourras, pour un temps, laisser la sève oisive,
Et chanter le repos qui suit la vie active.
Mais, plus tard, il faudra reprendre de nouveau
La bêche indispensable ou le pesant hoyau;

Et, pour tes raisins mûrs, craindre qu'un grand orage
Ne rende vain l'abri que prête leur feuillage.
Dès qu'il a pris racine, au grand air élevé,
L'olivier peut grandir sans être cultivé.
La serpe, le hoyau, pour le rendre fertile,
En tout temps, sont pour lui d'un usage inutile.
Un labour lui suffit, et de fruits abondants,
Symbole de la paix, il s'orne tous les ans.
De le multiplier comprends donc l'avantage.
Nul autre arbre fruitier à plus de soin n'engage
Ceux qui de ses produits désirent s'enrichir.
Dans le sol, sans notre aide, on le voit s'affermir,
Et puisant en lui-même une sève puissante,
Prodiguer de ses fruits la récolte brillante.
Ainsi croissent les bois : sur l'inculte buisson,
La mûre, en rougissant, se récolte à foison.
Avec ses jeunes fleurs qui forment sa parure,
Le cytise aux chevreaux fournit la nourriture ;
Dans l'ombre de la nuit, des arbres résineux,
Offrent en outre à l'homme un flambeau précieux :
Et des fruits de nos bois sa paresse indolente
N'utiliserait pas la valeur importante!. .

Mais, sans parler ici de ces arbres géants,
De nos vastes forêts magnifiques enfants,
L'humble genêt, le saule ont partout leur usage,

Donnent l'ombre aux bergers, aux troupeaux leur feuil-
[lage.
A l'abeille son miel, la clôture aux moissons,
Et le rameau pliant qu'en panier nous tressons.
J'aime à voir sur les monts les bois au front mobile,
Les sapins noirs dont l'homme extrait la poix utile;
Et les champs plantureux qui, sans travaux, sans soins.
Nous donnent les produits qu'exigent nos besoins.
Le Caucase lui-même et sa cime orageuse,
Que bat des vents du nord la fougue impétueuse,
Produisent les sapins dont on fait les vaisseaux,
Du bois pour nos maisons, et pour divers travaux:
Et le cultivateur avec ces bois fabrique
De solides moyeux ou quelque char rustique.
Au saule l'homme encor doit le flexible osier:
On aime de l'ormeau l'ombrage hospitalier;
Le cornouiller fournit une arme meurtrière,
Et l'if se courbe en arc pour combattre à la guerre.
Du buis et du tilleul un habile tourneur
Façonne mille objets dont l'art fait la valeur:
L'aune, en barque arrondi, franchit le Pô rapide;
Et l'abeille suivant l'instinct sûr qui la guide,
Explore d'un vieux saule ou l'écorce ou les flancs,
Pour y cacher son miel ou ses essaims naissants.
Bacchus a-t-il des dons que ces biens ne surpassent?
Devant de tels bienfaits ceux de Bacchus s'effacent!

De crimes odieux funeste instigateur,
Des centaures le vin provoqua la fureur,
Et de leurs ennemis armant la violence,
Sur Rhœsus, sur Pholus, appela leur vengeance.

Quand il sait en jouir, oh ! quel est le bonheur
Que goûte, au sein des champs, le simple agriculteur !
Loin des périls qu'entraine une guerre sanglante,
De ses dons généreux la terre l'alimente.
Sans doute, il ne voit pas, au sortir du sommeil,
De vils adulateurs encenser son réveil
Et de leurs flots pressés inonder ses portiques.
Des habits brodés d'or, des vases magnifiques,
De leur luxe insolent n'offusquent point ses yeux,
Ni n'excitent en lui des désirs envieux.
De la pourpre de Tyr il ne teint point ses laines;
Rien n'altère jamais l'huile de ses domaines.
Mais un repos sans trouble et des jours innocents,
Les biens si variés qu'offre la paix des champs,
Des grottes, de beaux lacs et des sources d'eaux vives,
D'heureux loisirs charmant ses heures fugitives,
Au sein d'un frais vallon un troupeau mugissant,
Et sous l'épais feuillage un sommeil bienfaisant ;
Ce sont là les vrais biens dont il jouit sans cesse,
Qui comblent ses désirs, composent sa richesse.
Pour tout être animé les champs ont des attraits;

Ils offrent un asile aux hôtes des forêts ;
C'est aux champs que la vie est sobre et vertueuse,
Qu'on trouve une jeunesse active et vigoureuse,
Honorant la vieillesse et respectant les Dieux.
Avant de fuir la terre et de gagner les Cieux,
C'est là, c'est dans les champs que l'équitable Astrée
Laissa de son séjour la trace vénérée.

Divinités du Pinde, ô Muses, mes amours,
Vous, dont le culte a fait le charme de mes jours !
Apprenez-moi, pour prix de mon fidèle hommage,
Des lois de l'univers le règlement si sage :
Combien d'astres brillants d'un éclat sans pareil ;
Pourquoi Phébé s'éclipse ainsi que le soleil :
Jusqu'en ses fondements qui fait trembler la terre,
Qui fait mugir les flots et gronder le tonnerre ?
Pourquoi Phébus se couche aussitôt en hiver,
Et si tard, en été, se plonge dans la mer ?
Des mystères profonds que cache la nature,
Si le secret pour moi n'est qu'une énigme obscure
Que mon esprit plus froid ne saurait pénétrer,
Ah ! que j'entende au moins les ruisseaux murmurer,
En serpentant autour des riantes prairies !
Que j'y promène en paix mes douces rêveries !
O cimes du Taygète, ô champs du Sperchius !
Dont l'aspect enchanteur plaît aux regards émus,

Où les vierges de Sparte, en groupes réunies,
Font briller en dansant des grâces infinies,
Et vous, champs de l'Hémus, vallons remplis d'attraits,
Qui me transportera sous vos ombrages frais !

Heureux qui, remontant aux principes des choses,
A pu de l'univers approfondir les causes,
Et, sans peur, rejetant de vulgaires rumeurs,
De récits fabuleux foule aux pieds les erreurs !
Mais, plus heureux encor l'ami des Dieux rustiques,
Des champs, du laboureur, protecteurs pacifiques,
Tels que le vieux Sylvain, Pan, les nymphes des bois !
Ni l'orgueil des faisceaux, ni la pompe des Rois,
Ni l'intérêt armant des frères homicides,
Ni du Dace vaincu les révoltes perfides,
Rien ne peut l'émouvoir : — Il ne s'occupe pas
Des triomphes de Rome et du sort des États.
Il n'est pas le témoin des maux de l'indigence,
Ni du faste odieux qu'étale l'opulence ;
Les fruits que, sans travail, lui procurent ses champs,
Il les recueille en paix, en jouit tous les ans.
Il ne craint point des lois la rigueur vigilante,
Ni du bruyant Forum la voix retentissante.

Il en est dont les goûts toujours aventureux
Vont affronter des mers les écueils dangereux ;

Dans les combats sanglants les uns se précipitent,
Quand d'autres font la cour aux princes qu'ils visitent.
D'avides conquérants, destructeurs des cités,
Semant partout l'effroi dans les champs dévastés,
Ne font couler le sang, n'entassent les ruines,
Que pour amonceler leurs injustes rapines.
Sous la pourpre il leur faut un sommeil fastueux
Et dans des coupes d'or un vin délicieux.
L'avare, épris pour l'or d'une vive tendresse,
Veille sur son trésor qui se grossit sans cesse.
Du sort de l'orateur l'un est ambitieux ;
Des succès du théâtre un autre est envieux ;
Le frère arme son bras pour immoler son frère,
Et, fuyant plein d'effroi la maison de son père,
De son crime en exil cherche l'impunité.

Saisissant de nouveau le soc qu'il a quitté,
Le laboureur reprend les travaux de l'année.
C'est par les soins auxquels sa vie est destinée
Qu'il nourrit sa patrie, ainsi que ses enfants
Et ses bœufs, de leur maître amis reconnaissants.
Nul repos, jusqu'au jour où, sa tâche accomplie,
Il voit beaucoup d'agneaux peupler sa bergerie,
Ou de nombreux épis se couvrir ses sillons,
Et le grain qu'ont produit ses superbes moissons,
Affaisser de son poids les greniers de sa grange.

L'hiver vient : Sous ses yeux, en ordre tout s'arrange ;
L'huile sous le pressoir coule à flots abondants,
Et le porc vient des bois rassasié de glands.
L'automne de ses fruits prodigue la richesse ;
Et sur de hauts sommets, le vigneron s'empresse
De cueillir des raisins qu'un soleil radieux
A mûris, pour en faire un vin délicieux.
Cependant ses enfants, objet de sa tendresse,
A son cou suspendus, pour la moindre caresse,
Entre eux d'empressement disputent tour à tour.
Son asile des mœurs est le chaste séjour.
Des troupeaux qu'il nourrit la mamelle pendante
Fournit à ses besoins le lait qui l'alimente,
Et ses chevreaux, armés de leur jeune croissant,
Se livrent, dans leurs jeux, un combat innocent.
Lui-même, aux jours de fête, étendu sous l'ombrage,
Entouré des amis qu'à boire il encourage,
De sa main il remplit la coupe jusqu'aux bords,
Et t'invoque, ô Bacchus ! dans ses joyeux transports.
Ensuite il leur propose une lutte champêtre,
Et leur fait admirer flottant au haut d'un hêtre,
Le prix très-envié qui doit être le lot
De l'adresse à lancer au but le javelot.

Telle fut des Sabins l'austère et simple vie ;
Des Toscans la puissance ainsi s'est agrandie ;

Ainsi par ses vertus, ses grandes actions,
Rome à son noble joug soumit les nations.
Même avant Jupiter, quand une race impure
N'avait pas encor fait du bœuf sa nourriture,
Et que de l'âge d'or brillaient les jours heureux,
Nul n'entendait les sons du clairon belliqueux;
Et sous de lourds marteaux, pour de sanglantes guerres,
Nulle main ne forgeait des armes meurtrières.

Mais d'arrêter mon char dans sa course il est temps,
Car je vois mes coursiers épuisés, hâletants.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE

LES

GÉORGIQUES

LIVRE TROISIÈME

DES TROUPEAUX

Argument. — Sujet du livre : les troupeaux et les contrées les plus célèbres par leurs paturages. — Invocation aux Dieux qui président aux troupeaux, Palès, Apollon Nomius, Pan. — Gloire de Virgile. Description poétique d'un temple que, dans son enthousiasme, il élève par l'imagination à Octave César sur les bords du Mincio. — Appel à Mécène qui l'avait invité à composer ses Géorgiques. — I. Des soins à donner à l'élève du gros bétail ; taureaux et chevaux. — II. De l'entretien des mères: des étalons et des jeunes chevaux — Comment on peut reconnaître le caractère et la vigueur des bons chevaux ; de leur éducation. — III. Empire de l'amour sur tous les êtres ; ses fureurs. — IV. Du menu bétail : chèvres et brebis ; bergers d'Italie et d'Afrique. — V. Des habitants

de la Scythie ; description de l'hiver. — VI. Des laines, du lait; des chiens ; soins du bercail : reptiles dangereux pour les troupeaux. — VII. Des maladies qui attaquent les troupeaux et des remèdes à y apporter — VIII. Epizootie ou description des ravages de la peste sur les troupeaux des Alpes Noriques, de la Carniole.

Palès, qui des bergers protèges les travaux,
Qui sur les bords d'Amphryse as gardé les troupeaux,
Et vous, vastes forêts, fleuves, monts du Lycée,
De vous chanter aussi ma muse est empressée.
A traiter des sujets depuis longtemps usés
De stériles esprits se sont vite épuisés.
— Qui donc n'a pas connu l'histoire d'Érystée,
Du cruel Busiris la fureur exaltée? —
Quel poète n'a pas chanté le jeune Hylas,
Et cette île ou Latone un jour cacha ses pas? —
Des coursiers de Pélops la fougueuse vitesse,
Et pour les maîtriser sa merveilleuse adresse? —
Suivons d'autres chemins d'un pas audacieux,
Et prenons pour la gloire un essor généreux.

Si quelques jours encor sont donnés à ma vie,
O Muses! — c'est au sein de ma douce patrie
Que je veux le premier introduire vos pas
Et vous faire du Pinde oublier les appas!

Le premier, ô Mantoue, ô ville bien aimée,
Je cueillerai pour toi les palmes d'Idumée !
Aux bords du Mincio, fleuve au cours sinueux,
Dans un temple de marbre, avec un soin pieux,
Je veux du grand César placer l'auguste image.
Il en sera le Dieu ; là, d'un sincère hommage,
Le front ceint de laurier et de pourpre paré,
Je viendrai l'honorer devant l'autel sacré.
Près du fleuve on verra des fêtes magnifiques,
Où cent chars voleront comme aux jeux Olympiques ;
A ces superbes jeux que je veux leur offrir,
De la Grèce on verra les peuples accourir.
Des lutteurs que distingue une agile souplesse,
Mes mains couronneront ou la force ou l'adresse ;
Et, par le noble éclat d'un triomphe pompeux,
Des spectateurs ravis j'étonnerai les yeux.
Déjà, sur les autels du superbe édifice,
Je vois couler le sang pour un grand sacrifice.
Sur les portes du temple en or sont reproduits
Aux armes des Romains les fiers Bretons soumis ;
Du nouveau Romulus la guerre aux bords du Gange,
Et de nos combattants l'héroïque phalange ;
Le Nil majestueux fendu par nos vaisseaux,
Et, sous ce noble poids, d'orgueil enflant ses eaux.
Sur de riches tapis, ornement de la fête,

On verra des vaincus la honteuse défaite ;
L'airain de leurs vaisseaux en colonne élevé
Sera de nos exploits le trophée achevé.
On y peindra l'Asie et ses villes forcées,
Du Nyphate aux abois les troupes dispersées,
Et le Parthe qui sait, habile combattant,
Simuler la retraite et lutter en fuyant.
Les signes éclatants d'une double victoire
Deux fois de nos guerriers attesteront la gloire ;
Sous des traits animés le marbre de Paros
Y représentera les descendants de Tros,
Issus d'Assaracus, postérité divine
Qui doit à Jupiter sa céleste origine,
Ainsi qu'au Dieu, de Troie illustre fondateur.
La malheureuse Envie y frémira d'horreur
A l'aspect menaçant des pâles Euménides
Sur leur tête agitant des couleuvres livides.
De Sisyphe roulant son roc avec effort,
D'Ixion sur sa roue, on y plaindra le sort.

Des forêts, cependant, sur les pas des Dryades,
Je veux suivre à loisir les belles promenades.
Mécène, si tu veux seconder ce projet,
Le succès est certain et tout me le promet.
Viens donc : qu'aucun obstacle en ce jour ne t'arrête
A t'obéir en tout ma Muse sera prête.

Du Cythéron déjà j'entends les aboiements,
Des chevaux pleins d'ardeur les fiers hennissements,
Et l'écho des forêts, aux campagnes riantes,
Répétant ces clameurs au loin retentissantes.
Mais bientôt désertant ces rustiques tableaux,
Je dirai de César les belliqueux travaux,
Qui, célébrés par moi, dureront plus encore
Que Thiton, vieil époux de la brillante Aurore.

Pour avoir des chevaux pleins d'une vive ardeur,
Et des taureaux doués d'une mâle vigueur,
Avec le plus grand soin, fais un bon choix des mères.
La génisse surtout qu'il faut que tu préfères,
Ne doit être jamais par toi prise au hasard ;
Qu'elle ait la tête haute, un sauvage regard ;
Je veux jusqu'au genou que son fanon descende,
De son flanc arrondi que la longueur s'étende,
Et que d'un double dard, en croissant dessiné,
Son large front se trouve en outre couronné.
J'aime à voir sur sa peau, diversement marbrée,
Et de noir et de blanc la couleur variée.
Bien qu'indocile au joug, et qu'il faille éviter
Sa corne, en l'attachant prompte à se révolter,
En elle du taureau j'aime l'allure fière,
Et sa queue allongée effleurant la poussière.
Pour l'hymen, la génisse est mûre après quatre ans :

A dix ans, de l'amour s'est envolé le temps.
De ces faits une longue et sûre expérience
A, sans faillir jamais, attesté l'existence.
Dans l'âge favorable à sa fécondité,
Laisse à ses feux ardents toute leur liberté.
Alors d'heureux produits peupleront tes étables. —
Mais faut-il, de nos jours, que les plus agréables,
Par une dure loi, soient les premiers ravis ! —
La vieillesse, après eux, de maux, de noirs soucis,
Déroulera bientôt la longue et triste chaîne,
Jusqu'à ce que la mort sans pitié nous entraîne
Dans le gouffre infernal de l'éternelle nuit !
— Pour qu'à ce triste sort il ne soit pas réduit,
Procure à ton troupeau des unions heureuses
Qui d'héritiers, pour lui, soient des sources nombreuse:

Porte au choix des chevaux la même attention.
Si tu veux posséder un superbe étalon,
Qu'il soit des plus grands soins l'objet, dès son jeune âg
Qu'en ses yeux sa fierté révèle son courage,
Et sa noble origine, et son sang généreux ;
Qu'en outre ses jarrets soient souples et nerveux.
Comme chef du troupeau, qu'à sa tête il s'avance.
Faut-il franchir un fleuve, aussitôt il s'élance.
Le premier sur un pont il vient se hasarder,
Et jamais aucun bruit ne peut l'intimider ;

Son encolure est haute et sa tête hardie ;
Son ventre est raccourci et sa croupe arrondie.
De ses muscles saillants son poitrail sillonné
Est comme d'un réseau par eux environné.
Du gris et du bai-brun la couleur est prisée ;
L'alezan clair, le blanc voient la leur délaissée.
D'un instrument guerrier si le son retentit,
Son oreille se dresse et tout son corps frémit :
De ses naseaux fumants un souffle ardent s'échappe ;
Son pied creuse le sol qu'à coups pressés il frappe ;
Un tremblement nerveux alors parcourt son dos,
Et fait de sa crinière au vent bondir les flots.
Tel brilla de Pollux le coursier indocile ;
Tels furent ceux de Mars et du vaillant Achille
Dont les poëtes grecs ont chanté tant de fois
L'intrépide courage et les fameux exploits.
Tel Saturne, surpris près d'une tendre amante,
D'un superbe coursier prit la forme imposante.

Lorsqu'un cheval languit, par l'âge appesanti
Ou par un mal qu'il a dès longtemps ressenti,
Pour lui sois indulgent, ménage sa faiblesse :
Sous le pesant fardeau d'une froide vieillesse,
Inhabile au plaisir, au travail impuissant,
En stériles efforts tu le vois s'épuisant ;
Et lorsque en un combat de s'engager il tente,

C'est un feu qui s'éteint et que rien n'alimente.

Observe d'un cheval et l'âge et la vigueur,
La race dont il sort et dont brilla l'ardeur;
Si, triste en la défaite et fier dans la victoire,
Il se montre sensible aux attraits de la gloire.

Dans une lice ouverte à la lutte des chars,
Vois-tu d'ardents rivaux venus de toutes parts ?
Tour à tour palpitant de crainte et d'espérance
Pour atteindre le but, chaque jouteur s'élance ;
Il dévore l'espace, et ces jeunes rivaux,
En agitant le fouet, penchés sur leurs chevaux,
Du geste et de la voix à grand bruit les excitent.
Aussi prompts que les vents, tous ils se précipitent ;
L'essieu vole et s'enflamme, et les champs sont couverts
D'un voile de poussière obscurcissant les airs.
Les vaincus, emportés par l'ardeur qui les presse,
Ont presque des vainqueurs égalé la vitesse ;
Tant l'amour de la gloire est un puissant ressort !

Ericthon le premier, par un heureux effort,
A son char attela quatre coursiers rapides.
Les Lapithes, plus tard, écuyers intrépides,
Surent soumettre au frein des coursiers vigoureux,
Leur apprirent enfin l'art utile pour eux

De bien régler leurs pas et, sous un maître habile,
Des manœuvres des camps l'œuvre si difficile.

Je veux qu'un étalon soit jeune et plein de cœur,
Et qu'à mes yeux son âge atteste sa valeur;
De l'emploi dans lequel son ardeur se prodigue,
Il supportera mieux l'attrayante fatigue.
D'avance, par tes soins, tu dois l'y préparer;
D'une main généreuse il faut lui procurer
Un fourrage abondant, l'eau d'une source pure,
Et d'un excellent grain mêler sa nourriture.
Autrement absorbé par d'amoureux désirs,
Il languira bien vite au milieu des plaisirs.
De ce père énervé les efforts inhabiles
Ne produiront jamais que des enfants débiles.

Pour les mères tu dois en sens inverse agir:
Attache-toi d'abord à les faire maigrir.
Quand les feux de l'amour circulent dans leurs veines,
Il faut les éloigner des cours d'eau, des fontaines,
Restreindre leur fourrage ou tout autre aliment,
Et de parcours forcés les fatiguer souvent:
Lorsque pendant le cours d'une chaleur brûlante,
Sous les coups du fléau l'aire est retentissante,
Au profit du plaisir, un semblable moyen
Rend toujours plus féconds les doux feux de l'hymen.

Les soins que jusque-là tu prodigues aux pères,
Tu devras maintenant les réserver aux mères.
Quand, après quelques mois, sous le poids de leur fruit,
Une marche plus lente en elles se produit,
Plus de lourds chariots qui soient traînés par elles :
A de calmes loisirs désormais plus fidèles,
Il leur faut renoncer à des sauts imprudents,
A courir au galop en parcourant les champs,
A franchir, en nageant, des rivières rapides.
De la nécessité prenant les lois pour guides,
Mène-les paître en paix dans le sein des forêts
Ou sur le bord des eaux que couvre un gazon frais :
Respecte leur repos sous l'ombre hospitalière
Que leur offre une grotte agreste et solitaire,
Près des bords du Silare ou des chênes sacrés
Qui d'Alburne ont peuplé les sites révérés.

Éloigne-les des lieux qu'a choisis pour asile
Cet insecte odieux aux animaux hostile,
Qui servit contre Io l'implacable courroux
Qu'inspirait à Junon son infidèle époux.
Quand auprès d'un troupeau cette mouche bourdonne,
Il s'enfuit d'épouvante à ce bruit monotone,
Et l'on entend au loin leurs longs mugissements.
Il faut de ce fléau prévenir les tourments ;

Il deviendrait pour eux un douloureux supplice
N'attends pas de midi que la chaleur sévisse,
Et conduis-les aux champs à l'air frais du matin,
Ou quand l'astre du jour penche sur son déclin.
De son fardeau la mère est-elle délivrée ?
Que ta sollicitude alors soit consacrée
Au tendre nouveau-né, doux fruit de ses amours.
Qu'une empreinte sur lui rappelle pour toujours
Quel est le père auquel il doit son origine,
Et le service auquel sa race le destine.
A peupler le troupeau les uns sont appelés ;
D'autres près des autels doivent être immolés ;
Traîner le soc tranchant ou la herse pesante,
Deviendra de ceux-ci la tâche patiente
Le reste ira gaîment dans les prés se nourrir.

Aux rustiques travaux ceux qui doivent servir,
Au joug, jeunes encor seront dressés d'avance:
Leur âge les dispose à plus d'obéissance.
Au cou du jeune élève, en forme de collier,
Sans qu'il le gêne en rien, on place un joug d'osier ;
Ensuite un compagnon, d'une taille assortie,
Pour conduire un char vide avec lui s'associe.
L'un et l'autre entraînant un chariot léger
S'instruiront par degrés, sans se décourager.
Mais leurs forces plus tard grandissant avec l'âge

Feront crier l'essieu sous un lourd équipage.

A la feuille, au gazon, à l'herbe des marais,
Pour nourrir tes taureaux, ne borne pas tes frais :
Le grain sera pour eux un mets plus confortable.
Réforme des anciens la coutume blâmable
De détourner pour toi la moindre portion
Du lait que doit la mère à son cher nourrisson.
Seul, il doit épuiser la puissante mamelle
Dont le lait pur se forme et pour lui seul ruisselle.

Aimes-tu les combats, ces jeux sanglants de Mars,
Aux rives de l'Alphée, une course de chars
Auprès des bois sacrés que Jupiter préfère ?
Prépare ton coursier aux scènes de la guerre :
Il faut qu'il s'accoutume au tumulte des camps,
Aux accents du clairon, au bruit des chars roulants.
Chaque jour caressé par la main de son maître,
Qu'en frémissant de joie, il le fasse connaître.
De sa mère aussitôt qu'on peut le séparer,
Aux leçons du manège on devra le former.
Je veux, grâce aux effets d'un fréquent exercice,
Qu'il cadence ses pas, qu'avec grâce il bondisse :
Bientôt de ses jarrets souples et vigoureux,
A la course on va voir l'élan impétueux :
L'œil fier, et déployant sa flottante crinière,
Il vole et semble à peine effleurer la poussière.

— Tel s'élançant du nord avec un grand fracas,
Le fougueux aquilon disperse les frimas,
Agite des moissons les tiges ondoyantes,
Ébranle sous ses coups les forêts frémissantes,
Et des mers sur leurs bords précipitant les flots,
Bouleverse, en courant, l'air, la terre et les eaux.

Habilement dressé, ton coursier magnifique
Sortira triomphant de la lice olympique ;
Et ses flancs inondés d'une noble sueur
De son élan rapide attesteront l'ardeur.
Il rougira le mors d'une écume sanglante,
Et, soumettant au frein sa tête obéissante,
Fera voler un char dans sa course emporté.
Avant de l'engraisser, attends qu'on ait dompté
L'élève qu'il faut rendre au service facile :
Autrement, sous le fouet, il regimbe indocile
Et repousse le frein qu'on lui veut imposer.

Aux excès de l'amour crains surtout d'exposer
Le taureau, le cheval que son pouvoir attire.
De ses attraits sur eux pour écarter l'empire,
Prudemment l'un de l'autre éloigne deux amants ;
Avec soin mets entre eux des obstacles puissants.
Par un fleuve profond, une haute montagne,
Sépare le taureau de sa chère compagne;

Tandis que dans l'étable un d'eux est enfermé,
Que l'autre paisse aux champs loin de l'objet aimé.
En voyant la génisse en lui l'amour s'allume,
Et d'une flamme ardente aussitôt le consume.
Pour elle, il oubliera vallons, ombrages frais,
Pâturage abondant, verdoyantes forêts;
Pendant qu'elle erre en paix dans un riche pacage,
Deux rivaux, animés d'une jalouse rage,
De ses douces faveurs se disputent le prix.
De leurs cornes armés, ces fougueux ennemis
Heurtent front contre front et, la tête baissée,
Se frappent de leurs dards dans leur lutte insensée.
D'un sang pur qui jaillit ils rougissent leurs flancs,
Et l'écho retentit de leurs mugissements.
Cependant le vaincu, triste de sa défaite,
Dans des lieux écartés va cacher sa retraite
Et sa honte, aux regards d'un orgueilleux vainqueur
Qui va de son amante être le possesseur.
Sans que d'un tel affront il ait tiré vengeance,
Il quitte en gémissant le lieu de sa naissance
Et le toit qu'ont jadis habité ses aïeux !

D'une revanche enfin renaît l'espoir heureux,
Et se laissant aller à cette douce amorce,
Pour de nouveaux combats il exerce sa force.
Il se couche la nuit sur des rochers déserts,

Se nourrit de la ronce et de ses sucs amers ;
Et puis, s'abandonnant aux illusions vaines,
De sa corne il attaque et meurtrit les vieux chênes,
De combats sérieux prélude avant-coureur.
Certain d'avoir ainsi recouvré sa vigueur,
Il part ; sur l'ennemi que cherche sa colère
Il fond et sous ses pas fait voler la poussière.
— Tel, du fond de la mer s'élève en bouillonnant
Un vaste flot qui court sur l'abîme grondant,
Qui grandit par degrés, s'élance, et sur la plage
Retombe, en ébranlant les rochers du rivage.
Le gouffre en tournoyant vomit un sable noir.

Amour ! sur l'univers quel est donc ton pouvoir !...
Habitants de la terre ou du liquide empire,
Hôtes des airs, enfin tout être qui respire
Atteste de tes feux l'inévitable ardeur.
C'est toi qui du lion redoubles la fureur ;
Tu rends plus dangereux le sanglier sauvage,
Et du tigre tes feux exaspèrent la rage.
Malheur ! alors malheur au mortel imprudent
Qui parcourt la Lybie au climat trop ardent !
— Vois-tu ce fier coursier qui de plaisir frissonne
Quand une odeur connue un instant l'aiguillonne ?
Ni fleuves, ni rochers, ni le fouet, ni le frein,
Ne peuvent l'arrêter et tout obstacle est vain.

Le sanglier aussi se prépare à la guerre ;
Il aiguise ses dents, frappe du pied la terre ;
Pour s'endurcir aux coups qu'on pourra lui porter,
Contre un arbre il a soin longtemps de se frotter.

Que n'ose un jeune amant qui, pour voir son amante,
Éprouve de l'amour l'ardeur impatiente !
Dans une sombre nuit, sous un ciel orageux,
Il franchit, à la nage, un détroit dangereux ;
C'est vainement sur lui que gronde le tonnerre ;
En vain sur les rochers se brise l'onde amère.
Il résiste aux parents prompts à le retenir,
Pour revoir la beauté qui meurt, s'il va mourir.

Du lynx, du loup, du chien, enfin comment décrire
Les violents transports quand l'amour les inspire ?
Quand il aime, le cerf lui-même est belliqueux.
Des cavales surtout rien n'amortit les feux :
C'est pour avoir trompé leur ardeur indomptable
Que Glaucus encourut leur vengeance implacable.
Faut-il franchir un mont, un fleuve traverser?
Pour vaincre un tel obstacle, on les voit s'élancer.
Aux rives de Lascagne, aux sommets du Gargare,
Leur amour emporté fréquemment les égare.
Au printemps, c'est surtout que de ses feux ardents
La puissante Vénus vient embraser leurs sens,

Et qu'au sommet des monts, dans les grottes profondes,
Par un prodige étrange elle les rend fécondes,
En les livrant au souffle épuré du zéphir
Que leur avide bouche aspire à recueillir.
Puis, à travers les rocs, dans de froides vallées,
Elles errent au loin de fatigue accablées,
Non vers les lieux où nait l'astre brillant du jour,
Mais vers ceux où Borée a fixé son séjour,
Alors que de leur sein, mystérieux organe,
L'ardente volupté fait jaillir l'hippomane.
C'est de là qu'est tiré ce poison dangereux
Dont la marâtre fait un usage odieux,
Lorsque pour le succès de ses projets tragiques,
Elle mêle au poison des paroles magiques.
— Mais pourquoi m'engager sur un si doux sujet ?
Le temps fuit et jamais ne se perd sans regret.

J'ai peint du grand bétail la troupe intéressante :
De la chèvre à son tour, de la brebis bêlante,
Chantons les doux produits, l'abondante toison,
Pour l'homme heureux des champs riche provision.
Sur d'arides détails, dans un sujet vulgaire,
Ce n'est qu'à force d'art que l'on parvient à plaire.
Cette difficulté, je ne l'ignore pas,
Mais des sentiers battus je détourne mes pas ;
Heureux, quand je parcours les sommets du Parnasse,

Si d'éclatants succès couronnent mon audace !
Palès, Dieu vénéré, viens encor cette fois,
Viens unir à mes chants les doux sons de ta voix !

Dans l'étable, en hiver, les brebis renfermées
N'ont pour mets que du foin, des herbes parfumées,
Jusqu'à l'heureuse époque où les jours du printemps
D'une douce verdure ont décoré nos champs.

Il faut que dans l'étable une épaisse litière
Puisse au froid de l'hiver aisément les soustraire,
Ainsi qu'à tous les maux qu'il entraine après lui.
Aux chèvres, de tes soins tu dois aussi l'appui ;
De feuilles d'arbousier et d'eau fraiche pourvues,
Contre le vent du nord qu'elles soient défendues.
Expose donc leur toit au soleil du midi,
Surtout quand le Verseau règne en l'air refroidi.

A la chèvre tu dois une utile assistance ;
Ainsi que la brebis, elle est digne de soins ;
D'un regard attentif veille à tous ses besoins.
Si la chèvre n'a pas cette laine moelleuse
De la pourpre empruntant la teinte précieuse,
En elle on reconnait plus de fécondité,
Un lait plus abondant et riche en qualité.
Plus tu presses le soir sa pendante mamelle,

Plus la blanche liqueur entre tes doigts ruisselle.
Le rude poil du bouc n'est pas à dédaigner ;
Nos malheureux marins peuvent s'en habiller.
C'est au sein des forêts, sur quelque roc sauvage,
Que la chèvre, à la ronce, à son maigre feuillage,
Demande l'aliment dont elle se nourrit.
Sans guide, elle retourne au toit qu'elle chérit ;
Et quand elle y revient, la mamelle gonflée,
De la porte avec peine elle franchit l'entrée.
Ainsi donc des grands froids songe à la préserver :
Ton zèle à cet égard doit d'autant plus veiller
Que sur tout autre point il est moins nécessaire
D'étendre de tes soins la mesure ordinaire ;
De l'herbe, en y joignant des feuilles d'arbousier,
Voilà ce qu'en hiver il te faut employer.

Mais quand le doux printemps sourit à la nature,
La brebis dans les prés va paître la verdure,
Et la chèvre revient errer dans les forêts.
De la campagne alors admire les attraits ;
Jouis de la fraîcheur, au lever de l'aurore,
Quand la blanche rosée en perles brille encore
Sur le riant tapis qui s'offre à tes regards,
Pendant que tes troupeaux paissent au loin épars.
Plus tard, à la chaleur, lorsque leur soif s'éveille,

Quand la rauque cigale importune l'oreille,
Mène-les vers ces lieux où de nombreux ruisseaux
Pour les désaltérer ont de limpides eaux ;
Puis, dans de frais vallons, sous l'ombre vénérée
Du chêne au forts rameaux, de l'yeuse sacrée.
Au coucher du soleil abreuve-les encor ;
Le soir, lorsque Vesper reprenant son essor
A paitre à la fraîcheur de nouveau les engage,
Tu peux les reconduire encore au pâturage.
C'est le moment heureux où de ses doux rayons
L'astre charmant des nuits éclaire les vallons ;
Où, sur l'arbuste en fleurs, la tendre Philomèle
Répond par ses doux chants à l'amant qui l'appelle ;
Où, du tendre Alcyon la sympathique voix
Retentit des malheurs qu'il souffrit autrefois.

Peindrai-je, dans mes vers, les pasteurs de Libye,
De leurs sables déserts la tristesse infinie,
De leurs pauvres réduits les humbles toits épars
Dont l'aspect misérable attriste les regards ? —
Pendant des mois entiers, dans ces immenses plaines,
Sous la chaleur du jour, au sein des nuits sereines,
Tous leurs troupeaux errants cherchent à se nourrir,
Sous les yeux d'un berger sans toit pour se couvrir.
Partant avec son chien, le berger de l'Afrique
Emporte tout, carquois, arc et tente rustique,

Tout le modeste avoir dont l'a doté le Ciel.
— Tels, lorsque de la guerre a retenti l'appel,
Les Romains, sous le poids d'une armure pesante,
Dans les rangs ennemis vont porter l'épouvante.

Il n'en est pas ainsi dans ces climats glacés
Où l'Ister, dans son cours, entraîne à flots pressés
Les sables qu'il rencontre et qui troublent son onde.
Là, s'étend jusqu'au pôle, extrémité du monde,
Le Rhodope orgueilleux, aux sommets inégaux.
Dans l'étable on retient enfermés les troupeaux,
Car les champs sont sans herbe et les bois sans feuillage,
Et tout des vents d'hiver atteste le ravage.
Partout de grands amas de neige amoncelés ;
Un immense brouillard, dans ces lieux désolés,
Des rayons du soleil obscurcit la lumière,
Soit que l'astre, au matin, commençant sa carrière,
Vienne du haut du ciel briller sur l'univers,
Soit qu'au déclin du jour il plonge dans les mers.
Les fleuves arrêtés par des chaînes de glace
Des chars les plus pesants portent la lourde masse ;
En dur granit le froid a transformé les eaux,
Le chariot circule où voguaient les vaisseaux.
Le fer se brise ; en blocs les étangs se durcissent,
Et sur l'homme étonné les habits se roidissent ;
De la barbe les poils par le givre hérissés

Sont alors transformés en filaments glacés :
Le ciel est obscurci par une neige épaisse ;
Des plus faibles troupeaux s'anéantit l'espèce ;
Les bœufs plus vigoureux ne pouvant faire un pas
Restent ensevelis sous d'accablants frimas.
Les cerfs, entre eux serrés contre le froid extrême,
Succombent, en dépit de ce vain stratagème,
Et sur la neige à peine on voit percer leurs dards ;
Contre tous ces dangers pour eux point de remparts.
Pour les prendre, il ne faut ni meute redoutable
Ni de pièges nombreux l'appareil formidable.
De ces sauvages lieux le barbare habitant
Les a bientôt percés de son glaive sanglant ;
Dans le fond de son antre il traîne sa victime.
Tous ces hommes grossiers que le péril anime,
Sous terre ont leur demeure où des arbres entiers
Sont transportés par eux ; là, sur d'ardents brasiers
Ils font tous les apprêts de leur festin immense.
Dans le jeu, jour et nuit, s'use leur existence :
Et leur aigre boisson, fausse image du vin,
D'égayer leurs repas est l'unique moyen.
Ainsi vivent entre eux, dans ces tristes contrées,
Ces peuples dont les mœurs ne sont point éclairées,
Qui, pour se prémunir, contre un froid rigoureux,
Empruntent leur fourrure aux ours grossiers comme eux

Afin que les toisons soient blanches et moelleuses,
Évite des buissons les touffes épineuses,
Et que, pour ton troupeau, les plus arides prés
Aux plus riches par toi soient toujours préférés.
— Un bélier parut-il aussi blanc que l'ivoire,
Si sur sa langue on voit une tache un peu noire,
Du bercail garde-toi d'en faire un étalon ;
Autrement ses enfants auront sur leur toison
Des taches présentant une même nuance.
Ce fut ainsi, d'après la publique croyance,
Que Pan, d'une toison ayant pris la blancheur,
O Phébé ! put un jour triompher de ton cœur,
Et qu'à son doux appel répondit ta tendresse !

D'un laitage excellent si le prix t'intéresse,
De lotos, de cytise, engraisse tes brebis ;
Assaisonne de sel les mets par elle pris.
Il irrite leur soif, enrichit leur mamelle
D'un lait doux que relève une saveur nouvelle.
D'une mère plusieurs séparent le chevreau.
Du lait trait le matin, le lait le plus nouveau,
Dès l'aurore, une part se transporte à la ville ;
L'autre se convertit en un fromage utile
Qu'on sale et prudemment qu'on garde pour l'hiver.

Le chien est pour son maître un serviteur bien cher.
Que le lévrier de Sparte et le dogue d'Épire,
De pain, de petit lait, qu'ensemble l'on fait cuire.
Par ta main généreuse amplement soient nourris.
Avec eux tu ne peux jamais être surpris
Par un loup affamé, par un voleur avide,
Ni par l'agression d'un ennemi perfide.
Ils t'aideront à prendre ou le lièvre ou le daim
Et d'un âne sauvage à faire ton butin.
Ils forceront pour toi, dans sa sombre retraite,
L'énorme sanglier prompt à leur tenir tête ;
Et de leurs aboiements suivi dans les forêts,
Le cerf se jettera de frayeur dans les rets.

Des étables surtout éloigne les reptiles,
De tes divers troupeaux voisins toujours hostiles.
Du galbanum contre eux utilise l'odeur,
Ou du cèdre brûlant répands-y la vapeur.
Dans la crèche parfois se cache une vipère ;
Évite de son dard l'atteinte meurtrière.
La couleuvre est encore un hôte dangereux,
Qui se glisse dans l'ombre en replis tortueux.
Contre toi n'attends pas que sa tête se dresse,
Et d'un bâton armé, pendant qu'avec vitesse
En cercles ondoyants elle fuit ton courroux,

Frappe-la ; quand son corps accablé sous tes coups
En tronçons douloureux se traîne et se retire,
Qu'un dernier coup plus fort l'atteigne et qu'elle expire.

Les marais de Calabre aussi sont infestés
De venimeux serpents encor plus redoutés.
Leur corps est recouvert d'écailles éclatantes
Et leur ventre émaillé de nuances brillantes.
Quand les sources partout coulent abondamment,
Et qu'en tous lieux la pluie entre profondément,
Ce serpent dans les lacs établit sa demeure.
Là, sa voracité s'assouvit à toute heure
D'innombrables poissons promptement dévorés.
L'été brûlant a-t-il desséché les marais ?
Les yeux étincelants, le monstre alors s'élance,
Et partout la terreur suit de près sa présence.
Tourmenté par la soif qu'irrite la chaleur,
Il ravage les champs qu'il parcourt en fureur.
Me préservent les Dieux de goûter sous l'ombrage,
Sur un lit de gazon, dans un riant bocage,
L'attrayante douceur d'un paisible sommeil,
Lorsque, non loin de moi, se dressant au soleil,
Ce dangereux serpent, fier de sa peau nouvelle
Et du brillant éclat qui se reflète en elle,
Promène autour de lui son regard menaçant
Et montre un double dard qu'il agite en sifflant !

Apprends aussi de moi les causes déplorables
Des maux qui des troupeaux dépeuplent les étables.
De la gale parfois apparaît le fléau,
Quand des brebis la pluie a pénétré la peau,
Ou lorsque, après la tonte, une sueur épaisse
Sur la peau se répand, sans qu'alors on s'empresse
D'y faire une abondante et forte ablution,
Surtout quand d'une ronce on voit l'érosion.
Pour prévenir le mal, baigne-les d'une eau pure.
Que le bélier chargé d'une épaisse fourrure
Dans un fleuve par toi soit prudemment plongé.
D'autres, de sa toison quand il est dégagé,
Lui frictionnent le corps avec du marc d'olive ;
Ou, pour donner au sang une action plus vive,
Lui font sur tout le corps une forte onction
D'un mélange de poix, d'ellébore et d'oignon.
Un moyen sûr aussi, c'est de vider l'ulcère.
Le mal resté sans soins s'aggrave et dégénère.
Appelé promptement, un adroit médecin,
Sans attendre du Ciel un secours incertain,
Quand la douleur du corps est vive, exaspérée,
Que la moelle des os en paraît pénétrée,
Sans retard de la fièvre arrêtera l'accès :
On y parvient de suite avec un plein succès,
Au pied de l'animal si l'on ouvre une veine.

Ce remède du mal rend la cure certaine.
Il est surtout connu de ces peuples divers
Qui des pays du nord habitent les déserts
Et qui mêlent au lait, leur boisson ordinaire,
Le sang de fiers coursiers, leurs compagnons de guerre.

Quand une brebis cherche un ombrage écarté,
Ou de l'herbe, sans faim, goûte l'extrémité,
Quand, débile, elle tombe au sein de la prairie,
Ou revient tristement seule à la bergerie,
Qu'elle meure à l'instant : cet acte rigoureux
Sauvera le troupeau d'un mal contagieux.

Les orages divers, qui sur les mers profondes
Vers d'abruptes rochers précipitent leurs ondes,
Sont moins nombreux encor que les cruels fléaux
Qui dépeuplent les champs, déciment les troupeaux.
Les ravages affreux des pestes meurtrières
Moissonnent quelquefois des familles entières.

O rives du Timave ! ô lieux jadis charmants,
Si peuplés de bergers, de troupeaux florissants !
Montrez-nous aujourd'hui vos campagnes désertes :
Dans vos champs désolés que d'affligeantes pertes !
L'automne, de l'été reproduisant l'ardeur,
De la contagion propageait la fureur :

Tout était infecté, l'air, les eaux, les herbages ;
Les animaux des champs et les bêtes sauvages
Ne pouvaient échapper à ce funeste sort,
Et sous divers aspects se présentait la mort.
D'abord, un feu secret courait de veine en veine ;
Les membres amaigris se soutenaient à peine ;
Un liquide brûlant jusqu'aux os épanché
Dévorait lentement l'animal desséché.
Souvent même aux autels la victime amenée
Et de bandeaux sacrés à peine couronnée,
De la peste éprouvant l'effet avant-coureur,
Tombait, trompant la main du sacrificateur.
Si le glaive atteignait la victime expirante,
Le feu, sans consumer sa dépouille sanglante,
Un instant allumé, promptement s'éteignait,
Et le prêtre impuissant en vain l'interrogeait.
Parfois, quand la victime avait été frappée,
La terre d'un sang noir à peine était trempée.

Cependant tout périt dans les prés, dans les champs.
De leur jeune vigueur jadis resplendissants,
Les taureaux sont frappés au milieu des prairies,
Et les divers troupeaux au sein des bergeries ;
Le chien meurt, de la rage éprouvant le tourment,
Et le porc de la toux subit l'étouffement.

Le coursier que jadis illustra la victoire,
Qui sortait de la lice environné de gloire,
Succombe, en oubliant les luttes qu'il aimait,
L'herbe et le clair ruisseau qui le désaltérait.
L'air triste maintenant et l'oreille baissée,
Du pied frappant le sol, la poitrine oppressée,
Il a le corps baigné d'une froide sueur,
D'un mal contagieux funeste avant-coureur.
Mais son état s'aggrave et de fâcheux présages
Du fléau qui l'atteint prédisent les ravages.
Ses flancs sont agités de fiévreux mouvements
Et de sa gorge il sort de sourds gémissements.
Un sang épais et noir jaillit de sa narine
Et de son corps mourant atteste la ruine.
Cependant un vin pur dans sa gorge versé
Semble un peu ranimer l'animal affaissé ;
Mais ce calme trompeur se changeant en délire,
—(Dieux! de pareils malheurs préservez notre empire!)—
Le malade exalté, dans ses transports nouveaux,
De son corps déchiré disperse les lambeaux.

Vois ce taureau nerveux qui sillonne la plaine
Et fume sous le poids du soc pesant qu'il traîne ;
Du mal contagieux atteint subitement,
Il tombe... et meurt, poussant un long mugissement.

Son compagnon qu'accable une mort si cruelle
S'éloigne tristement de son ami fidèle
Qui n'a pu terminer le sillon commencé,
Et son maître le suit de douleur oppressé !
— Aux troupeaux languissants la riante verdure,
L'ombrage des forêts, l'eau d'une source pure,
Tout est indifférent, rien n'a d'attrait pour eux.
Leurs flancs sont desséchés ; de leurs stupides yeux
Les regards étonnés semblent fuir la lumière.
Et leur tête s'abaisse et penche vers la terre.
A quoi leur ont servi tant de rudes travaux ?
Comment ont-ils pour l'homme affronté tant de maux ?
Que leur sert-il d'avoir, sur un sol indocile,
Creusé de forts sillons pour le rendre fertile ?
Pourtant ce ne sont point les somptueux repas,
Ni les vins recherchés, ni les mets délicats
Dont l'attrayant poison a corrompu leurs veines ;
L'eau d'un fleuve rapide ou des claires fontaines,
Le feuillage des bois, l'herbe fraîche des prés,
De leurs simples repas ont seuls fait tous les frais :
Chez eux, de vains projets, d'importunes alarmes
N'ont jamais du sommeil interrompu les charmes.

On prétend qu'en ces lieux à la peste livrés,
Pendant les jours de fête à Junon consacrés,
Pour mener la victime à la déesse offerte,

De deux buffles à peine on fit la découverte.
Même, dit-on encore, en ces temps désastreux,
Pour semer leurs guérets, on vit des malheureux
Se servir de râteaux à défaut d'une araire
Ou de leurs doigts sanglants égratigner la terre.
D'autres, tête baissée, humblement s'attelaient
Aux pesants chariots qu'à grand'peine ils traînaient.

Pour surprendre au bercail quelques brebis timides,
On ne vit plus la nuit rôder les loups avides ;
Un mal plus violent, plus puissant que la faim,
A leur rage opposait un invincible frein.
Les chiens, les daims, les cerfs, qu'un mal commun [rassemble,
Circulaient dans les champs, étonnés d'être ensemble.
Des habitants des mers, sur le rivage épars,
Les corps décomposés offusquent les regards ;
Les phoques évitant de funestes épreuves
Abandonnent la mer, se sauvent dans les fleuves ;
La vipère a quitté son ténébreux séjour ;
Du lieu qui la cachait l'hydre sort à son tour
Et meurt, en déroulant ses brillantes écailles.
Dans ces funestes jours de deuil, de funérailles,
L'oiseau qui dans son vol s'élançait vers le ciel
Ferme son aile et tombe, atteint d'un coup mortel.
Les troupeaux vainement changent de pâturages,

Les remèdes du mal augmentent les ravages.
— O Mélampe ! ô Chiron ! dans ces dangers pressants,
Vos habiles secours resteraient impuissants !
Du gouffre des enfers Tisiphone échappée
D'exercer sa fureur est sans cesse occupée.
La peur, le désespoir volent devant ses pas ;
Les cris de la douleur ne l'attendrissent pas.
Les victimes sans nombre autour d'elle entassées
Par sa tête hideuse encor sont dépassées ;
Mugissements plaintifs, bêlements des troupeaux,
D'un lugubre concert fatiguent les échos ;
Dans les champs, au bercail, sous cette main cruelle,
Des cadavres nombreux la masse s'amoncelle :
De miasmes impurs l'air se trouve infecté :
Tout accroît de la mort l'affreuse activité.
De la peau, des toisons la dépouille altérée
Doit avec la victime être vite enterrée.
Malheur à qui voudrait s'en faire un vêtement !
Quel repentir suivrait cet usage imprudent !...
Son corps se couvrirait de pustules ardentes
Et, bientôt inondé de sueurs purulentes,
Par le simple contact de tissus dangereux,
Brûlerait, consumé d'inextinguibles feux.

FIN DU TROISIÈME LIVRE

LES

GÉORGIQUES

LIVRE QUATRIÈME

LES ABEILLES

Argument. — Dans ce IVe livre, consacré aux abeilles, Virgile résume, en apiculteur habile, ce qu'ont écrit Aristote, Varron et le poëte grec Nicandre sur le même sujet. — Introduction. — Invocation ou dédicace à Mécène. — I. Emplacement et mode de construction des ruches. — II. Arbrisseaux et fleurs les plus convenables à mettre à leur portée. — III. Émigration ; combats des abeilles ; leurs différentes espèces. — IV. De la meilleure reine : conduite des abeilles dans l'intérieur de leurs ruches et des lois établies pour le gouvernement de leur état-modèle ; comment on peut retenir les abeilles ; jardin et fleurs. — V. Épisode du vieillard de Tarente ; mœurs des abeilles ; ont-elles une âme ? — VI Récolte du miel ; maladies des abeilles ; des remèdes. — VII. Renouvelle-

ment des essaims. — VIII. Miraculeux moyen de les réparer lorsque toute l'espèce a péri ; épisode d'Aristée ; mort d'Eurydice ; descente d'Orphée aux enfers ; épilogue ; date de l'époque où Virgile composait ou terminait ses Géorgiques, l'an 724 de Rome, au moment où Octave, après la victoire d'Actium, était passé d'Egypte en Syrie pour régler le gouvernement de cette province.

Poursuivant mes travaux, je vais chanter le miel,
Ce doux produit des fleurs, cet heureux don du Ciel.
Mécène, honore-moi d'un regard favorable,
Et daigne me prêter un appui secourable.
Des abeilles je peins les soins industrieux,
L'intrépide valeur, les instincts belliqueux ;
Puissé-je, grâce aux Dieux, en traçant leur histoire,
D'un modeste sujet tirer beaucoup de gloire !

Que l'asile, où par toi tes essaims sont admis,
Soit commode et placé loin des vents ennemis,
Afin qu'à leur retour dans leur logis paisible,
Pour eux, en tous les temps, il puisse être accessible.
Prends soins d'en éloigner le chevreau pétulant,
L'importune brebis et son agneau bêlant ;
Et ne permets jamais que la génisse errante
Vienne y fouler les fleurs, brouter l'herbe naissante.

Interdis-en l'approche à l'avide lézard
Dont la peau d'un beau vert réjouit le regard ;
A la guèpe, aux oiseaux, race à nuire obstinée
Qui déclare à l'abeille une guerre acharnée ;
A Progné, qui d'un sang versé par sa fureur
Porte sur elle encor le signe accusateur.
Partout ces ennemis exercent leur ravage ;
De l'abeille elle-même ils font un grand carnage
Et, d'un large butin enrichissant leurs nids,
Vont d'un ample repas réjouir leurs petits.

Il faut placer la ruche auprès d'une onde pure
Ou d'un ruisseau fuyant à travers la verdure ;
Et que ses habitants trouvent sous un palmier
L'ombre qui les invite à s'y réfugier.
Dirigés par leur Roi qui s'avance à leur tête,
Quand les nouveaux essaims sortant de leur retraite
Se livrent au printemps à des ébats joyeux,
Que l'agrément du site encourage leurs jeux.

Les débris d'un vieux saule ou quelques blocs de
[pierres,
Dans le cours d'un ruisseau, sont des ponts nécessaires
A ceux que de grands vents dans les eaux ont jetés.

Les périls du naufrage une fois écartés,
Ces points de ralliement leur deviennent utiles
Et pour les naufragés offrent d'heureux asiles
Où leurs ailes pourront à l'air se déployer,
Se sécher au soleil et de nouveau briller.
Que le thym odorant non loin de là fleurisse ;
Qu'à son parfum celui du serpolet s'unisse ;
Et que la violette, humble et modeste fleur,
Exhale, en un sol frais, son agréable odeur.

Que dans un tronc vieilli la ruche soit creusée,
Ou d'un flexible osier qu'elle soit composée ;
D'un mastic onctueux chaque fente a besoin
Qu'on la ferme toujours avec beaucoup de soin.
On ne doit y laisser qu'une étroite ouverture
Et craindre les écarts de la température.
S'il durcit en hiver, le miel coule en été,
Et par toi ce danger doit être redouté.
De ces utiles soins une abeille attentive,
Quand ils sont négligés, prend l'initiative.
Dans ce but, elle fait ample provision
D'un enduit préparé pour oindre sa maison.
Souvent même, dit-on, c'est au sein de la terre
Qu'un essaim va chercher un abri solitaire
Ou dans un arbre creux que le temps a rongé,
Heureux contre le froid de s'y voir protégé !

Afin qu'en son logis l'essaim soit plus à l'aise,
Couvre-le de feuillage ou bien de terre glaise.
Mais l'if est pour l'abeille un voisin dangereux :
Elle redoute aussi l'air d'un marais fangeux.
Loin d'elle à ton foyer fais rougir l'écrevisse ;
Qu'enfin dans son séjour jamais ne retentisse
Des échos indiscrets l'infatigable bruit.
Mais devant le soleil le triste hiver s'enfuit ;
Au souffle du printemps la nature s'éveille
Et rend a ses travaux la diligente abeille.
Dans les bois, dans les champs qu'elle aime à parcourir,
On la voit constamment ardente à recueillir
Le doux extrait des fleurs dont le parfum l'attire.
Riche de son butin, l'abeille se retire,
Heureuse, en retrouvant ses pénates chéris,
De vaquer aux travaux par son art entrepris
Et de continuer à sa tendre couvée
Les soins dont son absence un moment l'a privée.

De la ruche échappé, vois-tu ce jeune essaim
En groupe vers le ciel prendre un essor soudain
Et flotter dans les airs comme un léger nuage?
Suis son vol ; il recherche un abri de feuillage
Sous lequel tu devras prudemment l'attirer.
Répands-y les parfums qui peuvent l'y fixer,

Ceux de la paquerette unie à la mélisse.
Il faut que sous ta main fortement retentisse
Le son de la cymbale ou celui de l'airain ;
Ce bruit a sur l'abeille un pouvoir souverain.
Tu reverras bientôt la troupe fugitive,
Sous le toit parfumé qu'une main attentive
Pour elle a préparé, venir joyeusement
Prendre possession du nouveau logement.

Mais entre deux essaims parfois la guerre éclate.
— De fuir un tel fléau quel peuple, hélas ! se flatte ?
Sur les pas de leur Reine, à de rudes combats
Volent sans hésiter d'intrépides soldats.
Leur murmure est semblable au bruit de la trompette
Et leur valeur n'a point d'obstacle qui l'arrête.
Vivement agités, à défaut d'étendards,
Ils entourent leur chef, ils aiguisent leurs dards ;
Courant à l'ennemi, chacun avec audace
Par des bruits provoquants l'insulte et le menace.
Alors qu'a retenti le signal du combat,
Les guerriers, que du jour anime encor l'éclat,
S'élancent pleins d'ardeur et la lutte s'engage.
On se heurte, on se mêle, et leur bouillant courage
Jonche partout le sol de morts et de blessés ;
De la grêle, en tombant, les grains sont moins pressés.
On distingue les rois à l'éclat de leurs ailes,

A leur valeur au sein de leurs guerriers fidèles,
Car dans un faible corps brille une noble ardeur ;
Chacun de son rival brûle d'être vainqueur.
Sur eux qu'on jette un peu de sable et de poussière,
A l'instant cessera leur fureur meurtrière.

As-tu neutralisé ce conflit belliqueux ?
Fais mourir des deux rois le moins brave à tes yeux ;
Il serait dans l'État un monarque inutile.
Son air peu distingué, sa marche difficile,
Ce corps lourd dont il traîne avec peine le faix,
A ta juste rigueur le désignent assez.
Mais son heureux vainqueur se distingue au contraire
Par son brillant éclat, son allure guerrière ;
A gouverner la ruche il a les plus grands droits.
Chaque parti diffère autant que les deux rois.
Les sujets du vaincu, tristes de leur défaite,
Dans leur extérieur n'ont rien qui la rachète ;
Leur couleur est très-sombre et leurs traits sont hideux :
D'un obscur voyageur ils ont l'aspect poudreux.
Des vainqueurs, au contraire, on admire la race :
L'or, en divers endroits, brille sur leur cuirasse ;
Leur miel, pour sa douceur, est justement vanté
Et peut d'un vin trop dur corriger l'âpreté.

Quand tu vois qu'un essaim dans l'air joue et s'agite,

Sans montrer dans quel but il déserte son gîte,
Son travail ordinaire et ses rayons de miel,
Le rendre à ses foyers est fort essentiel.
Il faut, pour l'y fixer, du Roi couper les ailes.
Tu verras ses sujets, à leur poste fidèles,
De suite abandonnant tout projet de départ,
De la rébellion rejeter l'étendard.
Que tes ruches aussi par toi soient entourées
De ces fleurs par l'abeille en tout temps préférées ;
Et de sa faux armé, l'humble Dieu des jardins
Contre leurs ennemis défendra tes essaims.

Dans ton zèle, explorant les montagnes voisines,
Prends-y des fleurs, des pins pourvus de leurs racines :
Près de la ruche ainsi tu les transplanteras.
Avec soin, chaque jour tu les arroseras :
Et de tous ces travaux tes abeilles joyeuses
Sauront récompenser tes mains laborieuses.

Si mon navire était moins rapproché du port,
Imprimant à ma course un plus puissant effort,
Je voudrais des jardins célébrer la culture
Et montrer ce que l'art ajoute à la nature.
Des rosiers de Pestum je chanterais les fleurs
Qui font briller deux fois leurs riantes couleurs ;
La chicorée heureuse en se baignant d'eau pure ;

Le ruisseau qu'embellit du persil la verdure;
Le tortueux concombre et ses flancs arrondis
Étalant leur grosseur sur les gazons fleuris.
Pourrais-je t'oublier, ô toi ! flexible acanthe ;
Narcisse, dont la fleur est à s'ouvrir si lente ;
Myrte, aimé des ruisseaux et chéri des amants,
A qui la beauté doit ses plus doux ornements !

Près des lieux qu'embellit la superbe Tarente,
Que le Galèze arrose et dont l'eau bienfaisante
Du pays qu'il parcourt fertilise les champs,
Un vieillard cultivait quelques pauvres arpents
D'un terrain dès longtemps rebelle à la charrue.
Y propager la vigne était peine perdue ;
Le sol s'y refusait à nourrir des troupeaux.
Le vieillard, toutefois, constant dans ses travaux,
De légumes choisis, de lis et de verveine
Essaya la culture en son petit domaine.
Encouragé bientôt par ses premiers succès,
Il étendit plus loin ses rustiques essais.
Heureux des résultats de sa persévérance,
D'un roi même il croyait égaler l'opulence.
Les saisons le dotaient de leurs premiers produits,
Le printemps de ses fleurs, l'automne de ses fruits.
De mets non achetés, apportés sur la table,
Le goût lui paraissait d'autant plus agréable

Quand l'hiver sous la glace enchaînait les ruisseaux,
De l'acanthe il pliait les flexibles rameaux,
Et des zéphirs trop lents accusait la paresse :
Ou, de féconds essaims exploitant la richesse,
D'un miel dont la couleur avait l'éclat de l'or
Recueillait avec soin le liquide trésor.
Des tilleuls et des pins l'utile voisinage
Offrait à son repos un agréable ombrage.
Ses vieux ormeaux semblaient sous sa main rajeunir,
Et d'un poirier sauvage il savait recueillir,
En greffant ses rameaux, des poires excellentes.
Aux buveurs altérés par des chaleurs brûlantes,
Ses platanes offraient un abri plein d'attraits,
Où, la coupe à la main, ils buvaient un vin frais.

Mais d'un sujet restreint respectant la limite,
J'en laisse, en ce moment, à quelqu'autre la suite.
Je dirai des essaims les instincts merveilleux
Dont Jupiter dota ce peuple industrieux,
Pour le récompenser d'avoir, à sa naissance,
Du jeune Roi du ciel alimenté l'enfance.

D'après les réglements dans la ruche observés,
Tous les enfants y sont en commun élevés ;
On y vit sous les lois de la même patrie,
Et sous le même toit la peuplade est unie.

Conservant pour l'hiver les produits de l'été,
On consomme en commun ce qu'on a récolté.
Des emplois chez l'abeille est réglé le partage,
Et chacune avec soin s'applique à son ouvrage.
Des vivres celles-ci font la provision ;
D'autres de jeunes fleurs font une ample moisson,
Et d'un mastic qu'on mêle aux larmes du Narcisse,
De la cire avec art cimentent l'édifice.
Aux so ns de la couvée il faut aussi pourvoir,
Car elle est de l'État le précieux espoir.
A la porte d'entrée une garde établie
Observe les signaux du vent et de la pluie.
C'est là qu'à leur retour de quelque champ voisin,
Des abeilles pliant sous le poids du butin
Viennent de leur fardeau déposer la richesse ;
De les en alléger promptement on s'empresse.
On chasse du logis le frelon paresseux,
De la table d'autrui parasite fâcheux.
D'un travail incessant la vive ardeur s'allume,
Et de l'odeur du thym la ruche se parfume.

Les Cyclopes vaillants, sur l'enclume baissés,
A forger le tonnerre ainsi sont empressés.
Les soufflets à grand bruit aspirent et vomissent
L'air excitant le feu des fourneaux qui mugissent.
Dans l'onde frémissante on plonge un fer brûlant ;

Par un puissant effort les marteaux s'élevant
Tombent de tout leur poids sur l'enclume bruyante
Et forgent des métaux la masse étincelante.
L'Etna lui-même en est fortement ébranlé.
Si l'humble objet au grand peut être assimilé,
Des abeilles telle est l'ardeur infatigable.
Dans l'œuvre qu'accomplit leur instinct admirable,
Aux vieilles doit échoir l'ouvrage intérieur.
Les jeunes au dehors s'en vont de fleur en fleur
Butiner les trésors qu'enferme leur calice ;
Et des rayons de miel l'élégant édifice
Étonnera plus tard les regards curieux.
Après avoir, le jour, exploré divers lieux,
Les membres fatigués, les jeunes voyageuses
Viennent se reposer de leurs courses nombreuses.
Elles n'ont oublié ni le thym odorant,
Ni le tilleul fleuri, ni le jaune safran.

Du travail, du repos, on fait la part égale.
Le jour parait ; alors la troupe matinale
A la porte s'élance ; elle revient le soir,
D'un utile repos goûtant le doux espoir.
Aux heures de la nuit règne un profond silence.
S'il cesse au moindre bruit, bientôt il recommence,
Et tout ce peuple alors d'un sommeil bienfaiteur
Savoure jusqu'au jour l'effet réparateur.

Parait-on menacé d'un grand vent, de la pluie ?
La peuplade au logis sagement se replie ;
Et de tout long trajet afin de s'affranchir,
A la source voisine aime à se rafraîchir.
L'abeille, en se lestant avec un grain de sable,
Peut éviter des vents le souffle redoutable.
C'est ainsi qu'à sa barque un prudent nautonier
Imprime l'équilibre et prévient le danger.
En observant les mœurs de l'abeille, on s'étonne
Que jamais à l'amour elle ne s'abandonne.
De ses chastes vertus telle est l'austérité :
Les plaisirs de l'hymen et sa fécondité
Sont pour elle inconnus, et, pour se reproduire,
C'est sur des arbrisseaux que sa trompe retire,
Pour les rendre féconds, des germes merveilleux ;
Ils deviendront un jour un peuple industrieux,
Dont le monarque, au sein de son peuple paisible,
Sera pour ses sujets aussi bon qu'accessible.

De l'abeille parfois, en errant dans les champs,
L'aile frêle se brise à des cailloux tranchants ;
Sous son fardeau souvent elle tombe expirante,
Pour ses nobles travaux tant son âme est ardente !
De l'abeille les jours sont assez limités,
Et leur cours rarement dépasse sept étés.
Mais de ce peuple heureux la race est immortelle.

Des caprices du sort aussi triomphe-t-elle,
Et l'enfant voit souvent l'aïeul de ses aïeux.
Nul peuple envers son roi n'est plus respectueux.
Qu'on parcoure l'Égypte ou la vaste Libye,
On ne voit nulle part la loi mieux obéie.
Le Roi meurt-t-il ? — Bientôt, désordre universel :
On brise les rayons, on pille aussi le miel,
Jusqu'à ce qu'on ait fait le choix d'un autre maître ;
Par un flatteur murmure on vient le reconnaître
Et c'est ainsi qu'on rend hommage à son pouvoir.
Il est de ses sujets et l'idole et l'espoir.
Les abeilles lui font un trône de leurs ailes :
Et quand la guerre éclate, à leur poste fidèles,
Pour défendre ses jours, ses soldats valeureux
De leur corps lui feront un rempart généreux.

Révélant dans l'abeille une essence divine,
Ce noble instinct trahit sa céleste origine.
Le Créateur remplit de sa divinité,
De la terre, des mers, des cieux l'immensité.
L'homme et les animaux à son pouvoir sublime
Doivent ce souffle heureux qui partout les anime ;
Ce souffle merveilleux à chaque être donné,
La mort le rend aux Dieux dont il est émané ;
Il est toujours vivant, et, franchissant l'espace,
Dans les astres, au ciel, il revient prendre place.

Veux-tu, de tes essaims visitant les logis,
Recueillir de leur miel les opulents produits ?
D'un tison allumé que ta main soit armée ;
Les abeilles bien vite en fuiront la fumée
Et te délivreront d'un bourdonnant essaim
Dont le dard est pourvu d'un dangereux venin.
Deux fois l'an, les rayons de leur miel se remplissent
Et de ce doux trésor doublement t'enrichissent.
Quand Taygète, hors des mers, paraît à l'horizon
Et plonge tristement dans leur gouffre profond,
De l'abeille tu dois redouter la vengeance,
Car un prompt châtiment punirait ton offense ;
Tu la verrais sur toi s'élancer sans retard,
Laissant dans ta blessure et sa vie et son dard.

Crains-tu pour tes essaims la saison rigoureuse
Et de leur dénûment l'influence fâcheuse ?
Prends soin de parfumer leur ruche avec du thym.
Si le lézard a fait de leur miel son butin,
Tu peux leur enlever une cire inutile.
Que d'ennemis ligués pour troubler leur asile !...
La guêpe parasite et le frelon bruyant,
Fier de son aiguillon et de miel très-friand ;
Le cloporte s'y cache, en fuyant la lumière,
Et l'araignée y file une toile légère.

Mais plus l'abeille a vu s'amoindrir ses trésors,
Plus son travail s'accroit, plus grands sont ses efforts.

L'abeille est-elle en proie à quelque maladie ?
(Elle est de maux nombreux, comme nous, poursuivie),
A des signes certains on le reconnaîtra ;
Son corps terne, amaigri, d'abord te le dira.
De la mort si quelqu'une enfin subit l'atteinte,
On l'emporte au dehors de la commune enceinte,
Et d'un convoi funèbre on lui fait les honneurs.
Du froid ou de la faim éprouvant les rigueurs,
Sur le seuil de leur porte on les voit abattues,
Ou se tenant aux murs tristement suspendues ;
La ruche retentit d'un murmure bruyant,
De la douleur publique écho retentissant.

Ainsi du bruit des vents les bois au loin frémissent ;
De la mer agitée ainsi les flots mugissent ;
De la fournaise encor tels bouillonnent les feux.

S'il faut les affranchir d'un mal contagieux,
Brûle du galbanum la racine odorante ;
Soutiens de tes essaims la force défaillante
En leur servant du miel à l'aide d'un roseau ;
Et, pour rendre plus sain leur régime nouveau,
Qu'on ajoute du thym, des roses desséchées,

Avec des noix de galle avec grand soin hachées ;
Puis de la centaurée employant la saveur,
Qu'on y mêle un vin doux qu'épaissit la chaleur.
D'une autre plante aussi l'usage est salutaire ;
Du lieu qui la produit on a soin de l'extraire
Quand de faucher les prés arrive la saison.
Du Mella tortueux elle porte le nom,
Et de ses rejetons la famille nombreuse
Doit au pays natal sa sève vigoureuse.
L'éclat de l'or couronne et distingue sa fleur,
Et d'un brun violet sa feuille a la couleur.
Sur les bords du Mella cette plante est cueillie ;
Dans un vin parfumé sa racine bouillie
Présente à chaque abeille un utile aliment
Fortifiant du corps l'état convalescent ;
Afin qu'à s'en nourrir elle soit excitée,
Près de la ruche, il faut la mettre à sa portée.

Si quelque grand fléau frappant tous tes essaims,
De les renouveler te ravit les moyens,
D'un berger d'Arcadie apprends la découverte
Qui vint le consoler d'une aussi grande perte,
Quand du sang corrompu de ses jeunes taureaux
Il vit renaître, un jour, plusieurs essaims nouveaux.
De ces faits, dont on a conservé la mémoire,
Je vais te raconter la véridique histoire.

Du pays que le Nil de ses flots rend fécond,
En le couvrant au loin d'un bienfaisant limon,
Les heureux habitants, sur des barques rapides,
Vont côtoyer les bords de campagnes splendides.
Avant de parcourir les champs Égyptiens,
Ce fleuve a visité les peuples Indiens ;
En terminant son cours, au sein des mers profondes
Par sept bouches il va précipiter ses ondes.
Chez ces peuples divers, de ces faits merveilleux
On garde un souvenir presque religieux.
D'un procédé qu'on suit avec tant d'avantage,
Tout à l'homme des champs recommande l'usage.
Choisis pour cet objet un local resserré,
De quatre murs couverts prudemment entouré ;
Qu'à chaque face en outre on ouvre une fenêtre
Par où, dans cet endroit, la lumière pénètre.
Le jour obliquement devra s'y diriger.
D'un taureau de deux ans qu'il faut se procurer,
Et dont la jeune corne à se courber commence,
Quelque vive que soit alors sa résistance,
Comprime fortement la respiration.
Continuant alors cette opération,
Accable sous tes coups la victime atterrée,
Ayant soin que sa peau n'en soit pas déchirée.
Sur un lit d'herbe fraîche et de thym composé,

Que son corps refroidi soit par toi déposé,
Quand zéphyr de son aile effleure l'onde pure,
Mais avant que de fleurs se pare la verdure,
Avant que l'hirondelle, avec des chants joyeux,
Suspende sous nos toits son nid ingénieux.

Les humeurs qui du corps de l'animal fermentent,
Par un prodige étrange, en peu de temps présentent
D'informes avortons un innombrable essaim,
De membres incomplets assemblage incertain.
De leurs pieds par degrés la forme se dessine,
Et leur aile plus tard, sous l'œil qui l'examine,
Croît, et rapidement va prendre son essor.
Dans la ruche déserte, ainsi l'on peut encor
D'un essaim rétablir la peuplade nombreuse.
Moins épaisse, en tombant, est la pluie orageuse ;
Moins nombreux sont les traits que, de son bras nerveux,
Lance à ses ennemis le Parthe belliqueux.

O Muse, à qui doit-on la découverte heureuse
Dont je viens de conter l'histoire merveilleuse ?

De ses essaims détruits déplorant le malheur,
Dans l'espoir de calmer sa cuisante douleur,
Aristée avait fui les rives du Pénée.

Vers la source du fleuve, à sa mère étonnée
Sa voix en gémissant fit entendre ces mots :
« Cyrène, dont la grotte est au fond de ces eaux,
Avec le sang des Dieux si tu fis alliance,
Au divin Apollon si je dois ma naissance,
Pourquoi suis-je frappé d'un destin rigoureux?
Du bonheur d'être un jour un habitant des Cieux,
Pourquoi donc m'offrais-tu, dès ma tendre jeunesse,
Le séduisant espoir, la brillante promesse?
Mais, au lieu de jouir des délices du Ciel,
Je possédais les biens d'un vulgaire mortel ;
Mes rustiques labeurs avaient pour récompense,
Près de mes chers essaims, une douce existence.
Hélas ! tous mes essaims sont perdus sans retour,
Et ton fils, malheureux objet de ton amour,
Se voit privé des biens qui faisaient sa richesse.
Ah ! s'il en est ainsi, complète ma détresse,
Arrache mes vergers, fais périr mes troupeaux,
Embrase mes moissons, fruits de si longs travaux ;
Pour détruire ma vigne, arme-toi de la hache,
Puisque à mes intérêts il n'est rien qui t'attache ! »

Cyrène, en écoutant les plaintes de son fils,
S'émeut des maux par lui si vivement sentis.
Des moutons de Milet ses nymphes autour d'elle
Filaient sur leurs fuseaux les laines avec zèle;

Ces laines de l'azur avaient pris la couleur.
Et sur un cou d'ivoire éclatant de blancheur
Des nymphes ondoyait la fine chevelure :
C'étaient Drymo, Xantho, dont la belle tournure
Et les piquants attraits appelaient tous les yeux ;
Phylodore, et Lygée au souris gracieux ;
La blonde Lycoris, Cydipe que signale
De sa jeune beauté la froideur virginale ;
Clio vive, enjouée, et Béroé, sa sœur ;
L'art de leurs vêtements nuançait la couleur.
On y voyait Opis, l'agile Déïoppée,
Aréthuse à la chasse autrefois occupée.

Clymène racontait à ce groupe joyeux
Les amoureux exploits des habitants des Cieux ;
De l'époux de Vénus la surveillance vaine,
Et Mars toujours épris du doux nœud qui l'enchaîne.
Des nymphes ces récits égayaient les travaux,
Sans que leur main laissât reposer les fuseaux ;
Soudain leur gaîté cesse aux plaintes qu'Aristée
Exhalait de nouveau d'une voix attristée.
A ce cri douloureux par elles recueilli,
Sur leurs sièges d'azur toutes ont tressailli.
Aréthuse, à ces mots, montre au-dessus de l'onde
Son front pur qu'embellit sa chevelure blonde.
Elle s'écrie alors : « ô Cyrène, ô ma sœur !

Ah! ce n'est pas en vain que s'alarmait ton cœur!
Sur ces bords est ton fils, l'objet de ta tendresse;
A sa mère elle-même il impute ses maux. »
« — Mon fils! conduis-le moi, qu'il vienne sous
[ces eaux,
Dit Cyrène, le voir est ma plus douce envie;
Qu'il paraisse à mes yeux, c'est moi qui l'en supplie? »
Elle dit, et prescrit au fleuve obéissant
Devant lui de s'ouvrir en deux parts, à l'instant,
Et d'offrir au jeune homme un passage facile,
Afin que de sa mère il aborde l'asile.
L'onde s'ouvre, en formant, dès le premier signal,
Au-dessus d'Aristée un dôme de cristal.
Rempli d'étonnement, il contemple, il admire
Le palais de sa mère et son humide empire;
Dans des antres profonds de grands lacs enfermés,
De bruyantes forêts, des fleuves renommés
Roulant avec fracas dans le sein de la terre,
Après avoir porté dans son vaste hémisphère
Leurs opulents trésors et la fécondité;
Le Phâse, le Lycus dans son cours emporté,
La source d'où jaillit le rapide Éripée,
L'Hyanis se brisant sur sa rive escarpée;
Le père des Romains, le Tibre impétueux,
Et dans son cours si lent l'Anio paresseux.
Comme un taureau pourvu de cornes menaçantes,

En canaux partageant ses ondes turbulentes,
Le superbe Éridan, des mers troublant les flots,
Dans leur sein, en grondant, précipite ses eaux.

Aristée entre enfin au palais de sa mère.
Quand le calme succède à sa douleur amère,
Les nymphes au jeune homme offrent de fins tissus,
Lavent ses mains d'eau pure, et leurs soins assidus
L'entourent à l'envi de parfums agréables;
Des mets les plus exquis d'autres chargent les tables.
Le vin coule, et Cyrène une coupe à la main:
« — Qu'une libation de ce nectar divin,
Dit-elle, à l'Océan par nous soit consacrée.
Quant aux nymphes, ses sœurs, qui dans chaque contrée
Ont sur les bois, les eaux, un pouvoir protecteur,
Qu'un hommage pareil s'élève en leur faveur. »
Elle dit. — Sur la flamme une coupe est versée;
La flamme vers le ciel trois fois s'est élancée.
A ce présage heureux, Cyrène au même instant
Fait entendre à son fils ce discours rassurant:

« Un gouffre que comprend des mers le vaste empire,
Est l'asile profond où le soir se retire
Protée, adroit devin, de son art orgueilleux,
Que traînent sur son char des phoques monstrueux.
A cette heure il se rend dans le port d'Émathie,

Afin de visiter Pallène, sa patrie.
Nous respectons en lui son rang, son nom sacré,
Et par le vieux Nérée on le voit vénéré ;
Car son œil vigilant sous son regard rassemble
Le passé, le présent et l'avenir ensemble.
Neptune l'a choisi pour garder sur les eaux
Et les phoques hideux et ses nombreux troupeaux.
Si tu veux de tes maux connaître le remède,
Il faut saisir Protée et qu'à ta force il cède.
Des supplications ne sauraient le fléchir,
Et c'est en l'enchaînant qu'on le fait obéir.
Ses ruses ne seront qu'une vaine ressource.....
Le soleil ayant fait la moitié de sa course,
Quand le gazon languit, flétri par la chaleur,
Que les troupeaux à l'ombre appellent la fraîcheur,
Mes mains te conduiront au solitaire asile
Où le vieillard lassé goûte un sommeil tranquille.
Surprends-le brusquement, et qu'il soit enchaîné.
Pour briser ses liens, dans sa rage obstiné,
Aussitôt il prendra les formes effroyables
D'un tigre, d'un lion, d'animaux redoutables
Rugissant de fureur, prêts à te dévorer.
Tantôt flamme légère, onde prête à couler,
A ta puissante étreinte il voudra se soustraire ;
Dans des nœuds plus étroits que ta main le resserre,
Jusqu'à ce que, vaincu dans son dernier effort,

Il redevienne enfin ce qu'il était d'abord. »

Elle dit, et sur lui verse à flots l'ambroisie,
Douce émanation d'une essence choisie.
Ces parfums d'où s'exhale une suave odeur,
De ses membres encor redoublent la vigueur.

Au pied d'un vaste mont perdu dans les nuages,
Est un golfe creusé par de fréquents orages,
Où viennent s'abriter souvent les matelots
Quand ils sont menacés par la fureur des flots.
Sous l'abri d'une roche abrupte, accidentée,
C'est là que fatigué vient reposer Protée.
Cyrène y met son fils en secret à l'écart,
Et puis, dans un nuage, elle échappe au regard.
De Sirius déjà l'étoile étincelante
Lançait sur l'Indien sa chaleur accablante ;
Le soleil avait fait la moitié de son tour,
Et l'herbe languissait sous l'ardent feu du jour,
Quand Protée, avançant sur la plaine liquide,
Vint chercher le sommeil dont il était avide,
Sous l'abri protecteur de l'arbre accoutumé
Dont la douce fraîcheur l'a constamment charmé.
Des poissons qu'il conduit la troupe familière,
Bondissant près de lui, fait jaillir l'onde amère ;
Les phoques haletants sous l'ardeur du soleil

De toutes parts couchés se livrent au sommeil.
Tel qu'un pasteur qui veille, assis sur la montagne,
Quand l'étoile du soir brille sur la campagne,
Dans l'étable avec soin rappelle les taureaux ;
Tandis qu'en leur bercail les imprudents agneaux
Par des accents plaintifs, des bêlements timides,
Éveillent à l'entour la faim des loups avides ;
Tel paraissait Protée assis sur son rocher,
Veillant sur le troupeau dont il est le berger.

Aristée, épiant un moment favorable,
Avant que le vieillard que la fatigue accable
Puisse étendre à loisir ses membres affaiblis,
Sur lui se précipite en poussant de grands cris.
De lui lier les mains promptement il s'empresse,
Et pour le contenir joint la force à l'adresse.
De sa ruse ordinaire empruntant le secours,
A divers changements le vieillard a recours.
Tantôt il se transforme en animal sauvage,
Tantôt en un torrent, en un feu qui ravage ;
Mais, voyant à la fin ses efforts impuissants,
Il redevient lui-même et s'explique en ce sens :
« — Téméraire ! — Quelle est ton audace insensée ?
Parle, que me veux-tu ? » — « Tu le sais, ô Protée !
Dit Aristée, et nul ne saurait t'abuser ;
Cesse enfin de vouloir ici te déguiser.

C'est à l'ordre des Dieux qu'en te cherchant je cède ;
Je viens pour mes chagrins demander un remède. »
— Le devin subjugué, les yeux étincelants,
Lui révèle du sort les décrets menaçants ;

« D'un implacable Dieu redoute la vengeance,
Et de ton crime apprends la juste récompense.
Un jour, tu poursuivais dans ta coupable ardeur
D'Eurydice fuyant la craintive pudeur.
Orphée en ce moment n'était pas auprès d'elle.
Pendant sa fuite, hélas ! cette épouse fidèle
Ne vit pas un serpent qui, caché sous ses pas,
Blessa d'un dard cruel ses membres délicats.
La mort ferma les yeux de cette infortunée.
Son époux, déplorant sa triste destinée,
Invoqua contre toi la colère des Dieux.
Les Dryades en pleurs, les Nymphes de ces lieux,
Compagnes d'Eurydice, avec lui désolées,
Remplirent de leurs cris les monts et les vallées.
De leurs accents plaintifs l'Èbre au loin retentit
Et du Rhodope ému l'écho triste gémit.
Orphée en un désert, errant et solitaire,
De son profond chagrin cherchait à se distraire.
C'est toi que sur sa lyre, Eurydice, il chantait,
Toi, dont le nom si doux jour et nuit l'inspirait !

Troublé par la douleur, dans sa marche égarée
Du Ténare profond il aborde l'entrée,
Et de ces tristes lieux parcourt les bois épais
Qui du roi des enfers entourent le palais.
Des sombres déités de ce séjour terrible
Le cœur à la pitié n'est jamais accessible.
Jusqu'au fond de l'Érèbe on entend les accents
D'Orphée et de sa lyre aux accords ravissants.
Les mânes étonnés, l'essaim léger des ombres,
Pour écouter les chants qui charment ces lieux sombres,
Dans leur empressement, accouraient plus nombreux
Que ces oiseaux qu'on voit, sous un ciel orageux,
Chercher dans les forêts un abri salutaire;
D'intrépides guerriers moissonnés par la guerre,
Des mères, des époux, des vierges qu'à l'autel
Attendait de l'hymen le serment solennel;
Des enfants dont la mort, hélas! prématurée,
A d'un père affligé la vieillesse éplorée,
Victimes que le Styx, bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses dormantes eaux.

Le Tartare s'émut; au front des Euménides,
Cessa le sifflement des couleuvres livides;
Et Cerbère, muet pour la première fois,
Dans son triple gosier retint sa triple voix;
Suspendant les rigueurs d'un supplice implacable,

D'Ixion s'arrêta la roue infatigable.

Revenant vers le jour, Orphée avec bonheur
Ramenait Eurydice, idole de son cœur.
Mais, d'un bonheur si grand Proserpine jalouse
Lui défendit de voir cette fidèle épouse,
Avant qu'il eût quitté des morts le noir séjour.
De cette dure loi, son imprudent amour
Lui fit trop vite, hélas ! oublier la défense.
Il se tourne, il la voit.... Adieu toute espérance !...
D'Eurydice à l'instant l'ombre s'évanouit.
De cet affreux malheur l'enfer se réjouit,
Et sa joie éclata par un bruit formidable.
Fruit fatal d'une erreur, hélas ! bien pardonnable,
Si dans ces tristes lieux on savait pardonner !....

Au ténébreux séjour contrainte à retourner,
Eurydice s'écrie : — « Ah ! c'est toi, cher Orphée,
C'est toi dont l'âme ardente à me voir empressée
Dans ce fatal instant nous a perdus tous deux !
O funeste imprudence ! ô destin rigoureux !
Adieu !.... Je sens déjà qu'une force puissante
Entraîne loin de toi ta malheureuse amante. »
Elle dit et s'enfuit. — Tel on voit s'éclipser,
Emporté par les vents, un nuage léger.

Ainsi, pendant la nuit, la tendre Philomèle,
Quand elle ne voit plus, au nid construit par elle,
Ses petits bien aimés qu'un barbare oiseleur,
Pendant sa courte absence, a ravis à son cœur,
Gémit en sons plaintifs sur sa jeune couvée,
A ses soins maternels récemment enlevée;
Chers orphelins que l'âge encor n'a pas vêtus
D'un duvet protégeant leurs corps frêles et nus.

Et depuis, insensible aux feux d'Hymen, Orphée
Des bords du Tanaïs aux sommets du Riphée,
Dans ces lieux assiégés par d'éternels frimas,
Solitaire, traînait sa douleur et ses pas.
Accusant de Pluton la promesse trompeuse,
D'Eurydice il pleurait la perte douloureuse.
A de nouveaux liens étranger désormais,
Des femmes de la Thrace il fuyait les attraits :
Leur orgueil s'irrita de son indifférence
Et voulut en tirer une affreuse vengeance.
Pendant qu'on célébrait les mystères sacrés,
Par leurs cruelles mains ses membres déchirés
Furent indignement dispersés sur la plage ;
Sa tête fut tranchée, et leur fureur sauvage
La jeta dans les flots de l'Èbre, épouvanté
De tant de violence et de férocité.
Par le froid de la mort bien que déjà glacée,

Sa langue, interprétant sa dernière pensée,
D'Eurydice longtemps murmura le doux nom ;
Les échos du rivage en répétaient le son,
Et redisaient au loin : « Eurydice ! Eurydice !.... »

Protée alors se plonge au fond du précipice
Où sa chute à grand bruit fait tournoyer les flots.
Pour rassurer son fils, Cyrène dit ces mots :

« Sois sans crainte, Aristée, et bannis tes alarmes ;
Tu connais maintenant la cause de tes larmes.
Compagnes d'Eurydice et partageant ses jeux,
Pour venger son trépas, les nymphes de ces lieux
De tes nombreux essaims ont détruit la richesse.
Qu'à leur cœur ta prière avec ardeur s'adresse,
Et tu désarmeras leur vif ressentiment.
Afin que ta prière ait un effet puissant,
De quatre taureaux blancs et d'autant de génisses
Qui n'aient point sous le joug courbé des fronts novices,
Va faire dans leur temple un hommage pieux.
De leur culte observant l'ordre religieux,
D'un sang pur fais l'offrande à ces nymphes agrestes,
Et des corps dans un bois abandonne les restes.
Quand la neuvième aurore annoncera le jour,
Offre aux mânes d'Orphée, en hommage, à son tour,
Un bouquet de pavots, de l'oubli triste emblème.

Enfin, pour apaiser Eurydice elle-même,
D'une génisse aussi que le sang soit versé.
Ton crime à son égard doit rester effacé,
D'une noire brebis si tu lui fais offrande. »

Aux conseils que Cyrène à son fils recommande
Avec empressement Aristée obéit.
Aux autels désignés sans retard il conduit
Les quatre taureaux blancs, la brebis, les génisses
Qui, pour lui, sont l'objet de divers sacrifices.
De la cérémonie observant les délais,
Pendant qu'il se retire au sein d'un bois épais
Où gisent exposés les corps qu'il abandonne,
(O prodige émouvant dont le récit étonne !)
De ces corps en entier par l'air décomposés,
D'innombrables essaims à voler disposés
S'en vont en bourdonnant au-dehors se répandre,
Puis aux rameaux voisins en grappes se suspendre.

Ainsi du laboureur je chantais les travaux,
Les soins dûs à l'abeille, aux vergers, aux troupeaux,
Lorsque le grand César, nouveau Dieu de la guerre,
Des combats sur l'Euphrate appelait le tonnerre,
Faisait, même aux vaincus, chérir ses justes lois,
Et du ciel se rendait digne par ses exploits.

Dans Parthénope, épris des attraits de l'étude,
Ces doux loisirs charmaient alors ma solitude.
Plus jeune, j'ai chanté sur des pipeaux légers
Les combats de la flûte et les jeux des bergers,
Ou de Tityre, assis sous l'ombrage d'un hêtre,
Les rustiques travaux et le bonheur champêtre.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE

L'ÉNÉIDE DE VIRGILE

LIVRE IV[e]

INTRODUCTION

Nous avons déjà indiqué dans la *Vie* de Virgile quels étaient les mobiles qui l'avaient porté à composer son poëme épique et national, l'*Énéide :* donner à Auguste, usurpateur triomphant, à Rome, sa patrie sans aïeux, une origine aussi antique qu'illustre et le prestige des plus grands souvenirs de l'histoire et de la religion païenne, en faisant descendre César, d'Énée, fils de la déesse Vénus, et les Romains, des héros Troyens immortalisés par Homère.

Schœll a parfaitement exprimé cette idée en comparant Virgile à Homère :

« Après des aventures nombreuses, un des héros de Troie fonde une ville que le destin a

marquée d'avance pour devenir le berceau de Rome; tel est le sujet de l'*Énéide*. Il est vrai-ment national, et le poëte a augmenté l'inté-rêt qu'il devait, par lui-même, inspirer à ses compatriotes, en y rattachant, d'une part, l'o-rigine de la famille qui gouvernait l'empire romain, et d'une autre, la cause mystérieuse de la longue rivalité qui avait divisé Rome et Carthage. L'*Énéide* ressemble à la fois à l'*Iliade* et à l'*Odyssée;* les six premiers livres contien-nent les *erreurs* (errores) d'Énée, comme l'*Odys-sée* chante celles d'Ulysse; dans les six der-niers, le poëte romain retrace les combats de l'*Iliade*. »

Nous avons déjà dit que c'est vers l'an 724 que Virgile, alors parvenu à sa quarantième année, entreprit de composer les douze livres de l'*Énéide,* et qu'il consacra onze ou douze ans de sa vie à ce poëme inachevé, dont ses amis Tucca et Varius se firent les religieux éditeurs. Ce dernier, Lucius Varius, avait chanté Auguste et Agrippa : aussi voit-on Hora-

ce, toujours courtisan, proclamer Varius le premier dans l'épopée, oubliant même Virgile! Celui-ci, fidèle au même sentiment d'adulation qui l'avait tant de fois inspiré dans ses *Géorgiques*, ne laisse pas échapper une seule occasion de louer dans son poëme épique César et Auguste, par exemple, au point de faire instituer par Énée les Jeux Actiaques, (liv. 3, vers 280). On sait que ces jeux annuels furent établis par Octave, en mémoire de la victoire que ce triumvir remporta sur Antoine, à Actium, le 2 septembre de l'an 31 avant J.-C.

Un auteur, critique ingénieux autant qu'érudit, a dit à ce sujet, en cherchant à expliquer ou atténuer la flatterie de notre poëte :

« Virgile, toujours soucieux de trouver dans la plus haute antiquité troyenne l'origine des jeux et des cérémonies civiles et religieuses de Rome, suppose que les Troyens transmirent ces jeux célèbres aux Romains, de manière qu'Auguste semblait avoir moins créé que re-

nouvelé cet usage antique, originaire de Troie, ainsi que les Romains. »

La flatterie envers les grands est de tous les temps et de tous les pays et se rattache de même aux moindres prétextes. Ainsi, au moyen âge, on fit descendre les Francs des Troyens, par Francus, prétendu fils de Priam ; on accréditait cette fable pour rattacher Charlemagne et sa race à Énée et à Anchise ; on faisait dériver du nom d'Anchise celui d'Ansgisil, un des aïeux des rois carlovingiens. Un historien éminent, Paul Warnefride (ou Paul Diacre), l'ex-chancelier du roi Didier, devenu le courtisan de son nouveau maître, attribue positivement cette origine à la race de Charlemagne et appelle Pépin, fils d'Anchise, dans son admirable *Histoire des Lombards* (1).

(1) Nous possédons le dessus ou le couvercle hémisphérique d'un précieux coffret royal, en ivoire, du VIIIe ou IXe siècle ; il représente le stratagème du cheval de bois introduit dans les murs d'Ilion par les Troyens eux-mêmes. (Voir *Variantes*, notes sur la page 262).

Il nous suffira d'analyser brièvement les trois premiers livres de l'Énéide avant d'arriver à l'argument du quatrième, que le lecteur comprendra mieux ainsi.

LIVRE PREMIER

Il faut ici se reporter à l'Iliade. Ce premier livre débute par le souvenir de la haine de Junon, rivale de Vénus, contre les Troyens, haine résumée par cette apostrophe sceptique à jamais célèbre, dont le bon Homère se fut bien gardé :

> ...Tantæne animis cœlestibus iræ !

Les Troyens quittent la Sicile. — Junon demande à Éole d'exciter une tempête qui doit disperser la flotte d'Énée et la jeter sur les côtes d'Afrique, près de Carthage. — Vénus implore Jupiter en faveur de son fils. — Ju-

piter la console par l'espoir de la brillante destinée réservée à Énée. — (D'après Macrobe, Virgile aurait emprunté ce passage au premier livre de la *Guerre punique* de Nævius, auteur d'une première épopée). — Énée parcourt les environs de Carthage. — Vénus, sa mère, lui apparaît et lui retrace l'histoire de Didon ; elle était l'épouse de Sichée, tué à Tyr par Pygmalion, frère de Didon. Cette reine, fuyant Tyr, est venue fonder Carthage (1). — Enveloppé d'un nuage qui le rend invisible, Énée entre dans Carthage. — Il y contemple les progrès de la ville naissante et voit dans le temple de Junon des peintures où sont repré-

(1) Virgile suppose qu'Énée doit rencontrer Didon à Carthage, puis, l'abandonner et causer sa mort : première origine des haines entre les Romains et les Carthaginois.

On connaît cette épigramme du chevalier d'Aceilly :

Pauvre Didon où t'a réduite
De tes amants le triste sort ?
L'un, en mourant, cause ta fuite ;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

sentés les malheurs de Troie. — Didon donne audience aux Troyens et à leur envoyé. — Énée apparaissant soudain, la reine lui accorde l'hospitalité. — Vénus substitue son fils Cupidon au jeune Iule ou Ascagne, fils d'Énée, afin que la reine devienne éprise de ce héros. — A la suite d'un grand festin, Didon demande à Énée le récit de ses aventures et des infortunes de Troie, sa patrie.

LIVRE II

Énée raconte à Didon les malheurs de Troie, la construction du cheval de bois introduit bientôt dans Ilion par les Troyens abusés, en dépit de l'opposition de Laocoon, qui les exhorte en vain à repousser ce funeste présent des Grecs :

... Timeo Danaos et dona ferentes.

Mort de Laocoon et de ses enfants. — Pen-

dant la nuit, les chefs Grecs cachés dans les flancs du cheval de bois en descendent et ouvrent à leur armée les portes de la ville. — Énée s'arme vainement. — Troie est prise ; le palais de Priam est assiégé. — Mort de ce roi. — Vénus apparaît à Énée et l'exhorte à fuir avec son père Anchise, son fils Ascagne et son épouse Créuse, laquelle disparaît dans le trouble de ce siège nocturne. — Énée rejoint les Troyens en fuite.

LIVRE III

De la Troade, Énée se rend en Thrace et à Délos, où il consulte l'oracle d'Apollon. — Les Dieux Pénates lui apparaissent et lui ordonnent de faire voile pour l'Italie. — Il est jeté sur l'une des îles Strophades. — Énée retrace à Didon les jeux célébrés à *Actium !* (An 751 de Rome). — Il passe à Tarente et sur les côtes

de la Sicile, où Anchise meurt. — Ainsi se termine le récit d'Énée à Didon.

LIVRE IV

Nous abordons ici la traduction qu'a faite M. de Fourtou du IV[e] livre de l'Énéide, celui qui, avec les II[e], VII[e] et VIII[e], s'éloigne le plus de l'imitation d'Homère. Aussi M. Eichoff a-t-il justement remarqué que ces quatre livres font d'autant plus d'honneur à Virgile, qu'ils passent pour les plus beaux de son poëme (1).

(1) Cependant, au sujet de la passion naissante de Didon, quelques critiques, toujours prêts à relever des similitudes qu'expliquent des situations et des sentiments identiques, veulent trouver ici quand même l'imitation de modèles antérieurs. Ainsi M. Ch. Aubertin dit : « Le IV[e] livre, consacré à la peinture de cette passion de Didon, est un magnifique développement de deux compositions épiques du même genre, la *Calypso* d'Homère (*Odyssée* V), et la *Médée* d'Appollonius de

C'est dans ce IVe livre que se révèle le caractère de l'infortunée Didon, le plus intéressant des personnages de ce poëme ; aussi a-t-il l'inconvénient de faire pâlir celui d'Énée, que le voisinage de Turnus viendra bientôt encore affaiblir.

Le IVe livre débute par l'amour de Didon pour Énée et la description d'une chasse. —

Rhodes. A ces imitations principales, Virgile a joint plusieurs passages tirés de Sophocle, d'Euripide, de Théocrite et de Catulle. » Avec tant d'analyse et de quintessence, on ne trouverait aucun auteur vraiment original.

Nous n'appliquons pas cette observation à M. Ch. Aubertin, mais à ces critiques trop pointilleux qui nous rappellent cette autre épigramme ancienne :

Si je dis quelque chose belle,
L'Antiquité, tout en émoi,
Me dit, en me cherchant querelle :
« J'avois dit la chose avant toi ! »
C'est une plaisante donzelle !
Que ne venoit-elle après moi :
J'aurois dit la chose avant elle !

(Didon)

La jalousie d'Iarbas porte ce roi à se plaindre à Jupiter. — Ce Dieu envoie Mercure ordonner à Énée de s'éloigner de Carthage. — Entrevue de Didon et d'Énée qui se prépare à partir. — Anna, sœur de Didon, cherche en vain à retenir Énée. — Désespoir de Didon, qui fait préparer un bûcher. — Ses plaintes. — Départ d'Énée. — Imprécations et mort de Didon : Énée en retrouvera plus tard l'ombre irritée dans les enfers (liv. VI, vers 450), à côté de celle de Sichée.

Après avoir heureusement vaincu les difficultés dont sont hérissées les *Géorgiques* et les *Bucoliques*, au point de vue d'une interprétation française aussi exacte et poétique que possible, M. de Fourtou a fait un heureux choix et montré toute la souplesse de son talent en nous donnant sa traduction du IVe livre de l'Énéide. C'est, en effet, dans cette portion de son œuvre que Virgile excelle et se surpasse lui-même. Si, dans l'ensemble de son épopée, il fait éclater maintes fois la vigueur et l'élé-

vation de son génie, c'est surtout dans ce IV[e] livre, dans cette peinture touchante du désespoir de Didon, que Virgile révèle toute l'exquise sensibilité de son âme *racinienne*, allions-nous dire par un anachronisme hardi, mais qui peint bien notre idée. C'est cette sensibilité qui l'a porté malgré lui à rendre la reine abandonnée plus intéressante que son héros principal, comme nous l'avons fait remarquer avec les principaux commentateurs

Le lecteur jugera sans doute avec nous que M. de Fourtou a bien imité son modèle et que sa traduction serre le texte d'aussi près que le permettait le génie si différent des deux langues.

Charles GRELLET-BALGUERIE.

L'ÉNÉIDE DE VIRGILE

LIVRE IV

Des feux secrètement allumés dans son cœur
L'imprudente Didon alimentait l'ardeur.
Les traits du chef Troyen, ses vertus, son courage,
Son illustre origine et son noble langage,
Tout, du sommeil loin d'elle éloignant les pavots,
A ses sens agités défendaient le repos.
Déjà du jour naissant l'humide avant-courrière
De la pâle Phébé remplaçait la lumière,
Quand la Reine à sa sœur adressa ce discours :

« De mon sommeil quel trouble a suspendu le cours ?
O ma sœur ! quel destin nous a fait, dans Carthage,
De cet hôte étranger accueillir le naufrage ?
A son air héroïque, à son cœur généreux,

On voit qu'il est issu de la race des Dieux.
Pourrait-il m'inspirer des craintes importunes?
Ses combats, ses dangers, ses grandes infortunes
Nous offrent de sa vie un émouvant tableau.
Veuve d'un autre époux, si d'un hymen nouveau
Mon cœur trop éprouvé pouvait goûter les charmes,
Je sens que près de lui se tariraient mes larmes.
Mais, quand pour moi la mort de son souffle fatal
Dans le sang a noyé le flambeau nuptial,
Après l'affreux trépas du malheureux Sichée,
Quelle union par moi peut être recherchée?
De son sang répandu tout vient m'entretenir,
Et d'un premier amour me rend le souvenir.
Ah! plutôt sous mes pas que la terre s'entr'ouvre,
Et du fond des enfers que l'horreur se découvre,
O Pudeur! si j'enfreins jamais tes saintes lois!
D'un époux qui n'est plus respectant tous les droits,
Que mon premier amour, à sa cendre fidèle,
Dans la tombe à jamais se renferme avec elle! »

Elle dit, et ses pleurs inondèrent son sein.

Anna, le cœur ému de son profond chagrin,
S'empresse de répondre : — « O toi, qui m'es plus chère
Que mon pays natal, que le jour qui m'éclaire,
Dans un deuil éternel veux-tu t'ensevelir

Et de tes jeunes ans voir l'éclat se flétrir?
Hélas! des tendres fruits d'un premier hyménée
Tu n'as jamais joui, sœur trop infortunée!
A tes amers regrets pour mieux t'abandonner,
Aux mânes d'un époux faut-il donc t'enchaîner?
Iarbe et plusieurs rois, briguant ton alliance,
Disputaient de ton cœur entre eux la préférence;
Ta douleur repoussa leur hommage et leurs vœux.
D'un hymen qui te plait accepte enfin les nœuds.
L'avenir de ton peuple à cet hymen t'engage
Et de tes tristes jours condamne le veuvage.
Faut-il donc négliger un si grand intérêt?
Le belliqueux Gétule, aux combats toujours prêt,
Le Numide indompté, les dangereux rivages
De cette mer toujours si féconde en naufrages,
Voilà tes ennemis! De périls entourés,
Tes sujets ont besoin de secours assurés.
Des sables du désert l'immensité stérile
Ne peut être pour eux qu'un refuge inutile.
Il faut qu'en ton époux ils rencontrent un roi
Digne par sa valeur de régner avec toi,
Qui d'un frère inhumain dédaigne la menace
Et d'insolents voisins intimide l'audace.
Des présages heureux t'annoncent que Junon,
Pour guider vers nos ports les vaisseaux d'Ilion.

A dirigé des vents la brise protectrice.
O ma sœur! quel destin, quel avenir propice
A ton peuple est promis, si le héros Troyen
Doit s'unir à Didon par un heureux hymen !
Oh ! combien de Carthage il accroîtra la gloire !
Que d'éclat, de grandeur, quels gages de victoire!...
Hâte-toi d'implorer la puissance des Dieux ;
Entoure leurs autels de parfums précieux,
Et prodigue pour eux, l'encens, les sacrifices.
Par des discours adroits, d'habiles artifices,
Fais des guerriers Troyens ajourner le départ ;
Au fils d'Anchise enfin représente avec art
D'un rigoureux hiver la saison dangereuse
Qui déchaîne des vents l'haleine impétueuse,
Et, livrant les vaisseaux à la fureur des flots,
Déconcerte l'effort et l'art des matelots. »

De Didon c'est ainsi qu'elle attisait la flamme
Et de tout vain scrupule affranchissait son âme.
Une douce espérance au temple la conduit,
Pour y trouver enfin cette paix qui la fuit.
A Cérès, à Bacchus, au Dieu de la lumière,
Mais surtout à Junon s'adresse sa prière ;
Car Junon des époux protége l'union.
La Reine, qu'embellit sa vive émotion,
Une coupe à la main, verse une onde épurée

Sur la jeune génisse, à la mort consacrée,
Qui tombe sous le fer du sacrificateur.
Le prêtre dans ses flancs plonge un œil scrutateur
Et consulte avec soin ses entrailles sanglantes
Qui, sous le fer sacré, sont encor palpitantes.
O pontife insensé ! sacrifice trompeur !
De l'amour de Didon rien n'apaise l'ardeur.
Vainement dans Carthage elle court et s'agite ;
De son âme en tous lieux la blessure s'irrite.

Dans sa course rapide, ainsi le cerf blessé
Porte et secoue en vain le trait qui l'a percé.

Dans Carthage tantôt elle conduit Énée,
Et tantôt, des palais dont la ville est ornée,
Lui montre la splendeur. — Au milieu d'un discours,
Parfois de sa pensée elle interrompt le cours,
Et des maux d'Ilion veut qu'on lui parle encore.
Attentive aux récits du héros qu'elle adore,
Son oreille jamais ne peut s'en détacher.
Des astres vainement arrive le coucher ;
En vain, prête à voiler sa paisible lumière,
La lune au doux sommeil invite sa paupière ;
Rien ne calme ses sens. — Seule avec sa douleur,
Tout aigrit, tout accroît les tourments de son cœur.
Même s'il est absent, la Reine infortunée

Devant elle croit voir, entendre encore Énée.
Reconnaissant ses traits si chers à son amour,
Dans les traits de l'enfant qui lui devait le jour,
Elle saisit Ascagne et sur son sein le presse,
Et de son faible cœur trompe ainsi la tendresse.
Les travaux des remparts, du port, des grands chantiers,
L'exercice des camps, le bruit des chants guerriers,
Tout reste suspendu, tout mouvement s'arrête,
Tout semble inanimé dans la ville muette.

A l'aspect d'un amour dont la brûlante ardeur
Dans le cœur de Didon va jusqu'à la fureur,
Junon vient de Vénus réclamer l'assistance.

« Déesse, lui dit-elle, ô toi, dont la puissance
Et celle de ton fils à vos nombreux autels
Attirent les présents et les vœux des mortels,
Que peut contre vous deux une impuissante femme?
Une trompeuse erreur n'abuse point mon âme,
Et je crains que Carthage, à l'égard des Troyens,
Soit suspecte à tes yeux de belliqueux desseins.
Pourquoi d'obscurs complots? Pourquoi de longues [guerres?
Qu'un favorable hymen aux luttes meurtrières
Fasse enfin succéder une éternelle paix.
Tes vœux sont aujourd'hui pleinement satisfaits.

Puisqu'à des feux ardents Didon se trouve en proie,
Qu'elle épouse le prince, illustre enfant de Troie :
Sous cet auspice heureux, les deux peuples distincts,
N'en formant plus qu'un seul, confondront leurs destins.
Ainsi des Tyriens, sous un roi de Phrygie,
La race par tes soins se verra réunie. »

Vénus, de ce discours pénétrant le secret,
Répond qu'elle n'est pas hostile à ce projet.

« Moi, refuser la paix ! D'une guerre insensée,
Pourrais-je contre toi concevoir la pensée ?
J'ignore sur ce point quel sera l'avenir ;
Mais si le roi des Dieux veut un jour réunir
Les exilés de Troie au peuple de Carthage ;
S'il faut qu'un hyménée en devienne le gage,
Qui peut, pour le succès d'une telle union,
Avoir sur Jupiter plus de poids que Junon ?
C'est donc à toi d'agir. » — Celle-ci lui réplique :

« Unissons nos efforts. Mais, avant tout, j'explique
Entre nous quels moyens nous devons concerter,
Quel est le jour, le lieu dont il faut profiter.
Didon, que vers Énée un vif amour entraine,
Doit chasser avec lui dans la forêt prochaine.

Demain, dès que l'aurore éclairera les cieux,
Par mes soins attentifs, dans leurs flancs ténébreux,
Des nuages portant la foudre et les orages,
Disperseront au loin les animaux sauvages
Qui s'enfuiront partout de terreur transportés ;
Les chasseurs chercheront des abris écartés.
Alors aux deux amants une grotte déserte
Doit offrir dans leur fuite une retraite ouverte.
O salutaire abri, lieu propice à leurs feux !
C'est là que de l'hymen ils serreront les nœuds. »

A cet heureux projet s'empressant de souscrire,
Vénus, au même instant, répond par un sourire.

La fraîche aurore enfin sortait de l'océan,
Quand de jeunes chasseurs, au casque étincelant,
Arrive au même instant une troupe choisie.
Des instruments de chasse elle apparait munie ;
Des toiles et des rêts, des javelots, des pieux
Armés d'un large fer, sont apportés par eux.
Les aboiements des chiens dans les airs retentissent,
Et sous leurs cavaliers d'ardents coursiers bondissent

Les chefs carthaginois, aux portes du palais,
Attendent que la Reine ait fini ses apprêts.

Elle parait enfin. — Une foule nombreuse
Se presse sur ses pas calme et respectueuse,
Admirant ses habits brillants de pourpre et d'or,
Qu'un splendide carquois fait ressortir encor.
Dans l'œil de son coursier un noble feu s'allume ;
Son pied frappe le sol, et de flocons d'écume
Il a blanchi le mors qui retient son ardeur.
Chef de ses compagnons, qu'il guide avec bonheur,
Et dans l'émotion qui vivement l'agite,
Iule de Didon vient compléter la suite.

Mais, entre tous, celui qui brille au premier rang,
Par sa mâle beauté, par son air noble et grand,
C'est Énée. — Aux regards, ce héros représente
Le divin Apollon, quand des rives du Xanthe
Ou des climats glacés par l'hiver habités,
Il revient à Délos, vers les bords enchantés
De son ile natale, à son cœur toujours chère,
Où son premier regard s'ouvrit à la lumière.
Par lui sont dirigés des chœurs religieux
Pour donner à son culte un aspect plus pompeux.
Aux peuples accourus de diverses contrées
Sa présence a rendu ces fêtes plus sacrées.
Ainsi, non moins brillant, non moins majestueux,
Énée avec éclat se montre à tous les yeux.

Des montagnes l'escorte avait franchi les cimes,
Et chassé des rochers penchés sur des abîmes
Et la chèvre sauvage et le chevreuil léger,
Qui, d'un trépas certain redoutant le danger,
Et pour mieux des chasseurs éviter la poursuite,
En bonds impétueux précipitent leur fuite ;
Dans leur course rapide, en nuages mouvants,
La poussière s'élève et vole au gré des vents.
Ascagne, plein de joie, avec vigueur s'élance
A travers les vallons, les atteint, les devance,
Et son fougueux coursier seconde son ardeur.
Pour mieux se signaler, son intrépide cœur
De la plus riche proie à la chasse est avide.
Au lieu du daim léger, de la biche timide,
Il faut, pour contenter ses vœux ambitieux,
Un lion au poil fauve, un sanglier monstrueux.

Cependant un bruit sourd, précurseur de l'orage,
Retentit dans les flancs d'un immense nuage
Dont l'ombre par degrés enveloppe les airs.
A ce sinistre aspect, tous les chasseurs divers,
Les habitants de Tyr, la jeunesse troyenne,
Partout où peut s'offrir, dans les bois, dans la plaine,
Quelque toit écarté, quelque abri protecteur,
Y courent de l'orage éviter la fureur.
L'enceinte d'une grotte, obscure, abandonnée,

Bientôt s'offre à Didon, au valeureux Enée ;
Retraite dont Junon, favorable à leurs feux,
Ménage à leur amour l'attrait mystérieux.

Au signal qu'a donné la puissante Déesse,
L'éclair luit, le ciel gronde, et d'un cri de détresse
Les Nymphes font au loin retentir les forêts.
Jour fatal, que suivront les plus amers regrets !
Tout entière à l'amour dont elle est animée,
Sans soin de sa vertu ni de sa renommée,
La Reine, à ses désirs n'opposant plus d'efforts,
Croit, sous le nom d'hymen, absoudre ses transports.

La nouvelle en parvient aux villes de Lybie :
On en parle en secret, bientôt on la publie ;
Ce bruit, faible d'abord, gagne enfin tous les lieux ;
Il grandit par degrés, il atteindra les cieux.
Telle est la Renommée, enfant né de la terre,
Puis géant, qui des dieux provoque la colère ;
Du vrai, comme du faux, organe indifférent,
Elle bannit la paix des lieux qu'elle surprend,
Y sème la discorde, y propage la haine,
Et suscite partout une guerre inhumaine.
De ce monstre aux cent voix les membres sont couverts
D'oreilles en grand nombre et d'yeux toujours ouverts ;
Recueillant tous les bruits, qu'il se plait à répandre

Dans l'univers, partout où son vol peut s'étendre.
La nuit, le jour, il est constamment en éveil
Et n'a jamais connu les douceurs du sommeil.
Sa langue infatigable, au mensonge exercée,
Redit toute entreprise ou faite ou commencée ;
Parle du haut des tours, dans les grandes cités,
Et soulève à sa voix les peuples irrités.
Elle avait publié que les nœuds d'hyménée
Avaient uni la reine au valeureux Énée ;
Que, cédant à l'ardeur de ses brûlants désirs,
Elle s'était livrée à de honteux plaisirs,
Et passerait l'hiver en fêtes somptueuses,
Oubliant du pouvoir les lois impérieuses.

D'Iarbe, dans son vol, abordant le palais
Dont ces bruits odieux avaient troublé la paix,
Elle va de ce prince exciter la colère.
Fils d'une nymphe, ayant le roi des Dieux pour père,
Iarbe à Jupiter érigea cent autels
Où son culte attirait l'hommage des mortels.
Les fleurs, s'entrelaçant en festons magnifiques,
De ces temples divers décoraient les portiques ;
Là, le feu consacré jamais ne s'éteignait,
Et du sang des taureaux la terre s'abreuvait.

Irrité de ces bruits, dont son orgueil s'offense,

De Jupiter Iarbe implore l'assistance.
Dans un temple, devant les images des Dieux,
Élevant ses regards et ses mains vers les cieux,
A son père il adresse une ardente prière :

« Dieu puissant, dont le bras est armé du tonnerre,
Pour qui le peuple Maure, en des jours solennels,
D'un vin cher à Bacchus arrose les autels,
Vois mon affront !... Eh ! quoi, ta foudre vengeresse
Se tait au haut des airs et sans appui me laisse,
Vil jouet d'une femme, en butte à ses mépris ?
Sur un aride sol, dont j'ai reçu le prix,
Didon fit élever les murs d'une humble ville
Dont près de mon État elle jouit tranquille !...
Et c'est un étranger, c'est le prince Troyen
Qui reçoit de la Reine et le sceptre et la main !
C'est ce nouveau Pâris qui, fier de sa conquête,
De parfums et de fleurs va couronner sa tête
Et jouir d'un destin auquel seul j'ai des droits !
Ah ! c'est donc vainement que mes mains tant de fois,
D'un père recherchant les faveurs protectrices,
Ont prodigué pour lui l'encens, les sacrifices !... »

Embrassant les autels du Dieu qu'il implorait,
C'est ainsi qu'en priant sa douleur s'exhalait.
Jupiter, abaissant ses regards sur Carthage,

Voit Énée et Didon qu'un fol amour engage,
De tous les nobles soins qu'impose le pouvoir,
Sans souci de leur gloire, oublier le devoir.

« De mes ordres, dit-il, messager ordinaire,
O Mercure, cours, vole, et descends sur la terre.
Énée est infidèle à ses brillants destins.
Dis-lui de Jupiter les ordres souverains.
De ce prince vaillant la valeur accomplie
Le rendra digne un jour d'être roi d'Italie.
Mais ce fils tant vanté de la belle Vénus,
Mes yeux désabusés ne le retrouvent plus;
Plongé dans les douceurs d'une amoureuse ivresse,
Il languit dans le sein d'une oisive mollesse.
Contre le feu des Grecs, pour protéger ses jours,
Fallait-il que Vénus lui prêtât son secours?
Descendant de Teucer, par une noble audace,
Soutiendra-t-il l'éclat de cette illustre race
Qui doit dicter un jour ses lois à l'univers?
De ce bel avenir si les aspects divers
Aux plus constants efforts n'excitent point son âme,
De la plus noble ardeur si son cœur ne s'enflamme,
Du moins que tant de gloire et de prospérité
Passe à son jeune fils, à sa postérité.
Quels sont donc ses projets? Quel but, quelle espérance
Chez un peuple étranger réclament sa présence?

A-t-il donc oublié qu'aux champs Laviniens
Doit un jour s'accomplir le destin des Troyens?
Telle est ma volonté,... qu'à la suivre il s'apprête.
De mes ordres sois donc près de lui l'interprète. »

A cet ordre Mercure obéit à l'instant,
Prend ses brodequins d'or, au reflet éclatant,
Dont chacun est pourvu d'infatigables ailes,
Et, s'élançant du haut des voûtes éternelles,
Il dépasse les vents par sa rapidité.
Le caducée en main, avec autorité,
Tour à tour du Tartare il évoque les ombres
Et bientôt les replonge en leurs abîmes sombres;
De la vie il procure à leurs yeux le réveil,
Ou sur eux de la mort rappelle le sommeil.
Sa voix commande aux vents et, du sein des nuages,
Éloigne ou fait gronder, quand il veut, les orages.
Il vole, et de l'Atlas découvre les hauteurs.
Ce géant, couronné des plus sombres vapeurs,
Toujours battu des vents, dresse son noble faîte
Et supporte le ciel, sans fléchir, sur sa tête.
Les membres du géant de neige sont couverts;
Ses flancs sont le berceau de vingt fleuves divers
Qui fécondent la terre et doublent sa richesse;
Et le givre en festons pend à sa barbe épaisse.

Mercure, de Cyllène étant aussi le Dieu,
Du pays maternel a reconnu le lieu.
Comme l'oiseau cherchant les rochers du rivage
Où le poisson abonde et se plait davantage,
Mercure, de la mer apercevant les flots,
De son aile puissante en effleure les eaux.
Ses pieds ailés à peine en ont touché la rive
Où Carthage se montre à sa vue attentive,
Qu'il aperçoit Énée et ses guerriers épars
Construisant des maisons, élevant des remparts.
Le jaspe éblouissant décore son épée,
Et la laine de Tyr dans la pourpre trempée
Descend de son épaule en plis majestueux.
Pour lui c'est de la Reine un don bien précieux,
Car sa main de fils d'or en a brodé la trame.

Le Dieu l'aborde et dit : — « Esclave d'une femme,
Oubliant les destins qui te sont réservés,
Pour elle tu construis des remparts élevés !
Du trône qui t'attend, des destins de ta race
Ainsi dans ton esprit le présage s'efface !
Jupiter, souverain de la terre et des cieux,
T'a promis des Troyens l'avenir glorieux.
Des airs rapidement j'ai traversé l'empire,
Et de sa volonté je viens ici t'instruire.
Veux-tu lui résister? — Quel motif, quel espoir,

Oisif, dans la Lybie enchainent ton pouvoir?
Si tu crains, cependant, d'illustrer ta mémoire,
Au prix des durs labeurs qui méritent la gloire,
Qu'Ascagne, que ton fils, qui grandit sous tes yeux,
Puisse au moins conquérir par des exploits fameux
L'héritage d'Iule et le nom d'un grand homme,
Digne d'ètre le roi d'Italie et de Rome. »

Mercure ainsi parla. — Ce divin messager
Disparait comme une ombre et fuit d'un vol léger.
Cette apparition, courte autant qu'imprévue,
Surprend le chef Troyen et lui trouble la vue.
Interdit, il hésite à répondre, et sa voix
Ne peut se faire ouïr même une seule fois;
De terreur les cheveux se dressent sur sa tète;
Il craint qu'à le punir Jupiter ne s'apprête,
S'il résiste, et veut fuir ce pays enchanteur
Que tant de souvenirs rendent cher à son cœur.
Que fera-t-il? — Comment, par quel adroit langage,
Pourra-t-il à Didon présenter ce message,
Et lui faire accepter cet ordre rigoureux?
Entre divers projets son esprit anxieux
Finit par adopter la mesure prudente
D'en avertir Mnesthée etSégeste et Cloanthe
Qui joignent au courage un tact sûr et discret.

« Que chacun, leur dit-il, se dispose en secret
A quitter sans retard la ville de Carthage ;
Il faut que, réunis en silence au rivage,
Guerriers et matelots, par un rapide effort,
Se préparent de suite à s'éloigner du port. »
Croyant que le projet qu'il a voulu lui taire
Pour la Reine abusée est encore un mystère,
Énée avec prudence aura soin de choisir
Le moment le plus propre à l'en entretenir.

Mais Didon (qui pourrait tromper l'œil d'une amante!)
A prévu le départ dont son cœur s'épouvante,
Et que lui révélaient tant de préparatifs
Dont on voulait en vain lui cacher les motifs.
D'un amour insensé la Reine transportée,
S'abandonne au courroux dont elle est agitée.
Ainsi, pour célébrer les mystères sacrés
Qui signalent les jours à Bacchus consacrés,
D'une brûlante ardeur les Bacchantes remplies
Font retentir au loin leurs nocturnes orgies.

La Reine, en l'abordant, dit au prince Troyen :
« Quoi ! perfide, au mépris du plus tendre lien,
Tu voulais en secret déserter ce rivage,
Et d'un lâche abandon me réserver l'outrage !...
As-tu donc oublié tes aveux, tes serments

Qui scellaient de nos cœurs les saints engagements?
Et ma main, dans la tienne étroitement serrée,
N'en a-t-elle donc pas attesté la durée?
Tu voulais me quitter!... ah! ne savais-tu pas
Que ton départ serait suivi de mon trépas?
Quoi! sans qu'aucun danger n'arrête ton audace,
De l'hiver et des vents tu braves la menace,
Et ta flotte imprudente, abandonnant le port,
Se livre sans réserve aux caprices du sort?
Est-ce à travers les flots d'une mer en furie
Que tu pourrais chercher ta nouvelle patrie?
Est-ce moi que tu fuis?... Ah! cruel, par ces pleurs
Qu'arrachent à mes yeux de si vives douleurs,
Par l'hymen commencé sous de tristes auspices,
Si je fus dévouée à tous les sacrifices
Qu'en ta faveur pouvait faire mon tendre amour,
Ne pourrais-je obtenir de toi quelque retour?
Mon pays délaissé sans ton appui succombe;
Pour un si grand bienfait à tes genoux je tombe,
Je t'implore! — A ma voix ne ferme point ton cœur:
Qu'il s'attendrisse enfin, en voyant mon malheur!
Si de mon souvenir quelque chose te reste,
Renonce, oh! je t'en prie, à ce départ funeste.....
Les habitants de Tyr, la Libye et son roi
M'ont menacée en vain de s'armer contre moi.....

Pour toi, j'ai tout bravé ! dans ma tendresse extrême,
Je t'ai sacrifié jusqu'à la pudeur même ;
Et quand ma renommée éclatait en tous lieux,
Pour toi j'en ai terni le reflet glorieux.
A qui me livres-tu, mourante, abandonnée,
Hôte cher à mon cœur, car je suis condamnée
A ne point t'appeler du titre le plus doux,
A ne pouvoir, hélas ! te nommer mon époux ?........
Tu fuis, quand Iarbas convoite ma personne,
Lorsque Pygmalion menace ma couronne.
Si, pour gage, en partant, du moins tu me laissais
Un autre Enée, un fils, offrant tes nobles traits !
En reportant sur lui ma vue et ma pensée,
Je me croirais peut-être un peu moins délaissée ! »

Elle dit. — Respectant l'ordre du roi des Dieux,
Énée en lui parlant n'ose lever les yeux
Et cherche à contenir le trouble qui l'agite.
— « Vos bienfaits, lui dit-il, sont pour moi sans limite
Et dans mon cœur ému seront toujours présents,
Tant qu'un souffle de vie animera mes sens.
Mais je n'ai point promis que les nœuds d'hyménée
A la vôtre uniraient un jour ma destinée,
Et cet honneur par moi ne fut point demandé.
Ah ! si, selon mes vœux, le ciel m'eut secondé,
De Troie, après sa chute et tant de funérailles,

Ailleurs j'aurais voulu relever les murailles,
Et, d'une autre Pergame assemblant les débris,
Créer une patrie à des Troyens proscrits.
Mais c'est dans l'Italie où le destin m'appelle
Qu'aux volontés des Dieux je dois rester fidèle.
C'est là qu'est la patrie où tendent tous mes vœux,
Là, que le Ciel m'impose un ordre impérieux.
Vous avez quitté Tyr, votre ville natale,
Pour fonder dans Carthage une autre capitale ;
Voudriez-vous envier aux malheureux Troyens
Le droit de s'établir aux champs Ausoniens ?
Quand la nuit de son ombre enveloppe la terre,
En songe m'apparaît Anchise, mon vieux père,
Qui d'un ton menaçant m'ordonne de partir.
Frappé d'un juste effroi, puis-je désobéir ?
Averti par mon cœur, lorsque je considère
L'avenir de mon fils, d'une tête si chère,
A qui sont réservés de si brillants destins,
D'un fils qui doit régner sur les peuples latins,
De cet espoir flatteur dois-je frustrer son trône
Et des états promis dépouiller sa couronne ?

Interprète fidèle et messager des Dieux,
Mercure, en ce moment, s'est offert à mes yeux
Et de leurs volontés il est venu m'instruire.
Par vos discours amers que cet ordre m'attire,

N'irritez pas le ciel dont je subis la loi,
Mais auquel, en partant, j'obéis malgré moi. »

Pendant qu'il parle ainsi, la Reine exaspérée
Sur lui porte en silence une vue égarée.
Enfin, sa voix s'échappe en éclats furieux :
— « Non, Dardanus n'est point au rang de tes aïeux,
Perfide, tu n'es pas le fils d'une déesse.
Dans les flancs du Caucase, une horrible tigresse
A nourri de son lait un monstre tel que toi ;
Je le tairais en vain !... A-t-il osé sur moi
Porter, un seul instant, son regard impassible?
A mes gémissements s'est-il montré sensible ?
Ai-je pu de ses yeux faire couler des pleurs ?
Son cœur est-il enfin touché de mes malheurs ?
O comble d'infortune !... Eh ! quoi, ces perfidies
Dont les Dieux sont témoins resteraient impunies !
Le puissant Jupiter et l'auguste Junon
Verraient, sans s'émouvoir, cette lâche action !
A qui donc se fier? — Jeté sur ce rivage
Et dénué de tout, j'accueille son naufrage ;
Ses vaisseaux fracassés sont reçus dans ce port
Et par moi ses Troyens sont soustraits à la mort ;
Je fais plus ; avec lui je partage mon trône,
Et cet ingrat infâme aujourd'hui m'abandonne !...
Mon indignation va jusqu'à la fureur.

Que dis-je ? — Il faut encor qu'un oracle trompeur,
Émané d'Apollon, à ce départ l'engage ;
Qu'à lui Jupiter même adresse un prompt message !
Sont-ce donc là des soins qui soient dignes des Dieux,
Et qui doivent troubler la paix calme des cieux ?...
— Je ne te retiens plus, je ne veux pas répondre
A tes prétextes vains faciles à confondre.
Va, pars pour l'Italie, emporté par les vents,
Cherche à travers les flots ces destins décevants
Dont ton ambition est follement éprise.
S'il est des Dieux vengeurs, une telle entreprise
Trouvera, je l'espère, un affreux dénouement :
La mort sur un écueil sera ton châtiment.
Pressé par le remords qui tourmente le crime,
Ta bouche implorera le nom de ta victime.
Mais des torches du deuil mon ombre armant son bras
D'une lueur sinistre éclairera tes pas.
Je te suivrai partout ; — je veux de ton supplice,
Au séjour des enfers, que mon âme jouisse ! »

Après l'explosion d'un tel emportement,
La Reine s'interrompt. — Dans son accablement,
Elle fuit la lumière importune pour elle
Et l'aspect d'un amant qu'elle juge infidèle.
Énée, irrésolu, veut enfin essayer
De trouver les moyens de se justifier.

La Reine chancelante, affaiblie, éperdue,
S'éloigne, et sur sa couche on la porte étendue.
Énée, en lui parlant d'un ton affectueux,
Veut adoucir les maux de son état affreux
Et montrer que pour elle un tendre amour l'enflamme,
Mais qu'à l'ordre des Dieux il doit plier son âme,
Si pénible qu'il soit pour son cœur d'obéir.

Il va joindre sa flotte alors prête à partir.
Les Troyens empressés courent vers le rivage;
Des arbres, enlevés même avec leur feuillage,
A la hâte ils ont fait des rames ou des mâts,
Et l'allégresse anime et leurs cœurs et leurs bras.
La présence d'Énée excite encor leur zèle
Et donne à leurs efforts une vigueur nouvelle.

C'est ainsi qu'à l'aspect d'un hiver rigoureux,
Des prudentes fourmis les bataillons nombreux,
Dans les lieux souterrains qui leur servent d'asile,
De leurs provisions font un amas utile;
D'un grain de blé chacune emportant le fardeau
Le traîne avec effort dans un terrain nouveau
Que les chefs ont choisi pour le commun usage;
Chacune avec ardeur s'applique à cet ouvrage.

Telle fut des Troyens l'extrême activité.

Quand leur départ frappa ton regard attristé,
O Didon ! quels regrets déchirèrent ton âme !
Cruel amour ! faut-il, quand ton ardente flamme
Pénètre dans le cœur des malheureux mortels,
Qu'elle fasse éprouver des tourments si cruels ?
Tantôt la Reine, en proie à ses vives alarmes,
Veut encore essayer le pouvoir de ses larmes,
Tantôt à la prière humblement s'arrêter.
Ah ! pour fléchir Énée elle veut tout tenter,
Tant l'amour a rendu sa fierté suppliante !

« Chère Anna, des Troyens la flotte impatiente,
Dit-elle, de nos bords se dispose à partir ;
Vois leurs vaisseaux du port déjà prêts à sortir.
En attendant qu'aux vents les voiles s'abandonnent,
De festons variés les poupes se couronnent.
Si j'ai jusqu'à ce jour supporté ce malheur,
J'en ai la force encor ; mais tu peux, chère sœur,
Rendre à mon infortune un important service.
J'ose à ton amitié confier cet office.
Aborde avec douceur mon superbe ennemi ;
Pour fléchir son orgueil, prends un langage ami,
Et, pour mieux de son cœur adoucir la rudesse,
De mots insinuants emprunte la souplesse.
Dis-lui qu'avec les Grecs je n'ai point conspiré,

Quand leurs rois dans l'Aulide ont ensemble juré
De venger Ménélas d'une épouse infidèle,
En portant devant Troie une guerre cruelle :
Que les restes d'Anchise, en son cercueil placés,
Par mes ordres jamais ne furent dispersés.
Pourquoi donc à ma voix ferme-t-il son oreille ?
Où court-il ? — Qu'à mes pleurs sa pitié se réveille !
Qu'il attende, pour fuir, des vents moins orageux,
Des flots plus apaisés, des jours plus radieux ;
Sans réclamer les droits promis de l'hyménée,
Par lui trop oubliés, pour une infortunée,
Qu'il ne renonce point à ses brillants destins :
Qu'il préfère à Didon l'empire des Latins.
Mais du moins qu'il retarde un départ qui m'accable.
Peut-être ma douleur sera plus supportable,
Si de triompher d'elle il me laisse le temps.
A nulle autre faveur, hélas ! je ne prétends.
Si tu peux l'obtenir par ta douce influence,
Quels droits n'auras-tu pas à ma reconnaissance ! »

Ces prières, ces pleurs, par Anna racontés,
A l'oreille d'Énée, en vain, sont répétés ;
Toujours dans ses desseins il reste inébranlable.
Des décrets du Destin la voix inexorable
Lui défend de céder aux plaintes du malheur.

Tel un chêne occupant des Alpes la hauteur,
Fort de son tronc noueux, de ses membres robustes
Qui dominent au loin tout un peuple d'arbustes,
Résiste sans fléchir au souffle impétueux
Des vents qui, contre lui, se sont ligués entre eux ;
Leurs assauts redoublés dispersent son feuillage
Et sur d'humbles rameaux font éclater leur rage.
Mais le corps du géant, ses invincibles bras,
De ces coups impuissants méprisent le fracas ;
Et l'arbre, dont le pied plonge au sein de la terre,
Reste debout et porte au ciel sa tête altière.
Malgré tous les efforts dont il est obsédé,
Ainsi résiste Énée à partir décidé.

Mais, bien qu'en ses desseins il demeure inflexible,
Aux malheurs de Didon sa grande âme est sensible,
Et ses yeux attendris se remplissent de pleurs.
La Reine de son sort déplore les rigueurs ;
Elle veut, repoussant le jour qui l'importune,
Que la mort mette un terme à sa longue infortune.
Son esprit est troublé par des songes affreux.
En faisant (ô terreur !), sur les autels des Dieux,
Fumer en leur honneur l'encens du sacrifice,
Pour rendre enfin le Ciel à ses vœux plus propice,
L'eau pure s'est noircie, et, pour comble d'horreur,
Le vin a pris du sang la funeste couleur !

Au palais, s'élevait un temple expiatoire
Où la reine venait honorer la mémoire
De son premier époux par le fer moissonné.
Avec un soin pieux, elle l'avait orné
Des plus blanches toisons, de festons de verdure ;
Là, quand elle priait, pendant la nuit obscure,
Elle entendait souvent la voix de son époux,
Ou, sur le toit perchés, de sinistres hiboux
Dont les gémissements, au milieu des ténèbres,
Épouvantaient les airs de leurs accents funèbres.

Des oracles anciens les avertissements
Viennent accroître encor ses noirs pressentiments.
Ses songes sont troublés par l'image d'Énée ;
Elle se voit partout errante, abandonnée,
Cherchant ses Tyriens dans de vastes déserts.
C'est ainsi que Penthée, au séjour des enfers,
Voit se porter sur lui les mains des Euménides,
Ou Thèbe, au double aspect, tromper ses yeux avides.
Tel, Oreste, égaré par un remords vengeur,
Voit partout de sa mère éclater la fureur,
Et se croit, en voyant ses mains de sang rougies,
Fouetté par les serpents dont s'arment les Furies.

Des secours qu'à Didon offre le désespoir,
La mort est le meilleur qu'elle puisse entrevoir,

Et l'heure et les moyens en sont fixés par elle.
A l'amitié d'Anna, si tendre, si fidèle,
Elle a soin de cacher son funeste dessein
Et lui parle en ces mots avec un front serein :

« J'ai trouvé des moyens pour ramener Énée
Ou guérir de ses feux ta sœur infortunée.
Au bout de l'Océan, lieux où l'astre du jour
Achève dans les flots des cieux l'immense tour,
Où le puissant Atlas, fier d'un si noble rôle,
Soutient le poids du ciel sur sa robuste épaule,
De l'Hespérie on voit le pays enchanteur,
Où d'un temple apparaît l'opulente splendeur.
Au jardin qui l'enclot, brille le vert feuillage
De l'arbre aux pommes d'or, au magnifique ombrage,
Dont la garde est livrée au dragon effrayant
Qui d'un profane accès sur le seuil le défend.
Mais du miel, des pavots, mêlés avec adresse
Et donnés par les mains d'une habile prêtresse,
Endorment du dragon la vigilante ardeur.
J'ai vu cette prêtresse, et je sais, ô ma sœur,
Par ses enchantements, qu'elle peut, dans les âmes,
De l'amour étouffer ou rallumer les flammes ;
Des fleuves, à son gré, même arrêter le cours,
Changer l'ordre des cieux et la marche des jours ;
Sous nos pieds ébranlés faire gronder la terre,

Précipiter du haut d'une montagne altière
Des arbres, à sa voix, par la foudre broyés,
Et des morts évoquer les mânes effrayés.
Ah ! si j'ai de son art invoqué la puissance,
C'est malgré moi, ma sœur, j'en donne l'assurance,
En jurant par les Dieux, par les noms les plus chers,
Par toi, par tous les maux que mon cœur a soufferts.
Tu connais du palais la cour intérieure :
Près des appartements où se tient ma demeure,
Qu'un bûcher par tes mains dans ce lieu soit dressé.
Mets dessus le portrait que l'ingrat m'a laissé,
L'arme près de mon lit par ses soins suspendue,
Et cette couche, hélas ! dont la funeste vue
Me rappelle un coupable et trop doux souvenir,
Celui d'un fugitif que je voudrais haïr !
C'est l'ordre ou le conseil donné par la prêtresse. »

Elle dit et se tut. — Sa pâleur, sa faiblesse
Étonnent les regards inquiets de sa sœur
Qui, loin de soupçonner, sous ce discours trompeur,
Le projet d'une mort par Didon recherchée,
Voyait un sacrifice en l'honneur de Sichée.

Le bûcher fut dès lors par Anna préparé
Au lieu le plus secret et le plus retiré ;
Il fut, près du palais, fait de branches de chêne,

De bois de pin coupé dans la forêt prochaine ;
Des emblèmes de deuil Didon voulut l'orner,
Et d'un feuillage sombre aussi l'environner.
Sur le bûcher fatal furent mis par la Reine
L'image de celui qui méritait sa haine,
Le glaive du perfide en son pouvoir laissé,
Et tout ce qui restait d'un douloureux passé
Dont la flamme bientôt dévorera la trace.
Mais, autour du bûcher, pour en remplir l'espace,
Un grand nombre d'autels sont en cercle placés.
Là, les cheveux épars, les regards courroucés,
La prêtresse élevant une voix effroyable,
Invoque des enfers le pouvoir formidable,
L'Érèbe, le Chaos et la divinité
D'Hécate, au triple nom des ombres redouté.
Tout autour l'eau par elle à grands flots est versée,
Si noire qu'au Ténare on la croirait puisée.
Des herbes que coupa sa faucille d'airain
Et dont elle exprima le liquide venin,
Une nuit, à l'abri de tout regard profane,
Elle compose un philtre; elle y joint l'hippomane
Que du front d'un poulain elle avait détaché
Et qu'aux dents de sa mère elle avait arraché (1).

La Reine, cependant, à mourir préparée,

(1) Voir la note sur la page 301.

Les pieds nus et portant la farine sacrée,
De sa robe flottante ayant défait les nœuds,
Se tient près des autels. — Elle implore les Dieux
Et les astres, témoins de son destin funeste,
Pour que, s'il en est un dans l'empire céleste
Qui des amants trahis protége le malheur,
Il daigne de ses maux devenir le vengeur.

Il était nuit : partout les mortels en silence
Éprouvaient du sommeil la paisible influence.
Dans les bois, sur les mers, au ciel tout se taisait :
Et chaque astre, sans bruit, dans l'espace roulait.
Les poissons, les oiseaux au varié plumage,
Et des buissons piquants ceux qui cherchent l'ombrage,
Tous, dans le doux sommeil trouvant l'oubli des maux,
Des fatigues du jour savouraient le repos.
Mais Didon seule veille ! — Hélas ! il n'est pour elle,
Pour son cœur que tourmente une douleur cruelle,
Pour ses yeux constamment fixés sur ses malheurs,
Plus de calme la nuit, plus de trève à ses pleurs !
Son amour exalté s'irrite et s'exaspère
Et de son cœur s'exhale en transports de colère :
Et puis, sa passion, lasse d'un grand effort,
Retombe tristement sur ses projets de mort.

« Après un tel effort, a-t-elle dit, que faire ?

Des amants repoussés qui disputaient naguère
La faveur d'obtenir et mon sceptre et ma main,
Faudra-t-il m'exposer à subir le dédain?
Revenant humblement sur mes pas trop timides,
Irai-je, en suppliante, à ces princes Numides
Offrir ce qu'à leurs vœux j'ai longtemps refusé?
Écoutant les conseils de mon cœur abusé,
Suivrai-je les vaisseaux des Troyens dans leur fuite?
Mon hospitalité fut pour eux sans limite,
Et sans doute ils en ont gardé le souvenir.
Mais quand je le voudrais, puis-je avec eux partir?
Voudront-ils recevoir sur leur flotte orgueilleuse
La Reine infortunée, à leur chef odieuse?
Ah! ne connais-tu pas, malheureuse Didon,
La race qu'enfanta jadis Laomédon,
Aux serments les plus saints race toujours parjure?

— Eh! pourquoi mes guerriers, pour venger mon [injure,
Contre ces étrangers ne s'armeraient-ils pas?...
Mais quand, dans mon exil, ils ont suivi mes pas,
(A regret fuyant Tyr, notre cité chérie!)
Abandonneront-ils leur nouvelle patrie,
Pour de la mer encor affronter le danger?
Leurs vaisseaux à ma voix voudront-ils se ranger?
Ah! que dis-je! — Où m'égare une aveugle pensée?

Meurs, tu l'as mérité, malheureuse insensée
Que trouble un fol amour ! — N'attends que de la mort
Le terme désiré de ton funeste sort ;
Que le fer t'en délivre, en t'arrachant la vie !...
O ma sœur, oui, c'est toi, trop complaisante amie,
Dont les tristes conseils, à l'aspect de mes pleurs,
Ont eu pour dénouement ma faute et mes malheurs ;
Tu m'as, sans le vouloir, mise au pouvoir d'Énée !
Pourquoi des animaux n'ai-je la destinée ?
Sans connaître l'hymen, de crime ils sont exempts ;
Rien ne trouble la paix de leurs jours innocents...
Ah ! j'ai de mon époux trop oublié la cendre !... »

Voilà, dans sa douleur ce qu'elle fit entendre.

Énée, en ce moment, sans craindre aucun retard,
Sur sa poupe dormait, certain d'un prompt départ.
De Mercure à ses yeux un songe rend l'image :
C'était ses blonds cheveux, les traits de son visage,
De sa jeunesse aussi la constante fraîcheur. —

« Quoi ! du sommeil, dit-il, tu goûtes la douceur,
Sans souci des périls qui contre toi se dressent !
Entends-tu les zéphyrs qui de partir te pressent ?
Comptant sur ses guerriers, disposée à mourir,
Aux armes contre toi Didon veut recourir ;

Entre ses noirs projets elle flotte incertaine,
Et le ressentiment surexcite sa haine.
Fuis donc, puisque de fuir encore il t'est permis.
La mer se couvrira de vaisseaux ennemis
Qui vont bientôt s'armer de torches menaçantes
Et lancer sur les tiens des flammes dévorantes,
Si l'Aurore demain te retrouve en ces lieux.
La femme est un esprit inconstant, dangereux,
Dont il faut redouter le changeant caractère.
Hâte donc ton départ, que rien ne le diffère. »

Il dit et disparaît dans l'ombre de la nuit.

A partir sans retard par ce discours réduit,
Énée est effrayé du danger que présage
L'ordre du ciel compris dans ce divin message.

— « Chers compagnons, dit-il, debout, plus de sommeil ;
Il faut de l'ennemi prévenir le réveil.
Qu'on saisisse la rame, et qu'aux vents l'on déploie
La voile impatiente, avec des cris de joie.
Partons, tranchons le câble amarrant nos vaisseaux ;
Dérobons notre flotte à des périls nouveaux :
Employons au départ le peu de temps qui reste :

J'en reçois l'ordre encor d'un messager céleste.
O Dieu ! qui que tu sois, heureux de t'obéir,
Nous allons de ces bords à la hâte partir.
Du Ciel assure-nous les faveurs secourables
Et sur nous fais briller des astres favorables. »

Il dit, sort du fourreau son glaive étincelant
Et tranche avec le fer, par un coup violent,
Le câble qui retient son navire au rivage.
Tous les Troyens qu'alors cet exemple encourage,
Vers la flotte à l'instant se sont précipités.
On s'ébranle, on s'agite, on court de tous côtés.
Sous les vaisseaux la mer disparaît et s'efface,
Et la rame, à grand bruit, des flots bat la surface.

L'aurore abandonnait la couche de Titon
Et de ses premiers feux colorait l'horizon,
Quand la Reine aperçut, à ces lueurs naissantes,
Des navires Troyens les voiles blanchissantes
Qu'enflait des vents du ciel le souffle protecteur,
Et dans son port désert un vide accusateur.

La Reine, à cet aspect, déchirant sa coiffure,
Arrache sans pitié sa blonde chevelure ;
Et, frappant sa poitrine avec sa belle main,
De coups désespérés elle meurtrit son sein.

Puis, levant vers le ciel les yeux, elle s'écrie :

« Il part, cet étranger ; sa lâche fourberie
Se joue, ô Jupiter ! de mon peuple et de moi.
Et Carthage se tait !... Et la ville en émoi,
Les armes à la main, de le punir avide,
Ne court pas me venger dans le sang du perfide !
Armez-vous donc, partez, montez sur vos vaisseaux ;
Des voiles à vos mâts, des rames, des flambeaux,
Sur ces vils ennemis, vite, lancez la flamme.....
Mais où suis-je ? — Que dis-je ? — Où s'égare mon âme?
Malheureuse Didon ! Tu le vois maintenant,
Tu connais de l'ingrat le trait le plus sanglant !
Ah ! quand il te donnait sa foi qu'il a trahie,
C'est alors qu'il fallait craindre sa perfidie !
— En s'éloignant de Troie, on dit qu'en fils pieux,
Avec son père infirme, il emporta ses Dieux.
Contre un passé si beau tout son crime proteste !
Que ne puis-je à l'ingrat qui fuit, que je déteste,
Dans mon juste courroux, prodiguant tous les maux,
De son corps déchiré disperser les lambeaux !
Avec lui, je voudrais, dans ma fureur extrême,
Égorger tous les siens, son Ascagne lui-même,
Et de son fils lui faire un horrible festin !
Mais qui peut sûrement commander au destin ?
Des plus justes combats la fortune est douteuse,

Et la guerre pour moi peut être malheureuse.
Qu'importe? — Que craint-on, alors qu'on veut mourir?
J'aurais pu de sa mort me repaître à loisir;
Dans son camp ravagé j'aurais porté la flamme,
Embrasé ses vaisseaux, immolé cet infâme,
Avec sa race éteint le nom de ses aïeux,
Détruit tous ses amis, et moi-même après eux!... »

Soleil, dont les rayons, dans ta vaste carrière,
Donnent à l'univers la vie et la lumière,
Junon, reine du Ciel, qui connais mes tourments,
Hécate, qu'on invoque avec des hurlements,
Et vous, du sombre enfer implacables Furies,
Que l'infortune en pleurs n'a jamais attendries,
Dieux d'Élise mourante, à mes maux aujourd'hui,
A ma juste vengeance accordez votre appui!
Si la loi du destin, sévère, inexorable,
Veut soustraire à la mort cet insigne coupable
Et le conduire au port où tendent tous ses vœux,
Du moins que les efforts d'un peuple belliqueux
L'expulsent du pays choisi pour son asile:
Que nulle part il n'ait de retraite tranquille:
Et s'il va des voisins mendier le secours,
Que de honteux refus lui répondent toujours!
Qu'à ses embrassements une main forte arrache
Son fils, l'unique objet auquel son cœur s'attache;

Et des siens immolés conduisant le cercueil,
Qu'il n'ait devant ses yeux que des scènes de deuil !
Que la paix, s'il l'obtient, soit honteuse et peu sûre :
Qu'il meure avant le temps, privé de sépulture,
Sans avoir eu jamais ni sceptre, ni pouvoir !
Tels sont mes derniers vœux et le suprême espoir,
Quand je verse mon sang, qui console mon âme.
Et vous, ô Tyriens, de vos bras je réclame
Une guerre éternelle avec tous ses Troyens.
Plus de paix avec eux, plus d'intimes liens :
C'est là ce qu'en mourant votre reine demande :
Il n'est point pour mon ombre une plus douce offrande.
Que de ma cendre il sorte un généreux vengeur,
Pour punir de ma mort le criminel auteur :
Que, la flamme et le glaive à la main, il poursuive
Des fils de Dardanus la race fugitive :
Que maintenant, toujours, sans trêve, sans merci,
Tant que son bras vaillant pourra combattre ainsi,
Contre ces étrangers il lutte avec furie
Et leur fasse expier leur noire perfidie ;
Vaisseaux contre vaisseaux, soldats contre soldats,
Jusqu'au dernier d'entre eux, combats, toujours [combats !.....

Ayant ainsi parlé, la malheureuse Reine,
Tout entière au projet d'une mort très-prochaine,

Et, sans voir d'autre issue à ses affreux revers,
Roulait dans son esprit mille pensers divers.
Elle appelle Barcé, nourrice de Sichée,
Toujours à sa personne avec zèle attachée,
Et lui dit : — « Sans retard, va transmettre à ma sœur
Ce que je recommande à sa pieuse ardeur.
Il faudra qu'aux autels, d'eau lustrale baignée,
Elle aille présenter l'offrande désignée
Et le troupeau choisi qu'aux Dieux j'ai destiné
Pour le grand sacrifice en ce jour ordonné.
Toi-même, à mes désirs toujours obéissante,
Tu devras ceindre autour de ta tête tremblante
Le bandeau par l'usage au culte consacré ;
Car je veux achever ce que j'ai préparé,
Pour faire aux Dieux du Styx un pompeux sacrifice
Et pour que de mes maux le terme s'accomplisse.
Qu'aux flammes du bûcher l'image du Troyen
Par Anna soit livrée et qu'il n'en reste rien ! »

Malgré le poids des ans, à cet ordre fidèle,
Barcé hâte ses pas qu'anime encor son zèle.
Frémissante et songeant à son projet sanglant,
Didon, pâle, livide, et l'œil étincelant,
De la mort sur son front offrant les traits d'avance,
En dehors du palais, sur le bûcher s'élance :
Elle s'arme du glaive, ancien et doux présent

Qui sera de sa mort le fatal instrument :
Et puis, en gémissant, portant sa triste vue
Sur sa robe autrefois dans Ilion tissue,
Sur ce lit si connu, cher à son souvenir,
Confident d'un passé qu'elle voudrait bannir,
Elle laisse tomber, d'une voix défaillante,
Ces derniers mots sortis de sa bouche mourante :

« O dépouilles ! naguère objets chers à mon cœur,
Tant qu'il me fut permis de goûter ce bonheur,
Recevez les adieux qui terminent ma vie,
De tant de maux, hélas ! fatalement suivie.
J'ai vécu, j'ai rempli noblement mon destin,
En vengeant mon époux contre un frère inhumain,
En fondant les remparts d'une ville naissante,
Qui peut-être envers moi plus tard reconnaissante,
Voudra de quelque gloire environner mon nom.
Heureuse, heureuse, hélas ! si, fuyant Ilion,
Les Troyens, en cherchant un refuge à Carthage,
N'eussent pas dans ses murs abrité leur naufrage ! »

— Puis, embrassant sa couche, elle s'écrie : « ô Dieux !
Quoi ! mourir sans vengeance !.... Oui, mourons ! je le
[veux :
Il m'est doux de descendre à ces demeures sombres
Où des morts pour jamais dorment en paix les ombres.

Que les feux du bûcher, vus par le chef Troyen,
Soient pour lui de ma mort un présage certain :
Qu'au loin de ce tableau son regard se repaisse !... »

Elle dit. — Aussitôt auprès d'elle on s'empresse.
Inutiles efforts ! son intrépide main
Déjà d'un coup mortel vient de frapper son sein.
Le sang, à gros bouillons, jaillit de sa blessure
Et de sa rouge empreinte empourpre son armure.
Des cris de désespoir, de longs gémissements
Remplissent du palais tous les appartements.

Du tragique trépas la nouvelle accablante
Se répand dans la ville, y porte l'épouvante,
Et partout l'on entend de sinistres clameurs :
Pour les femmes c'est peu que de verser des pleurs,
C'est par des hurlements que leur douleur éclate.
On dirait qu'un vainqueur implacable se hâte
De renverser Carthage ou l'antique Sidon,
Ou que d'un incendie on craint l'invasion
Qui, dirigeant partout son sinistre passage,
Jusqu'au temple des Dieux porterait le ravage.

Au bruit inattendu de cet affreux malheur,
Anna pâle, éperdue et pleine de terreur,
Accourt à pas tremblants et, de douleur saisie,

Frappe à coups redoublés sa poitrine meurtrie.
Déchirant de ses mains son visage sanglant,
Elle dit à sa sœur, d'un doux nom l'appelant :

— « Voilà donc le dessein qu'avec tant d'assurance
Tu cachais à mon cœur pour toi sans défiance !
A me tromper ainsi pouvais-tu t'attacher ?
Voilà ce qu'à ta sœur réservaient ce bûcher
Et ces autels dressés pour un feint sacrifice !
Ah ! tu n'as pas voulu, ma sœur, que je jouisse
De la douce faveur de mourir avec toi !
Un tel sort eût été trop consolant pour moi.
Ah ! si le même glaive eut tranché notre vie
Ensemble, au même instant, j'en eusse été ravie !!
Et ce bûcher fatal est l'œuvre de mes mains !
Et j'ai prié les Dieux ! et les Dieux inhumains
Ont écouté mes vœux d'une oreille propice !
Cruelle ! de ta mort tu m'as faite complice.
Avec toi vont périr, malheureuse Didon,
Ta sœur, ton peuple aimé, le Sénat de Sidon,
Et les puissants remparts de Carthage naissante,
Construite par tes mains et déjà florissante !
Était-ce là, ma sœur, l'avenir glorieux
Qu'à ton peuple assuraient tes efforts généreux ! »

Tel est de sa douleur l'attendrissant langage.

Alors, vers le bûcher se frayant un passage,
Anna rapidement en atteint le sommet :
Et, dans l'explosion de son profond regret,
Prend dans ses bras sa sœur, et de sa main étanche
Avec soin le sang noir que sa blessure épanche.
Didon ouvre les yeux, cherchant encor le jour,
Gémit en le voyant et les clôt sans retour !...
Trois fois, de se lever sur son coude elle tente,
Et trois fois sur sa couche elle tombe impuissante.

D'un aussi long trépas la déesse Junon
Veut enfin abréger les tourments à Didon,
De qui la triste fin, précoce, imméritée,
Par la loi du destin ne fut point décrétée,
Mais du plus fol amour fut un effet soudain.
Elle dépêche Iris pour aller, de sa main,
De la Reine expirante enfin délivrer l'âme,
En tranchant de ses jours la malheureuse trame.

Iris est dans le ciel messagère des Dieux.
Déployant dans son vol rapide et gracieux
Le reflet ondoyant de ses ailes brillantes
Qui doivent au soleil leurs nuances changeantes,
Elle arrive et, planant au-dessus de Didon,
Sur sa tête elle coupe enfin ce cheveu blond
Qui retient si longtemps son âme languissante.

« De l'auguste Junon la volonté puissante
M'ordonne de couper, dit-elle, ce cheveu
Qui revient à Pluton ; je le rends à ce Dieu. »

De Didon qui n'est plus, la chaleur attiédie
S'est presque dissipée aussitôt que la vie.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE

VARIANTES & NOTES DE L'ÉDITEUR



Au début de l'avertissement de l'éditeur, on signale le nombre assez considérable de magistrats qui se sont livrés à la traduction des auteurs classiques et particulièrement des poëtes. Au même moment, deux membres de l'Institut, M. Jourdain et M. le sénateur Wallon, ancien ministre, constataient le même fait dans les lettres de remerciment et de félicitations, qu'avec plusieurs écrivains éminents, ils adressaient, en mars 1878, à M. le conseiller F. de Fourtou, au sujet de la traduction dont nous publions la seconde édition. Dans sa missive élogieuse, M. le sénateur Wallon, faisant allusion à un célèbre mot historique, reconnaît que le culte des lettres, s'il disparaissait de la société, trouverait un refuge dans la magistrature. Et comme pour lui donner raison, M. Larombière, premier président de la cour d'appel de Paris, venait de donner sa remarquable traduction du poëme de *Lucrèce*, en vers français, en même temps que M. F. de Fourtou préparait cette nouvelle édition. L'exemple des plus illustres magistrats,

de Harlay, de l'Hôpital, d'Aguesseau, est ainsi noblement suivi. M Jourdain, annonçant à M. de Fourtou qu'il a lu plusieurs passages saillants de sa traduction, le félicite de « s'être livré à un semblable travail, même après Delille : » il ajoute « que nul ne lui reprochera de l'avoir osé. » Après avoir cité la récente traduction en vers de *Lucrèce,* il « remarque avec satisfaction » que, dans la magistrature, se maintiennent ces tradi- » tions littéraires, ce sentiment éclairé de l'antiquité, » cette aptitude précieuse à en goûter les beautés poé- » tiques et à les rendre dans la langue des poëtes. »

Parmi les écrivains distingués qui ont exprimé la même idée, en adressant des éloges à notre vénérable auteur, nul ne l'a mieux ou plus heureusement exprimée, ce nous semble, que M. le docteur Ch. Galy, ancien maire de Périgueux, le savant directeur et l'un des principaux fondateurs du Musée de cette ville, dans sa lettre suivante à M. F. de Fourtou. Nos lecteurs la liront sans doute avec le même plaisir que nous avons à la reproduire :

Monsieur, — Je vous remercie de votre livre, production charmante d'une vieillesse pleine de verdeur et de souffle poétique. Voilà du loisir bien rempli et bien mérité par une muse qui fut longtemps prêtresse de Thémis ; et il n'y a rien qui m'étonne de la voir aujour-

d'hui Virgilienne, car cette transformation était bien connue des anciens. — Pausanias raconte que la déesse de la Justice céda à Apollon le temple qu'elle occupait sur le Parnasse.

Je relirai vos vers, Monsieur et cher poëte, et après en avoir loué une seconde fois l'inspiration et le rythme, je le placerai en lieu convenable dans ma bibliothèque; et maintenant, vous adressant à Virgile, vous pourrez, avec le Dante, lui dire : — « O des poëtes gloi-
» re et lumière! que le grand amour qui m'a fait re-
» chercher ton livre, m'a souvent pris, tu es mon maî-
» tre, mon auteur, tu es le seul dont j'ai pris le beau
» style qui m'a fait tant d'honneur! »

Vous avez agi avec un goût délicat, Monsieur: je vous en ai félicité avec une sincère admiration.

Croyez à mes sentiments de haute estime et de considération.

Ch. GALY.

Page 28, *Virgile magicien*

Des critiques éminents, au premier rang Sainte-Beuve, ont fait trop bien ressortir l'influence du génie de Virgile, aux diverses périodes de l'histoire littéraire, pour qu'on puisse encore traiter ce sujet après eux. Il suffit de s'en référer à leurs travaux et d'y renvoyer le lecteur. Nous avons déjà cité aussi, entr'autres, et

avec l'éloge qu'elle méritait, une étude qu'un membre de l'Académie française, M. Gaston Boissier, a publiée dans la *Revue des Deux Mondes,* n° de février 1878, sous ce titre : *Virgile au moyen âge, d'après des documents nouveaux.* Qu'on nous permette de rappeler, à cet égard, un souvenir archéologique assez curieux.

Objet de l'admiration et de l'étude des rares lettrés de cette époque et des moines qui en multipliaient les copies, comme ils en imitaient les vers souvent cités, Virgile voyait sa réputation franchir l'étroite enceinte des cloîtres et des écoles et son nom répandu dans le peuple d'une façon assez inattendue. On le fit passer pour un génie universel et même pour un grand magicien ! Quelques-unes de ses poésies accréditèrent sans doute au moyen âge une telle superstition : ainsi ses vers sur les enchantements *(Églogue VIII, Pharmaceutria,* les Philtres), sur la merveilleuse reproduction des abeilles dans l'épisode d'Aristée, contribuèrent à la répandre, comme peut-être aussi le nom de son aïeul maternel le collecteur *Magius* et de sa mère Maïa, dont on fit *Magia !* Un auteur italien a publié l'an dernier un travail remarquable sur la légende de Virgile magicien.

A Vienne, en Dauphiné à l'entrée de l'église de la célèbre abbaye de Saint-Pierre, on voit d'assez remar-

quables sculptures dont l'une représente un jeune homme qui semble déchirer un lion, (peut-être Hercule, ou quelqu'autre Dieu du paganisme). D'après la tradition, un ange aurait apporté de Rome à Vienne, en une seule nuit, à la prière de l'évêque, ce curieux bas-relief dû au ciseau d'un habile sculpteur ou enchanteur, *(Vergilii solers.... ars)*, chef-d'œuvre magique de Virgile, ainsi doté du génie de tous les arts et d'un pouvoir surnaturel. La muse est, en effet, une puissante magicienne, et tout vrai poëte un grand enchanteur !

Le génie de Virgile avait inspiré une sorte d'adoration pour le poëte. On en fit comme un type légendaire de la perfection et de l'idéal dans tous les beaux-arts. — V. Millin, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, t. II. p. 39. —

· Quant à ce nom de Vergilius, il s'éleva une grande discussion entre les érudits au XVIe et au XVIIe siècles pour savoir si notre poëte s'appelait Vergilius ou Virgilius. — Voyez la Vie de Virgile par le savant jésuite Charles La Rue, que nous citons ci-après, page 323.

Page 33 et note.

Nous rappellerons ici le distique qui mit le comble à la fortune de Virgile, en tant que courtisan d'Auguste : ce distique peint encore mieux l'hyperbole ou l'i-

dolâtrie des louanges de notre poëte envers le vainqueur, aussi bien ou mieux partagé que Jupiter lui-même. Virgile avait affiché aux portes du palais de César ces deux vers, sans en nommer l'auteur :

Nocte pluit totà ; redeunt spectacula manè ;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet !

Distique qu'un traducteur de Virgile rendait ainsi, en 1787 :

Il pleut toute la nuit, et Jupiter fait rage ;
César fait revenir le calme avec le jour.
C'est ainsi que tous deux ils ont fait leur partage
Et qu'ils gouvernent tour-à-tour !

Un méchant poëte nommé Bathylle, s'attribuant la paternité de ces vers, s'attira les louanges et les libéralités de l'Empereur. Virgile irrité, afficha au même endroit ce commencement de pentamètre répété quatre fois, dont le sens demeura suspendu :

Sic vos non vobis.....

Auguste désirant voir ces vers achevés, on sait que Virgile seul put remplir la mesure et le sens de ces pentamètres imparfaits, en les faisant précéder d'un hexamètre explicatif :

Hos ego versiculos feci : tulit alter honores.

Sic vos non vobis nidificatis aves.
Sic vos non vobis vellera fertis oves.
Sic vos non vobis mellificatis apes.
Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Bathylle devint la fable de la ville et la renommée de Virgile en augmenta d'autant.

Page 38 et note.

D'après le biographe anonyme de Virgile, nous avons répété que notre poëte avait longuement célébré les louanges de C. Gallus dans le IVe livre des Géorgiques, et qu'après la condamnation et la mort de cet ami, il en avait, par ordre d'Auguste, supprimé l'éclatant éloge pour y substituer la fable ou la légende d'Aristée Mais cette opinion doit être justement rejetée. On pourrait tout au plus admettre que, dans ce même livre, avant cet épisode, Virgile avait inséré en l'honneur de Gallus de nombreux vers, qu'après la disgrâce de cet ami, le courtisan se hâta de faire disparaître, dans la crainte de déplaire à Auguste. Le P. Ch. La Rue, dans sa Vie de Virgile, déclarait n'ajouter aucune foi à cette opinion. « La fable d'Aristée, dit-il, est en effet tellement liée *(annexa)* avec le sujet, (l'Apiculture), que cet épisode semble naître de ce sujet même, *ut nata è re ipsa*, et ne peut paraître un hors-d'œuvre ajouté après coup, *non huic attexta videatur*. Virgile ne pouvait avoir consacré une partie si considérable de son poëme à

l'éloge de Gallus, lui qui n'accordait que fort peu de vers à Mécène, auquel il dédiait cependant son ouvrage entier. Enfin, Auguste qui, au rapport de Suétone, pleura la mort de Gallus, ne pouvait avoir conservé d'animosité contre la mémoire de ce poëte guerrier, au moins au point d'être irrité ou jaloux de quelques vaines louanges adressées à ce dernier. » V. le Virgile édité par le P. Carolus Ruœus, Societatis Jesu, ad usum Delphini, M.DC.LXXXIII.

Page 75, avant-dernier vers :

L'arbousier pour la chèvre est le fruit le meilleur.

Page 82 et note.

M. de Fourtou a très-bien traduit, selon le sens qu'on lui donne généralement, le vers célèbre :

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

Toutefois, le sens tiré du *sourire de l'enfant* pour sa mère me paraîtrait le plus satisfaisant au point de vue de la latinité et de la pensée. C'est, si je ne me trompe, le sens adopté par M. Benoist dans sa grande édition de Hachette. Mais Heyne s'appuie sur le *cui non risere parentes*, qui vient à la suite, pour préférer l'entendre du *sourire de la mère* (*matrem arridentem cognoscere*). Je proposais une autre interprétation : celle d'un

échange de sourires entre la mère et l'enfant, qui révèle à l'enfant sa mère et atteste à sa mère que l'enfant la connait. Mais M. Dabas, alors recteur de l'Académie de Bordeaux, décédé en 1878, me fit observer que ce sens était ingénieux, mais peut-être un peu subtil, parce qu'il ferait dire au latin plus que le latin ne dit ; que ce n'était pas d'ailleurs un sens nouveau ; qu'il avait été indiqué dans l'édition du P. Jouvency, (*arride parentibus ut illi vicissim tibi arrideant*). Voici toujours mon interprétation :

A son sourire apprends à connaître la mère.
Cher enfant, à ton tour lui souriant aussi,
Montre que tu comprends déjà qu'elle t'est chère :
Vos cœurs dans ce sourire iront se joindre ainsi.

Page 87, vers 14 : lire : *à ton culte fidèles.*

Page 88. — *Églogue VI. — Philosophie de Virgile.*

Silène explique dans cette VIe églogue la création du monde d'après le système d'Épicure. On sait que cette doctrine n'est qu'un panthéisme purement matérialiste; l'élément en apparence supérieur, admis par cette philosophie sensualiste, est à peine plus subtil que la matière qu'il fait mouvoir et qu'il dirige, tout en étant répandu dans cette matière et ne faisant qu'un ou s'incorporant avec elle, incréée, éternelle comme lui. Des vers célèbres de Virgile résument ce système :

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet,
Inde hominum pecudumque genus !...

(Énéide, liv. VIe, vers 719 à 735).

C'est une association, une identification de chaque parcelle de la grande âme du monde, corporelle, mais un peu plus éthérée ou ignée, avec les corps matériels Tous les êtres, hommes et animaux, ne sont également que des semences atomiques ou des particules de cette même âme universelle :

Igneus est ollis vigor et cœlestibus origo
Seminibus...

Voilà notre origine, celle de nos âmes, souffle prétendu *céleste*, mais matériel, emprisonné dans les épaisses ténèbres de la matière :

Clausæ tenebris et carcere cæco.

Dans le IVe livre des Géorgiques, comme ici dans l'Énéide, et dans l'églogue VI, Virgile développe et *mélange* les doctrines panthéistes de Pythagore, de l'Académie et du Portique, d'Épicure et de Lucrèce. L'univers forme un vaste corps, un *animal*, un être animé, ζῶον. L'âme subtile, *mens*, qui circule dans toutes ses parties, c'est Dieu. Les âmes individuelles émanent de cette âme du monde, semée partout, et comme rien ne

meurt, elles retournent à leur source, après la dissolution de leur enveloppe corporelle. Tous les êtres, sans distinction aucune, ont en eux une portion et comme un écoulement de l'essence divine : *partem divinæ mentis,* dit Virgile des abeilles, comme Horace, de l'âme humaine : *divinæ particulam auræ.*

C'est le cas de répéter avec Bossuet : « Tout était Dieu, excepté Dieu même ! » Ces systèmes ou ces aberrations philosophiques méconnaissaient ainsi le monothéisme et le spiritualisme, ce besoin primordial du cœur humain. La doctrine panthéiste et matérialiste d'Épicure, vantée par Virgile, allait encore plus loin que celle de Platon et de Pythagore, qui ne niaient pas la liberté. Tout est fatal pour Épicure ! C'est la négation même de la notion de l'âme et de Dieu.

L'épicurisme était aussi la doctrine favorite des sceptiques et des débauchés de cette époque, toujours prêts à toutes les dégradations, à toutes les servitudes. On regrette de voir des hommes de génie tels qu'Horace et surtout que Virgile, se faire les adeptes et les propagateurs de cette doctrine funeste, ainsi que les flatteurs attitrés de César et des puissants du jour. Corruption et tyrannie marchent toujours ensemble ! Qu'il y a loin de cette triste philosophie sensualiste à la doctrine des Stoïciens, et surtout à la révélation évangélique proclamant le spiritualisme, l'immortalité de l'âme, la

fraternité de tous les hommes réunis sous la main d'un même père, d'un seul et unique Dieu, créateur éternel et Providence infinie de l'univers !

Page 89 et note. *Quel est le Varus auquel l'églogue VI est dédiée ?*

On répète généralement que ce Varus, dont Virgile fait l'eloge dans les églogues VI et IX, est le même que le général de ce nom dont l'armée fut anéantie 47 ans après, c'est-à-dire, en 762, par Arminius. C'est une erreur. Le Varus déjà illustre en 713, en ne lui supposant que 25 à 30 ans à cette date, ne peut être identifié avec le vaincu de l'an 762, le général Quintilius Varus. Celui-ci eut été bien âgé (d'environ 80 ans) pour aller diriger l'importante expédition contre les Germains révoltés. Il ne s'agit pas non plus du chef républicain Quintilius Varus, celui qui, en 712, après la victoire d'Octave, se fit poignarder par l'un de ses affranchis.

Le Varus auquel Virgile dédia *deux* églogues, la VIe et celle dont il est question dans la IXe,

> Quoique non achevés, j'estime davantage
> Les vers dont à Varus il voulut faire hommage,

n'est autre qu'Alphénus Varus, alors préfet de la Gaule cisalpine, qui protégea le poëte. surtout en 713 et 714, alors que celui-ci était menacé par le vétéran Claudius

ou par le centurion Arius (si ce n'est le même personnage *Arius Claudius*), qui lui refusait la restitution de son héritage.

Un passage topique de la *Vie de Virgile* confirme notre opinion : « Ayant ébauché un poëme épique, Virgile l'abandonna et commença les Bucoliques dans le dessein surtout d'y faire entrer les louanges de Pollion, d'*Alphénus Varus* et de Cornelius Gallus. *Ad Bucolica transiit, maximè ut Asinium Pollionem*, Alphenum Varum *et Cornelium Gallum celebraret...* »

On a dit encore par erreur que le général Q. Varus, ami de Virgile, avait étudié avec lui les principes de la doctrine d'Épicure, sous le philosophe Syron. L'ami et le compagnon d'études de Virgile était le poëte tragique Lucius Varius, l'un de ses éditeurs.

Page 89 et note. — *Sur une première églogue dédiée à Varus et sur trois autres églogues de Virgile.*

On a vu dans la note précédente que dans les églogues VI et IX le Varus dont il s'agit est Alfénus Varus. J'augure même que Virgile avait composé une autre et première églogue en l'honneur de cet illustre protecteur. Cette conjecture se déduit d'abord des vers 6 à 12 de l'églogue VI qui commence par ces mots : *Prima Syracuso :*

....Nec Phœbo gratior ulla est
Quàm sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.

« De tous mes ouvrages, Apollon préfère celui qui
» débute par le nom de Varus, ou qui porte écrit en tê-
» te, à la première ligne, le nom de Varus. » (1)

Ce passage important de l'églogue VI montre donc qu'il s'agit d'une pastorale pareillement dédiée à Varus, mais différente de cette même églogue VI. Cette pastorale devait avoir pour titre le nom de Varus ou commencer par ce nom. Or, l'églogue VI a pour titre *Silène* et ne débute pas par le nom de Varus.

Au contraire, on trouve dans les vers 26 à 30 de l'églogue IX un fragment, ou trois vers d'un autre pastorale dédiée à Varus et qui commence par ce nom de Varus. Virgile n'oublie pas de rappeler cette première pièce en l'honneur de son protecteur, pièce qu'il n'avait pas achevée ou perfectionnée, (ou à laquelle il n'avait pas donné une grande publicité pour un motif qu'on va deviner). Il en fait citer trois vers par Méris, serviteur de Ménalque, (ou de Virgile lui-même). Remarquons que ces trois vers ne figurent pas dans la VIe

(1) Il faut ici rappeler que dans l'origine on ne désignait pas les églogues par les titres qu'on leur a attribués plus tard, tels que ceux de Daphnis, de Silène ; mais qu'on les citait par les premiers mots ou le premier vers. Ainsi, dans l'églogue Ve, intitulée depuis *Ménalque et Mopsus*, (c'est-à-dire, Virgile lui-même et probablement Cébès, son affranchi poëte), Ménalque-Virgile désigne sa seconde églogue *Alexis*, par les premiers mots : *Formosum Corydon...*, de même que la troisième : *Cujum pecus? An Melibœi* ? — (Voir encore Égl. IX, v. 21 à 25, 26 à 29, 39 et 40, 46 à 50).

églogue, dans laquelle cependant ils devraient se trouver, si cette églogue était la seule dédiée à Varus.

Imò hæc quæ Varo, necdum perfecta canebat :
» Vare, tuum nomen (superet modò Mantua nobis,
Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ !)
Cantantes sublime ferent ad sidera cycni. »

« O Varus, ton nom, si Mantoue nous est *conservée*, Mantoue trop voisine, hélas ! de l'infortunée Crémone, les cygnes dans leurs chants sublimes le porteront jusqu'aux cieux ! »

Ainsi Virgile avait composé cette églogue en l'honneur de Varus peu de temps après la première *(Alexis, 711)* ou la seconde *(Ménalque, 712)*, au plus tard au commencement de 713, en tout cas, avant celle de Tityre (713), avant que Mantoue eut subi le même sort que Crémone, punie de sa fidélité au parti de Cassius et de Brutus. Le territoire confisqué de cette dernière cité n'ayant pas suffi pour les vétérans des triumvirs, on voulait y ajouter les terres de Mantoue, bien que cette ville se fut rangée du côté des vainqueurs. La spoliation de Mantoue n'était donc pas encore consommée. Aussi Virgile dans cette première églogue à Varus suppliait celui ci d'obtenir que son pays fut préservé d'un pareil malheur. On comprend qu'il n'eut pas mis la dernière main, ou du moins donné après 713 une grande publicité à cette églogue à Varus, puisque, malgré la faveur dont celui-ci jouissait auprès d'Octa-

ve, il ne put empêcher la spoliation de Mantoue, dont les terres furent distribuées à des soldats exigeants et faisant la loi même à leurs chefs. Virgile n'eut pas été assez maladroit pour publier cette églogue en 714 ou 715, après cet inique partage, et faire ainsi ressortir l'impuissance de Varus et peut-être celle d'Octave. Varus, d'accord avec Pollion et Gallus, put seulement obtenir une exemption ou une restitution en faveur de Virgile, ou bien le poëte ne reconquit son héritage qu'après la guerre de Pérouse, sur le vétéran qui l'avait dépouillé, après que celui-ci eut reçu sans doute quelque compensation.

A ceux qui voudraient prétendre que la IXe églogue mentionnerait la VIe, dans laquelle on aurait supprimé les trois vers cités, nous opposerions une impossibilité chronologique. Cette IXe églogue, la Ve en réalité dans l'ordre des dates, a été composée en 713 ou 714 : elle ne pouvait donc faire allusion à la VIe, qui ne parut qu'en 715 ou 716.

Ce ne serait pas, d'après nous, la seule pastorale de Virgile perdue ou non éditée. Dans l'églogue IX, notre poëte attribue en effet à Ménalque (son pseudonyme habituel, voir vers 35), trois autres églogues, outre celle qui débute par le nom de Varus ; elles durent être composées de 710 à 713. La première de ces quatre églogues (églogue IX, vers 21 à 25) commençait ainsi :

Tityre dum redeo.. prends garde au grand bouc, *cornu ille ferit*, n'est qu'une traduction ou qu'une imitation littérale de l'idylle III de Théocrite, vers 34 et 35, Τίτυρ', ἐμὶν τὸ καλὸν..., — (garde et fais paitre mon troupeau jusqu'à mon retour : évite ce bouc africain ou de Lybie, il frappe de la corne). — La seconde pastorale : *Huc ades, ô Galatea!...* (v. 36 à 43), plaintes de Polyphème, est pareillement une imitation de la IXe idylle du poëte grec, *le Cyclope* : Ω λευκὰ Γαλάτεια. Ce sont là des œuvres de la jeunesse de Virgile, qui, à l'âge de 15 à 16 ans, vers 700 à 705, avait publié un recueil de poésies, et, dit-on, un cynique poëme des *Priapées*, duquel semble sortie l'églogue d'*Alexis*, si singulièrement conservée *ad usum Delphini et juventutis* ! Ces imitations seraient les essais d'un débutant. Virgile a aussi imité Théocrite, dans sa IIIe églogue (712) ; mais ici, ainsi que le remarquait le célèbre Geoffroy (le critique du *Journal des Débats*), dans sa traduction de Théocrite, surtout au sujet des vers fameux : *Malo me Galatea petit... et se cupit ante videri*, Virgile, déjà vrai poëte, a imité Théocrite comme Racine a imité Euripide, c'est-à-dire, en l'embellissant et en l'épurant.

Les deux autres églogues, pièces politiques et de circonstance, appartiennent en propre à Virgile. Nous avons analysé celle dédiée à Varus. Méris, serviteur de

Ménalque-Virgile, cite un fragment ou cinq beaux vers d'une quatrième églogue héroïque :

> Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus ?
> Ecce Dionæi processu Cæsaris astrum...

« Daphnis, pourquoi contempler le lever des anciennes constellations? Vois s'avancer dans le ciel l'astre de César, fils de la déesse Vénus... il ramènera partout la fécondité : »

> Insere, Daphni, pyros, carpent tua poma nepotes !

C'était là évidemment une pastorale héroïque en l'honneur de Jules César, tué aux ides de Mars (15 mars) 710, et dont l'âme était passée, au dire d'un peuple servile, dans la comète qui apparut peu de temps après sa mort, au moment même où Octave faisait célébrer des jeux en l'honneur de J. César, et de Vénus sa mère, *Veneri Genitrici* ! (Suétone, Vie de César, 88).— Octave mit dès lors sur son casque une étoile dont Virgile parlera dans l'Énéide, *patriumque aperitur vertice sidus* (Énéide, liv. VIII, v. 681), et que Horace, non moins courtisan, appellera *Julium sidus.*

Ce chant héroïque, publié, sans doute, vers 710-714, put être le commencement de la faveur de Virgile auprès d'Octave, comme son fameux distique : *Nocte pluit totâ..* en avait été le couronnement.

Ces pastorales, mêlées de chants héroïques et des louanges des puissants du jour, firent éclater le talent de Virgile et lui méritèrent en quelques années une réputation immense. Menacé par Arius en 713, Virgile rappelle ces premiers chants comme un nouveau titre à la protection de Varus et d'Octave.

On répète généralement (tant les éditeurs successifs se copient à l'envi !) et d'après son biographe anonyme, que Virgile avait achevé ses bucoliques en trois ans, *Bucolica triennio perfecit*. Il y employa au moins six années de 710 ou 711 à 717.

Page 109, vers 3 et 4, lire :

On disait cependant, que, de cette colline
Au ruisseau vers lequel ce beau vallon s'incline.

Page 112, vers 14 à 16 — *Églogue IX*. — Le texte latin est bien énergique : le temps m'a ôté la mémoire et ma voix même s'éteint :

Vox quoque
Jam fugit ipsa : lupi Mœrim videre priores.

« La voix même me manque ; quelque loup a jeté le premier ses regards sur moi. » C'était là un dicton populaire à Rome : il est encore conservé dans plusieurs contrées de la France, notamment en Périgord. M. Paul de Fourtou, fils, juge d'instruction à Ribérac,

m'apprend qu'on dit encore en ce pays, de quelqu'un qui, surpris par une rencontre peu agréable, reste stupéfait et sans voix : *il a vu le loup après.*

Page 124, ligne 11, lire : *ver à soie.* — Page 127, vers 6, lire : *sur l'univers.* — Page 127, vers 4, lire : *des diverses saisons.* — Page 151, vers 10, lire : *atteste.* — Page 152, vers 4, lire : *des flocons laineux ;* — vers 14, lire : *afin de la.*

Page 200, vers 21, 22, lire: un troupeau, ou cette variante:

Quand auprès des troupeaux cet insecte bourdonne
L'épouvante les prend à ce bruit monotone.

Page 262, ligne 8. — *Énéide.* — *Les Romains et les Francs issus des Troyens.*

A l'imitation de Virgile, faisant descendre la famille des Julius et César de Iule, fils d'Ascagne et petit-fils d'Énée, lui-même fils de Vénus, et les Romains des Troyens, on imagina aussi au moyen âge d'attribuer aux Francs une origine analogue. On leur donna pour auteur Francus, prétendu fils de Priam, ou Francon, petit-fils de ce roi. Francus, Francon était le surnom d'Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque. D'après une tradition, Astyanax fut, après la prise de Troie, précipité du haut des murs de la ville, parce que le grand-

Aiguillon; Rabanis, à Gironde; les mieux avisés, de Saint-Amand, de Pichard, Magen, et les nouveaux éditeurs de l'*Histoire de Languedoc,* l'ont mis à Casseuil, près de La Réole. Tous ont cherché à se guider par la ressemblance des noms, oubliant que *Cassinogil, Cassinomag,* sont des termes gaulois génériques, si bien qu'on retrouve partout des Casseneuil, Chasseneuil, Jazeneuil, Casseuil, Chassenon, et qu'il existe même un autre palais de *Cassinogilum,* résidence de Pépin, roi d'Aquitaine; mais toutes ces localités sont situées loin de la Garonne. Or, le palais de Charlemagne, le berceau des fils jumeaux que lui donna la reine Hildegarde, pendant son expédition d'Espagne, et à la veille du désastre de Roncevaux, ce palais de *Cassinogilum* était, disent tous les auteurs, Éginhard en tête, près de la Garonne. Hugues de Fleury est encore plus explicite: et l'on ne comprend même pas qu'une discussion sérieuse ait pu s'élever au sujet de la véritable position de cette villa célèbre, lorsqu'on l'entend dire : « *Cassinogilum situm est ubi torrens Caldrot Varumnam influit*; Cassinogilum, palais de Charlemagne, est situé à l'endroit même où la rapide et torrentielle rivière de *Caldrot* (le Drot) se jette dans la Garonne, » c'est-à-dire, devant la ville de Caudrot (1).

(1) Ce nom signifie embouchure du Drot, de même que Capdrot (près Montpazier) indique le *cap,* la tête, la source du Drot, qui y

m'apprend qu'on dit encore en ce pays, de quelqu'un qui, surpris par une rencontre peu agréable, reste stupéfait et sans voix : *il a vu le loup après.*

Page 124, ligne 11, lire : *ver à soie.* — Page 127, vers 6, lire : *sur l'univers.* — Page 127, vers 4, lire : *des diverses saisons.* — Page 151, vers 10, lire : *atteste.* — Page 152, vers 4, lire : *des flocons laineux ;* — vers 14, lire : *afin de la.*

Page 200, vers 21, 22, lire: un troupeau, ou cette variante:

Quand auprès des troupeaux cet insecte bourdonne
L'épouvante les prend à ce bruit monotone.

Page 262, ligne 8. — *Énéide.* — *Les Romains et les Francs issus des Troyens.*

A l'imitation de Virgile, faisant descendre la famille des Julius et César de Iule, fils d'Ascagne et petit-fils d'Énée, lui-même fils de Vénus, et les Romains des Troyens, on imagina aussi au moyen âge d'attribuer aux Francs une origine analogue. On leur donna pour auteur Francus, prétendu fils de Priam, ou Francon, petit-fils de ce roi. Francus, Francon était le surnom d'Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque. D'après une tradition, Astyanax fut, après la prise de Troie, précipité du haut des murs de la ville, parce que le grand-

Aiguillon : Rabanis, à Gironde ; les mieux avisés, de Saint-Amand, de Pichard, Magen, et les nouveaux éditeurs de l'*Histoire de Languedoc,* l'ont mis à Casseuil, près de La Réole. Tous ont cherché à se guider par la ressemblance des noms, oubliant que *Cassinogil, Cassinomag,* sont des termes gaulois génériques, si bien qu'on retrouve partout des Casseneuil, Chasseneuil, Jazeneuil, Casseuil, Chassenon, et qu'il existe même un autre palais de *Cassinogilum,* résidence de Pépin, roi d'Aquitaine ; mais toutes ces localités sont situées loin de la Garonne. Or, le palais de Charlemagne, le berceau des fils jumeaux que lui donna la reine Hildegarde, pendant son expédition d'Espagne, et à la veille du désastre de Roncevaux, ce palais de *Cassinogilum* était, disent tous les auteurs, Éginhard en tête, près de la Garonne. Hugues de Fleury est encore plus explicite ; et l'on ne comprend même pas qu'une discussion sérieuse ait pu s'élever au sujet de la véritable position de cette villa célèbre, lorsqu'on l'entend dire : « *Cassinogilum situm est ubi torrens Caldrot Varumnam influit* ; Cassinogilum, palais de Charlemagne, est situé à l'endroit même où la rapide et torrentielle rivière de *Caldrot* (le Drot) se jette dans la Garonne, » c'est-à-dire, devant la ville de Caudrot (1).

(1) Ce nom signifie embouchure du Drot, de même que Capdrot (près Montpazier) indique le *cap*, la tête, la source du Drot, qui y

Nous avons donné dans notre album (1862) le dessi à l'échelle de la petite église en briques (autrefois cha pelle de Saint-Cybard), adossée à l'église en pierre d prieuré de Saint-Christophe-de-Caudrot, et du cavea sépulcral de Clotaire, dont la voûte *ogivale* en grande et fortes briques *sarrazines* avait déjà bien étonn l'historien Aimoin, en 1004. En 1876, le maire de cett ville et le curé de la paroisse ont eu, à eux deux, l'idé de détruire ce monument carlovingien, pour agrandi un passage public, (au lieu de faire tomber un mu élevé par un voisin sur une partie usurpée de ce passage !) — Chose curieuse ! Dans l'épaisseur considérabl des murs et des voûtes de cette chapelle, on a rencontré 7 à 8 tombes en briques, remontant à l'époque même de la construction de la crypte antique. Autre coïncidence bien digne de remarque et qui donnera beaucoup à penser, si l'on se reporte aux souvenirs contemporains, (désastre de Roncevaux, mort de Roland et de plusieurs chefs francs). L'une de ces tombes très petite était celle d'un tout jeune enfant, de l'âge de

prend naissance en effet. Je remarque le premier que Aimoin écri *Adroth* vers la source, en *amont*, *ad*, et *Quodroth*, au confluent C'est donc à tort que tous les éminents auteurs cités ci-dessus on placé à Gironde ou à Casseuil l'embouchure du Drot. De là, leur erreur. Le savant abbé Auber (de Poitiers) et deux géographes en renom MM. Cortambert père et fils, ont adopté notre opinion, ainsi que l Société nationale des Antiquaires de France. (Bull. de Géographie, etc)

Clotaire : une autre tombe, fort grande, contenait les ossements (*grandia ossa*) d'un guerrier d'une stature gigantesque, de la taille colossale que la légende attribue au preux Roland. On dirait que le fondateur de cette chapelle obituaire avait voulu dérober ces restes sacrés et précieux à la curiosité, à la profanation ou à la haine des Aquitains ou des Vascons qui s'avançaient déjà vers la Garonne, et qui, la franchissant au milieu du IXe siècle, allaient s'étendre jusqu'à la Dordogne ! Nous avons vainement appelé l'attention sur la découverte et la destruction de cette mystérieuse nécropole, dont il ne reste plus que des substructions. Nous en avions cependant bien recommandé la conservation à ceux qui l'ont démolie. Mais, pourrions-nous dire avec Ovide :

Barbarus hic ego sum et non intelligor illis !

On dira sans doute que les ossements ainsi mis au jour ont été inhumés pêle-mêle en terre sainte. Je le reconnais ; mais la machoire du guerrier colossal fut donnée à un dentiste de passage pour servir de pièce de comparaison, je ne veux pas dire d'enseigne.

On vient de voir qu'il ne faut pas confondre le *Cassinogilum* sur le Clain, d'où Pépin, roi d'Aquitaine, date l'une de ses Ordonnances après 848, *actum Cassinogilo propè Clinum*, avec le palais fortifié ou la villa du mê-

me nom ceinte par la Garonne et par le Drot. Celle-ci où séjourna deux fois Charlemagne en 778, était la plus habituelle résidence de son fils Clovis ou Louis (Hludovici); il l'avait nommé roi d'Aquitaine dès le berceau, à l'âge d'à peine deux ou trois ans, en 780 ou en 781, après la mort de son frère Clotaire, inhumé dans l'église de la villa. C'est là que le petit roi fut élevé avec des enfants du pays, dont il adopta les mœurs et le costume : aussi les Francs du nord, furent-ils bien étonnés lorsqu'ils virent arriver à la cour de Charlemagne le jeune Clovis et sa troupe d'enfants armés, équipés, habillés à la mode de leur pays et montés sur de petits chevaux aquitains.

On reconnait là un trait de la politique habile du grand monarque qui, d'un côté, voulait affectionner les Aquitains à sa race, à sa famille, et contenir, d'un autre côté, les Vascons, toujours aussi remuants qu'infidèles. Après avoir subi l'échec ou l'affront que lui avait infligé ce peuple belliqueux, il entrevoyait de sa part une invasion en effet imminente: de même qu'à l'aspect des voiles des Normands, il avait prévu les périls et les ruines que ceux-ci allaient bientôt accumuler sur le pays appelé déjà *Francia,* la France.

Se prémunissant contre l'un et l'autre ennemi, Charlemagne fit construire un grand nombre de barques pour défendre l'approche des côtes et l'entrée des ri-

vières. Il en fit de même à Cassinogilum (Caudrot), place fortifiée par la nature et par l'art, qu'il destinait à servir de premier rempart contre les Vascons. C'était comme une île ou presqu'île, entourée par deux rivières et un marécage, rattachée au territoire voisin par une étroite chaussée facile à couper, à défendre, et qui passait entre la rivière et des coteaux (1). Là, en effet, au rapport d'Aimoin, il assura à ses barques un refuge sur le Drot, d'où elles pouvaient entrer dans la Garonne, comme en sortir. C'était aussi là qu'il avait créé un chantier de construction (2).

Le roi Louis (depuis l'empereur Louis-le-Débonnaire) résida souvent dans ce palais de *Cassinolium* ou *Cassanogilum.* On trouve dans la collection des Capitulaires de la seconde race, de Baluze, une ordonnance de ce roi, donnée dans ce palais en avril 807, l'an XXVII de son règne : « *Actum Cassanogelo palatio.* » C'est de cette dernière forme que dérive le nom de *Cassanoïl*,

(1) Voir notre album et notre carte de la Garonne et de son vrai cours de Langon à la Réole. Le tracé de la carte de l'état major est inexact et n'offre sans doute qu'un calque de la carte de Cassini. Les îles qu'il indique avaient depuis longtemps disparu.

(2) Ce refuge et ce chantier étaient situés près des hameaux ou lieux dits *Le Rempart*, *Lesparre*, (c'est-à-dire palissades de bois), et au *Pas-St-Georges*, aux abords de Caudrot. Chose bizarre ! après dix siècles, c'est dans ce quartier que se trouvait, encore, il y a peu de temps, le plus grand nombre de charpentiers de marine et cependant il n'y a presque plus de bateaux.

donné par Aimoin à cette villa de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire : elle était située, dit-il, à environ trois milliaires (ici des lieues gauloises) du monastère de Saint-Pierre-de-la-Réole. (1)

Au XIIe siècle, les ruines de cette villa de Cassanoïl ou Caudrot furent données au monastère de Condom, qui la rétablit et y mit un prieuré, par Bernard, seigneur de Tauriac ou Neuffons en Réolais (D'Achéry, *Spicilegium*).

On lit dans le Cartulaire du prieuré conventuel de Saint-Pierre-de-la-Réole, que nous avons publié dans les *Archives de la Gironde*, un titre du XIe siècle portant donation à ce monastère d'un *rustique* nommé Garsias et de la *mansion* (manse, mas, hameau, encore de nos jours) de *Negamusa*, que celui-ci tenait du donateur et située *apud Cassinolium*, le Cassinoïl, Cassa-

(1) L'ancien monastère de Squirs, fondé à la fin du VIe siècle et restauré par Gombaud, évêque d'Agen, de Bazas, ou de Vasconie, frère de Guillaume Sanche, duc d'Aquitaine, lesquels dotèrent alors la ville de la Réole *(antiquitùs Squirs)* d'une charte de coutumes ou en ratifièrent la charte communale. — Lieu fortifié d'origine Gauloise, ensuite ville romaine, palais de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire puis du duc Waïfer, la villa de Cassinogilum ou Caudrot fut sans doute détruite lors des agrandissements des Vascons ou de l'invasion des Normands. Ceux-ci occupèrent Bordeaux pendant près de cent ans, et de là, ravagèrent toutes les villes du littoral de la Garonne. J'ai retrouvé devant Caudrot, près de l'ancien lit de cette rivière, d'énormes pans de murailles en béton. On a dragué au même endroit une belle Minerve en bronze que je possède.

noïl d'Aimoin, c'est-à-dire Caudrot et non Casseuil ; car, dans ce même Cartulaire, Casseuil est appelé *Capsolium* et *Capsueilh*.

Ainsi le Cassinolium de Pépin était près du Clain, en Aquitaine ; celui de Charlemagne et de son fils, entre la Garonne et le Drot, dans la Novempopulanie, province qui, avant la mort du grand empereur, s'appelle déjà la Vasconie, du nom de ses envahisseurs. En effet, dans le partage de l'empire, opéré en 817, Pépin reçut l'Aquitaine, la *Vasconie,* toute la marche tolosane, les quatre comtés, c'est-à-dire, en Septimanie, Carcassonne, en Bourgogne, Autun, Avallon et Nevers (Baluze, *Capitulaires*). (1)

Disons en terminant que le radical gaulois de ces noms génériques, *Cassinogil, Cassanogel, Cassinomag, Cassolium,* se retrouve encore dans les idiomes locaux

(1) Au sujet des guerres de Pépin contre Waïfer, un chroniqueur dit sans doute : ***Pippinus totam Vasconiam invadit.*** Mais il désigne ainsi l'Aquitaine, bien distincte de la Vasconie dans le traité de 817. Des bulles des Papes des IX[e], X[e] et XI[e] siècles citent au nombre des monastères dépendant de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, le monastère de la Réole, ***Regula in Vasconia*** (Cartulaire de la Réole). ***Regula,*** règle, est la traduction du mot à la fois hébreu et celtique ***Squirs,*** carré, square, qui signifie sans doute bâtiment carré, murailles, tours construites en équerre ou en pierres régulières, carrées. Le nom de ***Regula*** aurait été, dit-on aussi, donné à la ville de la Réole, parce que son prieuré aurait été des premiers soumis à la règle de saint Benoit; mais la ville existait déjà sous les Romains, avant la fondation du monastère appelé ***antiquitùs Squirs, in pago Aliardensi,*** disait l'évêque Gombaud en 978.

du midi de la France et en Italie, dans les provinces de l'ancienne Gaule cisalpine, et dans ces mots : *cassé*, chêne, *casa, cassa, cassine*, maison, et *casino; als très cassès*, lieu dit *aux Trois-Chênes*, de même que dans les itinéraires romains, les stations *Tres Arbores, Sex Arbores. Cassolium* c'est peut-être la Chesnaie, le bouquet de chênes: *Cassinomag, Cassinogilum*, peuvent signifier bourg, maison, au milieu des bois, rendez-vous de chasse, palais de plaisance ou maison en bois, fortifiée à l'aide de palissades de bois, d'*esparres, las Esparres*, (*Hasparren*, en basque), d'où, *Lesparre*. (1).

Page 284. vers 8, variante :

De ce noble héros la valeur accomplie.

Page 290, vers 11 et 12, variante :

Tu me fuis, quand Iarbe épris de ma personne
Peut devenir encor l'appui de ma couronne.

(1) Des textes portent tantôt Cassinhol, tantôt Cassanoil et Cassanhol, noms assez répandus en France, et qu'on prononce ou qu'on écrit aussi Cassignol et Cassagnol ; les doubles lettres romaines *nh*, *lh*, prenant, l'une le son du *gn* doux, l'autre celui de deux *ll* mouillées ou du *gli* italien. Ainsi Vernhe, Graulhet se prononcent *Vergne, Graulhiet*. Le *nh* rappelle le *n* espagnol surmonté d'un *tilde*, ou le *gne* doux, comme dans senor qui se prononce *sé-gnor*, ou *senior*. Ces noms de Cassigneul, Gazaniol. Chasseneuil et Chassignoles, si communs dans la Vienne, l'Indre. la Charente, etc., ont tous la même origine.

Page 301 et note.

Ce *revulsus de fronte*, du texte latin, d'après les auteurs, n'est pas autre chose qu'une excroissance de chair sur le front des jeunes poulains et que l'on appelle *hippomane*. L'hippomane était un philtre amoureux ; il fallait d'autant plus se hâter de le détacher du front du poulain, que sa mère l'en arrachait, si on ne la prévenait à temps.

Page 319. — Rectifier ainsi l'apostrophe du Dante à Virgile, citée par M. É. Galy (É. et non Ch.) : « que la longue étude et le grand amour qui *m*'ont fait rechercher ton livre me servent auprès de toi. »

—

Terminons ces notes par une réflexion que nous inspirent les vers 4 à 7 de la page 287 :

« Qu'Ascagne, que ton fils, qui grandit sous tes yeux,
Puisse au moins conquérir par des exploits fameux
L'héritage d'Iule et le nom d'un grand homme,
Digne d'être le roi d'Italie et de Rome ! »

Flatterie de Virgile envers Octave ou Auguste, auquel revenait l'empire, comme l'héritage d'Iule.

Iule, fils d'Ascagne, et petit-fils d'Énée, né à Lavinium, était considéré comme la tige de la famille ro-

maine des *Julius*, à laquelle appartenait J. César. Virgile donne tantôt le nom de Iule à Ascagne lui-même, tantôt à son fils et surtout à César, ce Dieu, cet astre nouveau, *Julium sidus,* auprès duquel viendra briller l'astre d'Octave ou d'Auguste.

Si l'on critique, comme trop exagérés, les éloges qu'ont décernés à Louis XIV les esprits les plus éminents du XVIIe siècle, Racine et Boileau en tête, on voit combien il y a encore loin de ces louanges adressées au Roi-Soleil, qui était un grand et légitime roi, aux flatteries hyperboliques et à la servile idolâtrie des courtisans d'Auguste envers ce vainqueur heureux. L'influence du rayonnement de la toute-puissance, même sur les plus grands génies, est d'autant plus singulière que ces flambeaux de l'humanité paraissent ou se montrent toujours les plus sensibles aux bienfaits d'une sage liberté, tempérée par les lois et par l'ordre, qui en sont les véritables et les seules garanties. *Legum servi simus, ut liberi esse possumus*, a dit excellemment Cicéron.

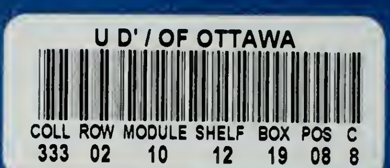
Ch. Grellet-Balguerie.

TABLE DES MATIÈRES

L'ÉNÉIDE DE VIRGILE

Lavaur, Vidal, imp.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 12 19 08 8